
9851/B

J. d'Erceville

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR L'INFLUENCE COMPARATIVE DU RÉGIME VÉGÉTAL ET DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME,

OU

APERÇU GÉNÉRAL

SUR L'INFLUENCE QUE LE RÉGIME ALIMENTAIRE PEUT EXERCER SUR LA CIVILISATION, LES MOEURS, L'ÉDUCATION, LA POLITIQUE, LA GUERRE, CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DU GLOBE;

Par P.-J.-C. DEBREYNE,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS,
PROFESSEUR PARTICULIER DE MÉDECINE PRATIQUE, PRÊTRE ET RELIGIEUX DE LA GRANDE-TRAPPE (ORNE).

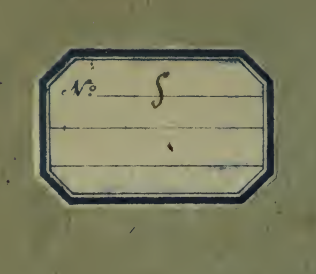
Quale est alimentum, talis est chylus; qualis chylus, talis sanguis; qualis tandem sanguis, tales sunt spiritus.

(Lancisi.)

PARIS,

CHEZ POUSSIELGUE-RUSAND, RUE PETIT-BOURBON-SAINT-SULPICE, 3.

1847.


No. 5

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR L'INFLUENCE

DU RÉGIME ALIMENTAIRE.



AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR.

EXAMEN de la question de l'Opération césarienne posthume, ou du Baptême des enfants, dont les mères meurent avant la parturition. Cette question est examinée aux points de vue légal, médical, théologique, moral et social. Opuscule in-8° destiné aux prêtres et aux médecins.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

ESSAI SUR LA THÉOLOGIE MORALE, considérée dans ses rapports avec la physiologie et la médecine. Ouvrage spécialement destiné au clergé. Quatrième édition, revue, corrigée et notablement augmentée. Un fort volume in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

MOECHIALOGIE, ou Traité des péchés contre les sixième et neuvième commandements du Décalogue, et de toutes les questions matrimoniales qui s'y rattachent directement et indirectement; suivi d'un Abrégé pratique d'Embryologie sacrée. Ouvrage mis à la hauteur des sciences physiologiques, naturelles, médicales et de la législation moderne. Ce livre est exclusivement destiné au clergé. Un fort vol. in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

PRÉCIS DE PHYSIOLOGIE HUMAINE, pour servir d'introduction aux études de la philosophie et de la théologie morale, suivi d'un *Code abrégé d'hygiène pratique*. Ouvrage spécialement destiné au clergé et aux séminaires. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Un fort vol. in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

ÉTUDE DE LA MORT, ou Initiation du prêtre à la connaissance pratique des maladies graves et mortelles; et de tout ce qui, sous ce rapport, peut se rattacher à l'exercice difficile du saint ministère. Ouvrage spécialement destiné aux ecclésiastiques qui ont charge d'âmes. Un fort vol. in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

PENSÉES D'UN CROYANT CATHOLIQUE, ou Considérations philosophiques, morales et religieuses sur le matérialisme moderne et divers autres sujets, tels que l'âme des bêtes, la phrénologie, le suicide, le duel et le magnétisme animal. Ouvrage destiné à la jeunesse lettrée et surtout aux jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine, du droit, et à ceux qui se consacrent à l'état ecclésiastique. Troisième édition, notablement augmentée. Un fort vol. in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

THÉRAPEUTIQUE APPLIQUÉE, ou Traitements spéciaux de la plupart des maladies chroniques. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-12.

Chez Baillière, rue de l'École de médecine, 17, à Paris.

DU SUICIDE considéré aux points de vue philosophique, religieux, moral et médical, suivi de *Quelques Réflexions sur le Duel.* Un vol. in-8°.

Chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3, à Paris.

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR L'INFLUENCE COMPARATIVE DU RÉGIME VÉGÉTAL ET DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME,

OU

APERÇU GÉNÉRAL

SUR L'INFLUENCE QUE LE RÉGIME ALIMENTAIRE PEUT EXERCER SUR LA CIVILISATION, LES MOEURS, L'ÉDUCATION, LA POLITIQUE, LA GUERRE, CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DU GLOBE;

PAR P.-J.-C. DEBREYNE,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS,
PROFESSEUR PARTICULIER DE MÉDECINE PRATIQUE, PRÊTRE ET RELIGIEUX
DE LA GRANDE-TRAPPE (ORNE).

Quale est alimentum, talis est chylus; qualis chylus, talis sanguis; qualis tandem sanguis, tales sunt spiritus.

(Lancisi.)

PARIS,

CHEZ POUSSIELGUE-RUSAND, RUE PETIT-BOURBON-SAINT-SULPICE, 3.

—

1847.

Il n'est point de vérité physiologique plus anciennement connue et plus profondément enracinée dans le genre humain, que l'influence qu'exerce l'usage des diverses nourritures sur le physique et sur le moral de l'homme.

La connaissance de cette vérité remonte jusqu'à Moïse, le plus ancien des historiens, le plus grand des philosophes et le plus sage des législateurs, comme dit l'illustre Bossuet.

Depuis le grand législateur des Hébreux, cette vérité de la plus haute hygiène physique et morale est entrée comme une des bases principales dans la législation et la constitution politique de tous les peuples civilisés. Cette proposition sera pleinement développée et prouvée dans le cours de cet ouvrage.

Si l'on peut croire possible la solution du problème suivant : l'homme physique étant donné, faire connaître le caractère de son moral, c'est-à-dire déterminer l'étendue et la mesure de ses facultés intellectuelles et morales, la nature de ses talents, son génie, ses goûts, ses penchants, ses passions, et, jusqu'à un certain point, ses vertus et ses vices, c'est-à-dire leurs fortes et prochaines dispositions, n'est-il pas également possible de déterminer, d'après le régime alimentaire, au moins quant au fond, quels seront le physique et le moral de l'homme et des peuples, quelles seront leurs mœurs, leurs lois, la forme de leurs gouvernements, quel sera enfin le caractère propre de leur civilisation?

L'histoire et l'observation répondent affirmativement et donnent la solution de ce grand problème philosophique.

Et, en effet, nous ferons voir que le régime végétal, bien qu'il débilite le physique, exerce une influence salutaire et bénigne sur le moral de l'homme, rend les mœurs plus douces, le caractère plus flexible, l'âme plus calme, et souvent l'esprit plus vif : et à ces divers titres il recèle incontestablement un puissant élément de moralisation et de civilisation. L'on constate même chez les animaux l'heureuse influence du régime végétal. Les herbivores sont doux, paisibles et dociles, tandis que les carnivores sont tous d'un naturel féroce ou irascible, et ne respirent, comme on sait, que fureur, sang et carnage.

Par contre, nous ferons également remarquer que le régime animal et les boissons alcooliques (1) inspirent l'audace, exaltent le courage,

---

(1) Nous verrons pourquoi le vin a été appelé la boisson de la liberté et de l'indépendance, tandis que l'eau ou les boissons aqueuses ont été regardées comme le partage naturel et obligé des peuples abrutis par l'esclavage ou étreints par le despotisme.

Toutefois, comme l'abus du vin est si près de son usage, on a vu des tyrans et des despotes laisser leurs peuples user et abuser du vin et de toutes les autres boissons enivrantes, dans la pensée d'une politique infernale que cet abus facile les abrutirait et les rendrait par là plus propres à subir honteusement leur brutale et despotique tyrannie. Mais en même temps, en despotes rusés, ils avaient eu soin de défendre sévèrement l'usage du café, parce que le café, au lieu d'abrutir et d'abêtir le peuple, le rend, au contraire, plus spirituel, plus circonspect, plus réfléchi, et le met plus à même de voir clair dans les affaires publiques, et de juger plus sainement la conduite politique des tyrans et des despotes oppresseurs.

Le café, comme on sait, est l'excitant spécial du cerveau et des fonctions intellectuelles. En général, les buveurs de café exercent plus leur intelligence que ceux qui usent largement de boissons alcooliques. On peut donc assurer que,

et rendent les peuples robustes, guerriers et conquérants ; tandis qu'un régime contraire, composé de fécules, de fruits et de boissons aqueuses, rend en général les hommes plus débiles, plus mous, plus timides, moins courageux dans les combats et plus propres à subir le joug de l'esclavage ou la domination étrangère. On connaît la haute supériorité des Européens civilisés, libres et indépendants sur les peuples asiatique courbés sous le joug d'une civilisation immobile, bâtarde et despotique.

Nous ferons ressortir la part respective d'influence, et du régime alimentaire et du climat, sur les mœurs, la civilisation (1), les formes gou-

---

toutes choses égales d'ailleurs, on raisonne toujours mieux dans un café que dans un cabaret, ou une taverne à bière ou à vin.

(1) Il est expérimentalement et historiquement démontré que la vraie civilisation n'est possible que dans le christianisme. Hors de là, il n'y aura jamais qu'une civilisation fausse, bâtarde, païenne, athée. Il est de plus également prouvé que la civilisation ne peut être parfaite que dans le catholicisme. Donc plus un état ou un peuple est véritablement catholique, plus il est avancé en vraie civilisation. Et c'est là, n'en doutez pas, la principale raison qui place la nation française à la tête de la civilisation européenne. Mais à quel caractère reconnaît-on la civilisation catholique? On la reconnaît à l'esprit de sacrifice et de dévouement, c'est-à-dire à l'esprit de charité, qui est le moyen d'union nécessaire dans l'ordre social, comme il est le lien de la perfection dans l'ordre spirituel. Or, cette charité, essentiellement active et expansive dans la religion catholique, se produit au dehors sous la forme de toutes ces admirables institutions si éminemment civilisatrices, qu'il serait trop long et inutile d'énumérer ici, et que l'on ne trouve réunies que dans le pays catholique de France.

Plus un peuple reçoit ses inspirations de l'Église catholique et de son chef, plus il montre de justesse et de bon

vernementales et les révolutions politiques des principaux peuples du globe.

Il résulte du rapprochement de ce qui précède que le régime mixte et tempéré, ou le régime végéto-animal doit être le plus approprié au physique et au moral, c'est-à-dire à l'état actuel de l'homme social et civilisé.

Cet ouvrage est divisé en deux parties (1). Dans la première, nous examinerons l'influence du régime végétal sur le physique et sur le moral de l'homme; dans la seconde partie, nous nous occuperons de l'influence du régime animal sur le physique et sur le moral, ou, si l'on veut, sur la constitution physique et morale de l'homme.

Enfin, un aperçu général sur l'influence comparative du régime végétal et du régime animal sur l'homme physique et moral terminera, par forme de résumé et de conclusion, tout ce travail.

---

sens dans les esprits, de grandeur et d'élévation dans les vues, de prudence et de sagesse dans la politique, de douceur et d'humanité dans les mœurs, dans les lois et dans la guerre. Au huitième siècle, un saint pape, Grégoire II, disait à un empereur de Constantinople : Chose étonnante! les barbares de l'Occident, qui tous ont les yeux arrêtés sur notre petitesse, se civilisent et deviennent humains, tandis que vous, qui nous faites la guerre, vous devenez véritablement barbares.

Au reste, ce qu'il y a de certain, c'est que la civilisation de l'Europe est venue de Rome par les papes.

(1) La matière de ce livre est un sujet neuf : je ne sache pas qu'il ait jamais été traité *ex professo*.

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR L'INFLUENCE COMPARATIVE DU RÉGIME VÉGÉTAL ET DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME,

OU

APERÇU GÉNÉRAL

SUR L'INFLUENCE QUE LE RÉGIME ALIMENTAIRE PEUT EXERCER SUR LA CIVILISATION, LES MOEURS, L'ÉDUCATION, LA POLITIQUE, LA GUERRE, CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DU GLOBE.

I^{RE} PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME VÉGÉTAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

APERÇU HISTORIQUE SUR LE RÉGIME VÉGÉTAL CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DE LA TERRE.

Nous commençons par le régime végétal, parce que cet ordre est à la fois dans la nature et dans l'histoire. Dans la nature, puisque le premier régime de l'homme considéré comme indi-

vidu, après le lait maternel, est ordinairement tiré du règne végétal; dans l'histoire, puisque le genre humain tout entier, suivant la Genèse, n'a pas usé de viande pendant les seize premiers siècles de son existence; car on sait que Dieu n'a permis à l'homme l'usage de la chair qu'après le déluge : c'est au moins l'opinion commune. (1)

La viande ne paraît pas être l'aliment naturel, nécessaire de l'homme. Dieu ne lui assigna d'abord pour nourriture que des fruits, des herbes ou des légumes. *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram, et universa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, ut sint vobis in escam.* (Gen. I. 29.)

Les premiers hommes, dit Platon, traitaient d'impies ceux qui osaient manger la chair des animaux, ou qui les offraient aux dieux en sacrifice. Ils étaient persuadés que les premiers aliments de l'homme et ceux qui lui sont les plus naturels, sont les fruits et les herbes tels que la terre les produit d'elle-même sans être cultivée. *Necesse est humanæ vitæ à summâ memoriâ gradatìm descendisse usque ad hanc ætatem et summum gradum fuisse naturalem, cùm vi-*

(1) Voici, suivant Mackensie, l'ordre dans lequel se sont succédé les aliments des hommes des premiers âges : les fruits, les grains, les herbages, le pain, le lait, le poisson, la chair, auxquels il faut joindre le miel, l'huile, les œufs, le beurre et le fromage.

verent homines ex eis quæ inviolata fert terra. (Dicœarchus apud Caton, de *re rusticâ,* l. 2., et apud Hieron, l. 2. adv. Jovin.)

On lit dans l'Ecclésiastique, chap. 39, vers. 31, les paroles suivantes, en confirmation de ce qui précède : *Initium necessariæ rei vitæ hominum, aqua, ignis, lac, panis, mel, botrus uvæ, oleum,* c'est-à-dire l'énoncé du régime primitif de l'homme.

Les plus célèbres empires, les plus florissantes républiques, du moins dans leurs premières institutions, ordonnèrent l'abstinence de la chair. Tout ce que l'antiquité a eu de grands hommes, de réformateurs, de législateurs, de philosophes, ont mis, dans l'observation du régime végétal et de la sobriété, le fondement de la sagesse, la fermeté et la stabilité des États. Les Perses, dans le principe, ne vivaient que de pain et de cresson. (Bruyerin.) Lycurgue, d'après Porphyre, défendit la viande aux Lacédémoniens, et, suivant Cragius (*de repub. Laced.*), on exerçait la jeunesse à la faim et à la soif. Cet usage était fondé sur la maxime qu'un Lacédémonien ne devait avoir d'embonpoint qu'autant qu'il en fallait pour pouvoir supporter les fatigues d'une vie laborieuse et guerrière; que la polysarcie, ou un embonpoint excessif dans un homme, devenait blâmable, parce qu'il excluait la force et le courage. La prévoyance allait si loin sur ce point, que

Lycurgue avait ordonné, par une loi, de faire comparaître tous les dix mois les enfants devant les *Éphores* (espèce de magistrats nommés *ad hoc*) pour juger de leur embonpoint. Pour cela, on leur présentait les enfants tout nus; et, s'ils remarquaient qu'ils dépassaient la mesure de l'embonpoint légal, ils les condamnaient au jeûne et à l'abstinence. On rapporte que nos rudes et austères ancêtres, les Gaulois, pratiquaient quelque chose de semblable envers leurs enfants. Ils les obligeaient à porter une certaine ceinture au-delà de laquelle il ne leur était pas permis de grossir; et, si malgré la précaution prescrite, ils devenaient trop gros et trop gras, un châtiment leur était infligé. *Quantùm mutati sumus ab illis!* Dans les temps antiques, l'amour pour l'abstinence et la frugalité fut tel, qu'Homère appela pieux, saints *(pios)*, les Scythes, parce qu'ils ne se nourrissaient que de lait et de fruits.

Les poètes parlent souvent de l'abstinence primitive de l'âge d'or, ainsi appelé, suivant Porphyre, parce qu'alors on n'égorgeait aucun animal. Ces vers de Lucrèce font allusion à ces jours fortunés :

Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes,
Quæ sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte suâ, satis id placabat pectora donum.

Boétius tient à peu près le même langage :

Felix nimirùm prior ætas
Contenta fidelibus arvis,
Nec inerti perdita luxu,
Facili quæ sera solebat
Jejunia solvere glande.
(Boet., *de consol.*)

« Virgile, sur la loi de la tradition, dit Berthelet, nous assure qu'avant le règne de Jupiter, les hommes ne mangeaient point de chair. Pelasge, fils de ce prétendu dieu, tira les peuples, qui furent depuis appelés Pelasges, de la vie errante et sauvage qu'ils menaient, et leur apprit à se nourrir d'aliments plus convenables que ceux dont ils avaient usé jusque-là, car ils mangeaient indifféremment des premiers fruits ou des herbes qui leur tombaient sous la main : mais il ne leur permit pas de se nourrir de chair. (Pausanias Arcadic, p. 599). Les Arcadiens, qui passaient pour un peuple très-ancien, n'en mangeaient pas non plus. » Les vers suivants d'Ovide viennent à l'appui de cette assertion :

Ante Jovem genitum terras habuisse feruntur
Arcades. Et lunâ gens prior illa fuit.
Vita feris similis, nullos agitata per usus,
Artis adhùc expers, et rude vulgus erat.
Pro domibus frondes norant, pro frugibus herbas.
(Fast., lib. 2.)

Triptolème, fils d'Eleusine, donna des lois

aux Grecs. Au nombre de ces lois, il y en avait trois principales qui furent gravées dans le temple de sa mère. Elles portaient qu'il fallait adorer les dieux, honorer ses père et mère, et s'abstenir de chair. (Xenocrates, *de Triptolemi legibus, apud Hieron, lib.* 2, *adversus Jovian;* et Porphyrius, *de abstinentiâ, l.* 4.)

Eantes de Cyzique et Asclépiade de Cypre *(Id. Ibid.)* assurent qu'avant le règne de Pygmalion, qui vivait environ 900 ans avant Jésus-Christ, on ne connaissait point en Orient l'usage de la chair.

Hérodote, qui vivait environ 500 ans avant Jésus-Christ, rapporte que les peuples qui habitaient le mont Atlas, ne mangeaient rien qui eût été animé. (Lib. 4.) Ailleurs, le même historien, en parlant des Indous, dit qu'il y en avait qui ne mangeaient rien qui eût eu vie; qu'ils ne se nourrissaient que d'herbes; qu'ils ne semaient ni ne moissonnaient, et qu'ils n'avaient point d'habitations.

Suivant Strabon, les anciens Sarmates, qui tiraient leur origine des Scythes, n'étaient pas tous aussi féroces qu'on nous les dépeint, puisque le plus grand nombre de ces peuples ne mangeaient d'aucune espèce de chair. (Lib. 7.)

Les Hyperboréens, qui habitaient au-delà des monts Riphées, et qui étaient fort estimés pour leur justice, ne mangeaient jamais de chair, et

ne vivaient que de fruits et de racines. (Hellanicus apud Clement. Alexand. *Strom.*, lib 3.)

Les Capnobates ou Mysiens, qui passaient pour un très-bon peuple, s'abstenaient, par un principe ou un motif de religion, de tout ce qui avait été animé. (Possidonius apud Strabon, lib. 7.)

« Tous ces peuples, dit Berthelet, d'après Plutarque et Porphyre, avaient en abomination ceux qui répandaient le sang des animaux, soit qu'ils eussent oublié la permission que Dieu avait donnée à Noé d'en manger, ou qu'ils les crussent raisonnables, et par conséquent compris dans le droit naturel, qui défend de faire mal à autrui. » (*Traité de l'abstinence de la viande*, p. 4.)

Porphyre rapporte l'anecdote suivante : Climène ayant un jour tué un pourceau par mégarde, et son mari craignant qu'il ne lui en arrivât du malheur, alla consulter Apollon; et, comme il voulait lui sacrifier une brebis, l'oracle l'en détourna, disant qu'il ne lui était pas permis de faire mourir aucun animal, et qu'il devait plutôt lui faire quelque autre offrande non sanglante (1), après toutefois s'être dûment purifié dans l'eau. (Lib. 2.)

Les offrandes de tous ces peuples, comme celles

---

(1) Qui, apparemment, eût plus de valeur qu'une simple brebis.

des premiers hommes, se faisaient avec les prémices des fruits de leurs champs ou avec la laine de leurs troupeaux, qu'ils brûlaient en l'honneur des dieux, Ce ne fut que plus tard que l'on sacrifiait les animaux; et tout le monde sait que de là on en vint peu à peu aux sacrifices humains, comme le pratiquaient dévotement nos pieux ancêtres les Gaulois, qui, lorsqu'ils étaient dangereusement malades ou exposés à quelque grand danger, immolaient ou faisaient vœu d'immoler des hommes.

Les prêtres égyptiens, d'après saint Jérôme, consacrés au service de la déesse Isis, non-seulement ne mangeaient jamais de chair, mais s'abstenaient encore d'œufs et de lait; le lait n'étant, disaient-ils, que du sang changé de couleur, et les œufs de la chair liquéfiée. Toute leur nourriture consistait en du pain et de l'hyssope auquel ils attribuaient la propriété de faciliter la digestion et en même temps de les purifier. *Asperges me hyssopo et mundabor,* dit David.

Le jeûne et l'abstinence de la viande n'étaient pas propres aux prêtres égyptiens; ceux des autres peuples païens s'imposaient la même austérité de régime, soit par imitation, soit par un sentiment plus digne, plus élevé, savoir, que pour honorer la divinité il fallait être pur d'esprit et de corps.

Tertullien comparait les xérophagies de sa

secte, dit le bénédictin Berthelet, au jeûne et aux macérations des prêtres d'Isis et de Cybèle. *Sed benè, quòd in nostris xerophagiis blasphemias ingerens, casto Isidis et Cybeles eas adæquas. Admitto testimonialem comparationem.* (Tertul., *de Jejun.*)

Euripide fait dire à un prêtre de Jupiter de Crète, qu'il menait une vie sainte depuis qu'il était initié aux mystères de ce dieu..., qu'il fuyait le commerce des hommes... et qu'il ne mangeait point de chair. (Porphyre.)

Les Mages, qui étaient les prêtres de Mithra, dieu des Perses, menaient en bien des points une vie semblable à celle des prêtres d'Égypte. Les uns et les autres étaient vêtus de lin, couchaient sur la dure, et ne mangeaient que du gros pain et des légumes. (Diog. Laërt., *lib.* I.) Saint Clément d'Alexandrie ajoute qu'ils s'abstenaient principalement de chair et de vin, et de tout ce qui était capable de flatter les sens. Suivant Hérodote, il y avait cette différence entre eux, c'est que les premiers ne tuaient d'autres animaux que ceux qui étaient destinés aux sacrifices, tandis que les Mages les immolaient tous indistinctement, sauf le chien.

On sait que chez les Athéniens il était sévèrement défendu de sacrifier des bœufs, parce que ces animaux étaient regardés comme les compagnons des travaux de l'homme et comme les

ministres de Cérès. *Hæc et lex fuit attica : Bovem aratorem et sub jugo laborantem, cum aratro vel etiam cum plaustro, ne hunc mactes; quòd et ille est agricola et humanorum laborum socius.* (Elianus. *Var. hist., lib.* 5., *c.* 14.)

Les Romains, dit Berthelet, ayant emprunté leur religion des Grecs, comme ceux-ci des Égyptiens, avaient aussi leurs jeûnes et leur abstinence de religion. Ils se disposaient à consulter leurs oracles et à faire des sacrifices à leurs dieux par le jeûne et l'abstinence de la chair. Numa Pompilius, voyant que les campagnes des environs de Rome étaient devenues stériles et que le bétail y dépérissait, alla consulter le dieu Pan, que l'on disait répondre en songe à ceux qui s'adressaient à lui. Il sacrifia deux brebis, l'une à Faune, l'autre au Sommeil. Il se lava trois fois la tête avec de l'eau de fontaine, se fit une couronne de branches de hêtre, garda la continence, ne mangea point de viande, ôta l'anneau qu'il portait au doigt, se revêtit d'un habit grossier, et alla ensuite se coucher sur les peaux des victimes qu'il avait sacrifiées, etc.

Silva vetus, nullâque diu violata securi,
Stabat, Mœnalio sacra relicta Deo.
Ille dabat tacitis animo responsa quieto
Noctibus huic geminas rex Numa mactat oves.
Prima cadit Fauno, leni cadit altera Somno,
Sternitur in duro vellus utrumque solo.

Bis caput intonsum fontana spargitur unda,
Bis sua fagineâ timpora fronde tegit
Usus abest Veneris, nec fas animalia mensis
Ponere, nec digitis annulus ullus inest.
(Ovid. *Fast.*)

Berthelet rapporte, d'après Tite-Live, que les Romains jeûnaient encore et s'abstenaient de viande, pour détourner la colère des dieux, lorsqu'ils croyaient en être menacés par quelques nouveaux prodiges. Ce fut dans une pareille occasion qu'ils instituèrent un jour de jeûne tous les cinq ans en l'honneur de Cérès. *Terracinæ et Amiterni nunciatum est aliquoties lapidibus pluisse. Minturnis ædem Jovis et tabernas circa forum de cœlo tactas : Vulturni in ostio fluminis duas naves fulmine ictas conflagrasse. Eorum prodigiorum causâ libros sibyllinos ex senatusconsulto Decemviri cùm adissent, renuntiarunt jejunium instituendum Cereri esse : et id quinto quoque anno servandum.* (Titus Livius.)

Les Romains, suivant Tertullien, dans les temps de grande sécheresse ou lorsqu'il paraissait quelque signe extraordinaire dans le ciel, ordonnaient des processions publiques, qui se faisaient nu-pieds. Les magistrats quittaient leur robe de pourpre. Les licteurs portaient leurs faisceaux de verges tournés en arrière. On faisait des prières publiques, on immolait des victimes, on se revêtait de cilices, on répandait de la cendre

sur sa tête pour s'humilier devant les idoles. Pendant ces cérémonies lugubres et pénitentielles, les bains étaient fermés jusqu'à l'heure de none; et dans toute la ville il n'y avait du feu que sur les autels. C'est évidemment une imitation de la pénitence des Ninivites. *Cùm stupet cœlum et aret annus nudipedalia denuntiantur, magistratus purpuras ponunt, fasces retrò avertunt, precem indigitant, hostiam instaurant. Apud quasdam verò colonias prætereà annuo ritu saccis velati et cinere conspersi idolis suis invidiam supplicem objicient, balnea et tabernacula in nonam usque cluduntur. Unus in publico ignis apud aras... Niniviticum credo justitium.* (Tertul., *lib. de Jejuniis.*)

Spartian rapporte que souvent l'empereur Julien ne mangeait point de viande à souper et qu'il se contentait de simples légumes, sans qu'il eût en cela aucun motif de religion. *Sæpè, nullâ existente religione, oleribus leguminibusque contentus, sine carne cœnaverat.* (Spartianus, *in Didio Juliano, inter script. Aug.*)

Nous allons maintenant, d'après Berthelet, présenter un léger aperçu sur les abstinences des principaux philosophes païens. On sait qu'ordinairement ces sages de l'antiquité s'abstenaient de l'usage de la chair et du vin pour mieux vaquer à l'étude de la philosophie ou de la sagesse; d'autres le faisaient par le motif du dogme de la

métempsycose. C'est par ce dernier motif que Pythagore s'abstenait de viande et en défendait l'usage à ses disciples, croyant que les animaux avaient une âme raisonnable comme l'homme; et d'ailleurs il prétendait accoutumer non-seulement ses disciples, mais encore tous les hommes, s'il eût pu, à une nourriture plus naturelle, plus facile à trouver et à apprêter.

Strabon, en parlant des Gètes, dit que c'est un peuple très-superstitieux, qui ne mange jamais de chair; qu'un nommé Zamolxis, valet de Pythagore, qui était de ce pays-là, y étant retourné, enseigna à ses compatriotes la doctrine de son maître, et introduisit parmi eux l'abstinence de la viande. Cependant, si les Gètes ne mangeaient jamais de viande, il paraît au moins qu'ils mêlaient du sang au lait pour leur boisson :

. . . . *Solitosque cruentum*
Lac potare Getas, ac pocula tingere venis.
(Sidonius Apollinar., *Panegyr. ad socerum.*)

Apollonius de Thyane, qui se faisait gloire d'être disciple et imitateur de Pythagore, ne mangeait jamais de chair d'aucun animal. (Philostrates, *de vitâ Apollon.*) Les Esséniens, qui tenaient beaucoup de cette secte, n'en mangeaient pas non plus. Les vers que l'on attribue à Orphée, mais qui sont reconnus pour être d'un auteur platonicien, détestent l'usage de la viande;

d'où Plutarque conclut qu'Orphée lui-même s'en abstenait. *(Septem sapient. convivium, t.* 1.*)*

Jamblique rapporte les symboles de Pythagore, dont le 39e est de s'abstenir de tout ce qui a eu vie : *ab iis quibus vita est animalis abstineto.*

Quelques auteurs ont élevé des doutes sur la rigide abstinence des Pythagoriciens, et leur ont supposé une sorte d'hypocrisie. Un ancien comédien, cité par Athénée, disait que les Pythagoriciens voulaient passer pour fort tempérants et ne rien manger qui eût été animé; qu'Épicharides mangeait des chiens, après les avoir tués, parce qu'alors, disait-il, ils n'avaient plus de vie. Au moins, en ceci assurément, il ne se trompait pas. (*Lib.* 4.) Le même auteur rapporte qu'Aristophane fait dire à un personnage de sa comédie, « que la plupart des philosophes n'étaient vêtus de haillons, que parce qu'ils ne pouvaient se procurer de beaux habits, et que, n'ayant pas de quoi se nourrir, ils s'étaient fait une vertu de la tempérance; que si cependant on voulait les mettre à l'épreuve, et qu'on leur servît de la chair ou du poisson, il voulait être crucifié dix fois s'ils ne mangeaient leurs doigts avec ».

L'on croit généralement que Pythagore, pour persuader plus facilement la nécessité de l'abstinence à ses disciples, leur enseigna la doctrine de la métempsycose, c'est-à-dire la transmigra-

tion des âmes d'un corps dans un autre, et de l'âme d'un homme dans le corps d'un animal quelconque. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas le premier auteur de cette étrange, fausse et ridicule opinion; il pouvait l'avoir apprise des Égyptiens, qui, selon Hérodote, l'avaient prise ou des Mages, ou des Gymnosophistes, dont nous allons dire deux mots.

Les Gymnosophistes étaient les anciens philosophes de l'Inde. Leur unique étude était celle de la sagesse, à laquelle ils s'appliquaient sans relâche pendant toute leur vie. (Diodore de Sicile.) Ils étaient partagés en deux sectes, dont les uns étaient appelés Brachmanes, et les autres Sémanéens. La philosophie était héréditaire aux premiers : ils étaient comme la noblesse du pays. La plupart demeuraient sur les montagnes, les autres sur les bords du Gange. Ceux qui se retiraient sur les montagnes ne vivaient que de fruits et de lait; les autres, outre les fruits, mangeaient du riz. Les uns et les autres regardaient comme une grande impiété de manger d'aucune chose qui eût été animée. Ils parlaient très-peu, et, s'il arrivait qu'ils se laissassent aller à de trop longs discours, ils en faisaient pénitence par une retraite de plusieurs jours. Ils mortifiaient leurs corps par des jeûnes fréquents et par d'autres austérités encore. (Porphyre, *lib.* 4.)

Les Sémanéens n'étaient pas tous d'une même

race comme les Brachmanes; tous les Indiens, de quelque famille et condition qu'ils fussent, pouvaient être admis dans leur société, moyennant la permission du roi... Ils demeuraient hors des villes, et passaient tout le jour à s'entretenir de choses divines. Ils avaient des couvents et des temples très-somptueux. Ils étaient entretenus aux dépens du prince.... Leur nourriture n'était que du pain, des fruits, du riz et des herbes. Ils s'assemblaient au son d'une cloche pour prendre leurs repas, et on donnait à chacun sa portion. Cette secte était tellement estimée et respectée, que le roi lui-même n'osait entreprendre aucune affaire importante sans avoir pris leur avis, et sans s'être recommandé à leurs prières.... (Porphyre, *ibid.*)

Les Sémanéens, ou Sarmanes et Germanes, comme les appelle Diodore de Sicile (*lib.* 2), étaient encore partagés en deux sectes. Ceux que l'on appelait Allobes étaient plus austères que les autres; ils fuyaient le commerce des hommes, se retiraient dans les forêts éloignées; ils ne vivaient que de feuilles et de fruits sauvages, et ne buvaient que de l'eau et en petite quantité... Ils étaient grossièrement habillés et n'avaient ni maison ni abri. Quelques-uns même étaient sans habits, tant ils étaient endurcis contre les intempéries de l'air et les injures des temps. (Saint Clément d'Alexandrie.) Saint Augustin ajoute

qu'ils passaient souvent deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture et qu'ils ne se mariaient pas. *(De civitate Dei.)*

Les Brachmânes étaient moins dégagés des biens du monde et des commodités de la vie. Ils faisaient la cour aux rois, qui les regardaient comme des dieux, croyant que de leurs prières dépendait la tranquillité de l'État. (Saint Jérome contre Jovinien.) Ailleurs, le même auteur ajoute qu'ils s'abstenaient de vin, de viande et de poisson, et qu'ils se nourrissaient, comme les Sarmanes, de riz, de bouillie, de fruits et de légumes. Au rapport de Strabon, ils ne gardaient ce genre de vie que jusqu'à l'âge de trente-sept ans, pendant lesquels ils demeuraient dans un bois sacré, à quelque distance de la ville, gardant l'abstinence et se couchant sur des peaux. Mais après ce temps-là ils se retiraient chez eux et vivaient d'une manière moins austère, s'habillaient de lin, portaient des bagues et des bracelets d'or, épousaient plusieurs femmes, mangeaient de la viande, etc. (Strabon, *l.* 15.)

La secte des Brachmanes ou des Brames subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde et dans plusieurs provinces d'Asie. Elle est fondée sur les mêmes principes, c'est-à-dire le dogme de la métempsycose. Xékia avait enseigné cette opinion ridicule aux Chinois plus de mille ans avant Jésus-Christ. Il y a encore aujourd'hui une bran-

che de sa secte qui ne mange jamais de viande. (Martin. *Inst. Sinarum.*)

Confucius croyait aussi à la métempsycose. Hoangtikx, un de ses principaux disciples, disait à ceux qui s'emparaient du bien d'autrui, que leurs âmes en l'autre vie enfleraient les corps des crapauds. (Voyage de François Légal, t. 2.)

Il y a des moines dans la Chine; Caucin Choam est leur instituteur. Ils sont divisés en quatre ordres, deux rentés et deux mendiants. Ils ont chacun un supérieur général qui a sous lui plusieurs supérieurs subalternes, qui gouvernent les monastères dans chaque province et qui en font la visite. Ces quatre ordres monastiques gardent l'abstinence perpétuelle, la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. (*Antiquités monastiques, t.* 4.)

Berthelet, d'après les mêmes *Antiquités monastiques,* rapporte « qu'il y a dans une presqu'isle en deçà du Gange, appelée Narsinge, des Brachmanes de naissance : ce sont proprement les Pharisiens des Indes. Ils se croient souillés par l'attouchement des autres hommes, et se lavent quand ils rentrent dans leurs maisons, pour se purifier des souillures qu'ils ont pu contracter avec eux. Ils croient à la métempsycose. Il y en a plusieurs qui se font scrupule de tuer aucun être vivant ou d'en manger la chair lorsqu'il est tué, soit poisson, soit oiseau, soit bête à quatre

pieds, soit insecte, quelque petit qu'il soit. Ils mettent les chandelles dans des lanternes, de crainte que les papillons et les moucherons ne s'y brûlent. Quand ils ont de la vermine, ils se la font ôter par quelqu'un de leur secte plus mortifié qu'eux, qui s'en charge et les nourrit. Quand ils marchent, ils vont toujours en sautant, de peur d'écraser les fourmis. Ils jeûnent beaucoup et passent souvent plusieurs jours sans manger. A Madure, ville capitale du royaume de ce nom, si l'on découvrait que quelqu'un d'eux eût mangé de la viande ou du poisson, ou des œufs, il était chassé de la ville, ou on lui faisait souffrir des châtiments encore plus sévères.

« Il y a encore des Brachmanes dans le royaume de Calecut, qui adorent le démon sous diverses figures monstrueuses, et qui lui font des sacrifices. Ils ne mangent jamais de viande : le roi ni les grands n'en peuvent manger sans leur permission; mais le petit peuple en mange. »

Les Bonzes sont les philosophes et les ministres de la religion des Japonais. Ils affectent une grande continence et une exacte sobriété. Ils vivent en commun dans des monastères sous des supérieurs qui veillent sur leur conduite. Ils ne mangent jamais d'aucun animal, ni oiseau, ni poisson. Ils ne boivent point de vin. Saint François Xavier et ses compagnons furent obligés de s'abstenir de viande, pour ne pas les choquer ni

les indisposer ou les irriter contre le christianisme. Ils ont une loi qui contient plusieurs préceptes dont les principaux sont de ne tuer aucun animal, ni d'en manger, de ne point boire de vin, de ne pas voler, de ne point se laisser aller à la fornication, et de ne pas mentir. Anciennement, si un Bonze avait manqué à un de ces préceptes, il était puni de mort; mais aujourd'hui ils sont moins sévères, et ils mangent de la viande en cachette quand ils en trouvent l'occasion. Autrefois, tous les Japonais étaient également obligés à l'abstinence perpétuelle, selon les lois de Xaca et d'Amida, leurs anciens philosophes et législateurs : mais les Bonzes d'aujourd'hui les en dispensent, moyennant quelques aumônes que l'on fait à leurs couvents. (François Xavier, *édition de Lyon*, 1682. *Passìm.*)

Les Bonzes du Pegu et les femmes qui gardent le même institut, ont toutes les pratiques extérieures de la vie monastique. Ils demeurent dans des monastères proche des temples; ils gardent la continence, obéissent à des supérieurs et n'ont rien en propre. Ils s'abstiennent de manger de la viande d'aucun animal, ce qui leur est commun avec les autres habitants du pays. *(Antiquités monastiques.)*

Les Bonzes de Tonquin et de la Cochinchine sont dans les mêmes obligations touchant l'usage de la viande. *(Ibid.)*

Il y a encore des solitaires dans le royaume de Siam, qui disent que Xaca est leur instituteur. Ils gardent la chasteté, ne boivent point de vin et ne mangent point de viande, parce qu'ils croient aussi à la métempsycose. Ils croiraient pécher, s'ils tuaient le plus vil animal. S'ils mangent du poisson, c'est parce qu'étant hors de l'eau, il meurt de lui-même. (*Antiquités monastiques.*) Ce sont les Talapoins de nos jours.

Outre les Métempsycosistes et les Pythagoriciens, il y eut des philosophes qui furent chefs de sectes particulières, et qui donnèrent les premiers l'exemple de l'austérité et de l'abstinence. Socrate était très-frugal et très-mortifié. Il était maigre, pâle et exténué à cause de ses grandes abstinences. (Apologie de Socrate par Platon.)

Antisthène, disciple de Socrate et chef de la secte des Cyniques, conseillait à ses disciples d'être sobres et mortifiés, de ne boire que de l'eau, et de ne se nourrir que d'aliments les plus communs. Diogène, son disciple, lavant un jour des herbes pour son souper, et voyant passer Aristippe, qui avait une philosophie tout opposée, lui cria que, s'il ne se nourrissait que de pareils aliments, on ne le verrait pas si souvent faire sa cour aux princes et aux grands. (Laërt., *lib.* 2.) Il avait coutume de dire que les rois et les princes ne se feraient jamais la guerre les uns

aux autres, s'ils pouvaient se contenter de fruits et de légumes, et s'ils ne mangeaient point de chair. (Saint Jérôme.)

Platon, au rapport d'Hesychius *(de vitá philosop. in Platone)*, vivait de peu : sa nourriture ordinaire n'était que des ognons et des olives; aussi avait-il le teint pâle comme Socrate.

Plutarque raporte qu'Épiménide, pour n'être pas tourmenté par la faim, usait d'une certaine composition qui lui ôtait l'appétit; et par ce moyen il demeurait long-temps sans manger. *(Convivium septem sapient.)*

Démocrite, dans son voyage dans les Indes, ayant connu les Gymnosophistes, il embrassa leur genre de vie, qu'il garda lorsqu'il fut de retour dans sa patrie. (Hesychius.)

Héraclite se retira et finit ses jours sur une montagne, où, éloigné de tout commerce avec les hommes, il ne vivait que d'herbes et de légumes. (Laërt., *lib.* 9.)

Zénon fut le chef de la célèbre secte des Stoïciens. Ses jeûnes et ses veilles lui avaient rendu le visage pâle et basané, selon la parole de l'oracle, qui lui avait dit que pour bien vivre il fallait devenir de la couleur des morts. Il ne se nourrissait que de pain et de figues sauvages, et ne buvait point de vin. Il voulait que ses disciples supportassent la faim; ce qui cependant ne les empêchait pas de venir l'entendre. Il donnait ses

leçons à Athènes dans une galerie appelée *Stoa*. Ses sectateurs, encore long-temps après sa mort, gardaient un genre de vie fort austère. Perse nous les représente comme des hommes menant une vie fort dure et ne vivant que de gros pain et de légumes. *Haud tibi inexpertum curvos deprehendere mores, quæque docet sapiens, braccatis illata Medis, Porticus, insomnis, quibus et detonsa juventus invigilat, siliquis et grandi pasta polentâ.* (Pers. *Sat.* 3.)

Sénèque le philosophe était de la secte des Stoïciens. Sa vie était très-austère, soit à la cour, soit dans ses maisons de campagne. Sotion, son précepteur, qui avait été Pythagoricien, lui avait persuadé de s'abtenir de viande. Il s'en abstint pendant un an, et s'accoutuma tellement à ce genre de vie, qu'il lui devint non-seulement aisé, mais encore agréable, parce qu'il lui rendait l'esprit plus vif et plus pénétrant...., Il ne buvait point de vin et s'était interdit toute délicatesse et toute sensualité. Il conseillait à son neveu Lucilius de coucher sur la dure, de ne se nourrir que de gros pain dur et sec, et de porter des habits de gros drap au moins pendant quelque temps. *Grabatus ille severus sit, et sagum et panis durus ac sordidus.*

Épicure, dont la morale est si décriée pour avoir été mal entendue, conseillait à ses disciples de s'abstenir de chair comme d'un aliment nui-

sible à la santé. Il avait fait écrire au-dessus de la porte de son jardin, où il tenait ses assemblées : « Ici est le souverain bien. Celui qui a la garde de ce lieu vous y recevra avec toute sorte d'humanité, de bienveillance et de politesse, et il ne vous laissera manquer ni d'eau ni de bouillie ». *Hospes hìc benè manebis : hìc summum bonum voluptas est. Paratus erit istius domicilii custos, hospitalis, humanus, et te polentâ excipiet, et aquam quoquè largè administrabit.* (Seneca.)

Horace était épicurien, et cependant il ne mangeait à son ordinaire que des légumes et des herbes; il ne promet autre chose à son ami qu'il invite à souper.... *Indè domum me ad porri et ciceris refero laganique catinum.* (*Lib.* 1, *sat.* 6.) *Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ.* (*Id. l.* 1, *epist.* 5.) Ailleurs il dit encore : *Me pascunt olivæ, me cicorea, levesque malvæ, etc.*

Sénèque assure que les préceptes d'Épicure étaient très-saints et très-austères. *Mea quidem ista sententia est (invitis hoc nostris popularibus dicam) sancta Epicurum et recta præcipere, et si propriùs accesseris tristia. (De vitâ beatâ.)* Saint Jérôme fait observer qu'Épicure, qui établit le souverain bien dans la volupté, ne parle dans ses livres que de fruits et de légumes, et qu'il ne recommande rien tant que les aliments les plus simples et les plus communs, parce que

les mets exquis ne peuvent se préparer qu'avec beaucoup de travail, et qu'il y a plus de peine à les rechercher que de plaisir à les goûter. *(Lib. 2, cont. Jovin.) Epicurus pane et aquâ solis vescebatur aliquando, voluptatis secuturæ gratiâ magis, quàm præsentis. Nos cœlum terræ miscemus, hoc est, quæ in terrâ crescunt, ut olera et fructus arborum; quæ in aquis, piscium omne genus; et quæ in aere volitant : unum in ventrem coacervamus : et quarti elementi, hoc est ignis loco, fortia vina, aromata raphanos et nasturtia, sinapi, etc. Ità confusis elementis, tempestates varias, concussiones et tanquàm tonitrua toto corpore cieri nihil mirum est.* (Stukkius. Antiquit. conviv.)

Enfin, il faut pourtant avouer que de graves auteurs prétendent que la morale d'Épicure était toute corrompue et tout animale. Cicéron assure que ce philosophe disait en propres termes qu'il ne pouvait pas concevoir qu'il y eût un autre bien que celui qui vient du boire, du manger, de la délectation des oreilles et des voluptés obscènes. *(De finib.)* Métrodore, disciple d'Épicure, résume ainsi la doctrine de son maître, suivant Plutarque : « Le bien se rapporte au ventre et à tous les organes de la chair par lesquels entre le plaisir et non la douleur : tout ce qu'il y a d'inventions belles et sages n'a été fait que pour le plaisir du ventre et dans la bonne

espérance d'y réussir, et toute œuvre qui ne tend pas là est une œuvre vaine ».

Il est vrai, les Épicuriens disent que leur maître était un modèle de tempérance et de sagesse. Cicéron leur répond que, dans ce cas, il valait mieux que ses principes, mais que ses principes n'en sont pas moins ce qu'ils sont.

Les Stoïciens, les Épicuriens et les Péripatéticiens soutenaient, contre le sentiment de Pythagore et d'Empedocles, qu'il était permis de sacrifier et de tuer des animaux, et d'en manger la chair (Porphyre); mais ils ne croyaient pas qu'il convînt à toute sorte de personnes indifféremment d'en manger. Les soldats, les athlètes et ceux qui travaillent à des ouvrages pénibles, pouvaient s'en nourrir, suivant eux. Mais ils conseillaient à ceux qui faisaient profession de philosophie et de piété de s'en abstenir. (Porphyre et Théophraste cité par Porphyre.)

Quoique l'abstinence de la viande soit assez rare parmi les Turcs, et que durant leur rhâmadan ou leur carême ils en mangent pendant la nuit, il y a pourtant des sectes parmi eux qui s'en sont interdit entièrement l'usage. Ceux que l'on appelle Ebrbecharites ne se nourrissent que de pain d'orge, d'huile d'olives, de miel et de raisin. Les Edhémites, autre sorte de religieux turcs, ne prennent pour toute nourriture que du pain d'orge. (Ricaut. *Hist. de l'empire ottoman.*)

Voilà, comme dit Berthelet, quel a été le régime de vie des sages du paganisme, et ce qu'ils ont pensé de l'abstinence de la viande et de la frugalité. Ils ont trouvé, par les seules lumières de la raison, qu'il était indigne d'un homme de faire consister son plaisir dans la bonne chère; que, pour régler ses passions et avoir l'esprit plus libre, plus vif et plus pénétrant, il fallait donner au corps une nourriture convenable tant pour la qualité que pour la quantité des aliments. La plupart ont renoncé à l'usage de la viande et ont conseillé à leurs disciples de s'en abstenir, parce qu'ils croyaient que cette nourriture trop succulente appesantissait l'esprit en fortifiant le corps. Ils avaient pour maxime que :

Artis severæ si quis amat effectus,
Mentemque magnis applicat priùs mores
Frugalitatis lege palleat exactâ.

(Petron. *Sat.* 10.)

Nous n'avons dû parler jusqu'à présent que des abstinences pratiquées par des peuples et des philosophes païens, guidés en ce point par les seules lumières de la raison et les leçons de l'expérience. C'est pourquoi les abstinences judaïques et chrétiennes ne doivent point être ici l'objet d'un examen particulier et approfondi. Nous ne parlerons pas non plus des abstinences des Nazaréens, des Thérapeutes, des Esséniens, des

Ascètes, etc.; nous devons encore moins mentionner dans ce travail les abstinences et les jeûnes érémitiques et cénobitiques, ces austérités effrayantes des moines d'Orient et d'Occident, dont les moins mortifiés, dit saint Augustin, ne vivaient que de pain et d'eau, quelquefois de légumes et de fruits. *Pane solo qui eis per certa intervalla temporum affertur, et aquâ contenti desertissimas terras incolunt.* (August., *de moribus Ecclesiæ.*) Aussi ressemblaient-ils, dit Évagre, plutôt à des morts qui attendent le jour de la résurrection, qu'à des hommes vivants. « Ils n'avaient, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'un souffle de vie, tant ils étaient abattus par la faim; ils n'avaient presque plus de chair ni de sang; ils étaient tellement détachés du monde, qu'ils n'avaient point de maisons; ils n'avaient d'autre lit que la terre : ils négligeaient leur corps, parce qu'ils mettaient toute leur application à parer leur âme et à l'unir à son créateur. » (Grég. Nazian., *Orat.* 3.) Notez que c'étaient-là, dit-on, les moines les moins mortifiés, parce qu'enfin ils mangeaient tous les jours une fois ou du moins de deux jours l'un. Les Chartreux et les Trappistes de nos temps de décadence et de relâchement ne sont auprès d'eux que de véritables Sybarites.

Les premiers Carmes déchaussés ne se nourrissaient que d'herbes qu'ils prenaient indifféremment dans les champs sans aucun choix : celles

que l'on cultivait dans les jardins leur paraissaient trop délicates. *(Historia Carmelitarum hisp.)* Au rapport de Lancelot, on a vu quelquefois des Carmélites, sous sainte Thérèse, ne vivre que de feuilles de vigne, et croire faire grande chère quand elles avaient chacune *un gland* à la collation. *(Traité de l'hémine.)*

La pâleur et la maigreur étaient ordinaires aux moines, tant d'Orient que d'Occident : les uns et les autres étaient persuadés que l'embonpoint leur faisait plus de honte que d'honneur. *Pallor enim et macies cum humilitate, decus est monachi.* (Abbas Helias apud Rosveid.) Saint Paulin préférait leur teint plombé et leur aspect repoussant à l'embonpoint et à la couleur vermeille des séculiers. *Nos adeant et revisant conservuli et compallidi nostri.... Hujusmodi hominum et vultus et habitus, et odor nauseam illis facit, quibus odor mortis est in odorem vitæ.* (Paulinus, *epist.* 22)... Saint Valéri, abbé de Leucaone, avait le visage tout décharné à cause de ses austérités, qui étaient telles qu'il passait souvent la semaine entière sans prendre aucune nourriture.

Il y a pourtant eu des moines que le jeûne et l'abstinence rendaient plus frais et plus vermeils, et dont ni l'un ni l'autre ne diminuaient l'embonpoint, mais c'est l'exception. Saint Athanase rapporte que saint Antoine, après vingt ans d'austérités, était aussi robuste qu'il l'eût jamais

été, et que son visage était le même que lorsqu'il se fit solitaire. *(Vita S. Ant.)* Saint Hypace, abbé en Phrygie, vécut jusqu'à une extrême vieillesse; il fut toujours d'une santé vigoureuse, et avait le visage aussi beau que s'il eût fait bonne chère, quoiqu'il ne vécût que de pain et de légumes. Saint Barthélemi, solitaire de Lindisfarne, ne mangea jamais de viande depuis son arrivée en cette île jusqu'à sa mort; et cependant il avait le teint aussi clair, aussi frais, et l'air aussi gai que s'il n'eût jamais fait aucune abstinence. Sainte Mathilde, abbesse de chanoinesses régulières, faisait maigre, tandis que ses sœurs mangeaient de la viande. Ses jeûnes et ses austérités semblaient, comme à une autre Judith, donner un nouvel éclat à sa beauté naturelle. Plus sainte Lutgarde, religieuse de l'ordre de Cîteaux, jeûnait, plus elle était vigoureuse de corps et d'esprit. (Bollandus, *passìm.*)

Nous le répétons, nous ne devons point insister ici sur les abstinences et encore moins sur les jeûnes ascétiques et monastiques pratiqués par un motif de religion. Dès-lors ce régime débilitant, comme on sait, a évidemment pour objet de réprimer et de mortifier les passions, et particulièrement de s'opposer à la concupiscence et à la révolte des sens et de la chair : et cette influence dépressive de l'abstinence unie au jeûne est incontestable. Nous verrons ailleurs que l'abs-

tinence seule, c'est-à-dire le régime végétal ou maigre sans le jeûne, n'atteint point ordinairement le même but. De plus, ces macérations ascétiques, avouées et conseillées par l'Église catholique, sont non-seulement médicinales, mais encore pénitentielles et expiatoires.

On n'ignore pas que l'institution du jeûne et de l'abstinence remonte à l'origine des choses ou du moins à l'apparition de l'homme sur cette terre de misères et d'exil. Depuis la grande prévarication ou la grande intempérance du premier homme, toute sa race, courbée sous le poids de l'anathème de Dieu, a été condamnée à souffrir et à s'abstenir : sentence qui depuis fut consacrée par toute l'antiquité païenne sous cette formule : *sustine et abstine*.

Toutes les nations en effet, comme nous l'avons déjà vu en partie, ont pratiqué le jeûne et l'abstinence, depuis les Hébreux, les Assyriens, les Indiens, les Chinois, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, jusqu'aux chrétiens, chez lesquels ces saintes et salutaires institutions ont été empreintes d'un caractère de prévoyance et de sagesse singulièrement remarquable. Les législateurs de tous les autres peuples païens ont considéré le jeûne et l'abstinence autant comme moyens de civilisation et d'adoucissement des mœurs, que comme pratiques ou rites religieux.

Une diète végétale, lactée, et la privation des

boissons fermentées, ne tardent pas à émousser l'aiguillon des passions, comme dit M. le docteur Descuret dans sa *Médecine des passions*. « C'est, ajoute-t-il, à cette observation, qui remonte à la plus haute antiquité, que sont dus les abstinences et les jeûnes prescrits par les diverses religions. En diminuant l'excitation des systèmes nerveux et sanguin, les législateurs ont eu un double but : d'abord de prévenir les maladies auxquelles prédispose la continuité d'un même régime alimentaire, surtout quand il est trop stimulant; ensuite de rendre les hommes plus calmes, plus doux, plus sociables. C'est ainsi que la loi judaïque interdit l'usage du porc, la loi mahométane celui du vin, et que le christianisme, infiniment moins rigoureux que certaines religions de l'Inde, ordonne deux jours par semaine des aliments moins nutritifs, ainsi qu'une abstinence et un jeûne très-modérés, la veille des grandes fêtes, et pendant les quarante jours qui précèdent l'époque où, sortant de son engourdissement, toute la nature se réveille pour entrer en fermentation. »

Admirez, en effet, la haute raison des législateurs sacrés du christianisme qui établissent le carême, c'est-à-dire le jeûne et l'abstinence, dans la saison du printemps, qui est précisément le temps de l'année où le jeûne et le régime végétal deviennent nécessaires pour tempérer la trop grande turgescence vitale, réfréner l'efferves-

cence de nos humeurs, et réprimer enfin l'exubérance nutritive qu'ont produits et une alimentation abondante et le long repos de l'hiver. Le printemps est l'époque de l'ébullition des liquides animaux, de tous les exanthèmes, des éruptions cutanées, des hémorrhagies, des apoplexies, en un mot, de tous les mouvements d'expansion physique que détermine le retour ou l'ascension du soleil sur notre hémisphère. Dans cette espèce d'orgasme général de l'économie, il était donc indispensable d'user d'une diète végétale, aqueuse, tempérante et capable de délayer et de déplastiquer le sang, devenu trop irritant et trop fibrineux, sous peine de subir les plus graves et les plus terribles explosions morbides.

Une autre grave raison qui justifie, aux yeux de la plus saine physiologie, la sage, la sublime institution du carême et de l'abstinence, c'est la considération de la reproduction des animaux qui s'opère précisément au printemps. Il fallait donc faire trève de sang, de carnage et de massacres, pour laisser aux espèces animales le temps de se multiplier et de nous préparer de nouvelles et grasses victimes, certes bien préférables à la chair dure, coriace, fétide et putrescible des animaux actuellement excités et fortement échauffés par le besoin de la reproduction ou de la fonction génératrice. Est-il sur la terre un seul homme raisonnable qui ne s'incline avec respect devant

la haute sagesse qui a conçu un tel plan de civilisation et de législation ? Nous ferons ressortir ailleurs combien ces vues et ces conceptions étaient grandes, élevées, morales et civilisatrices. N'anticipons point et rentrons maintenant davantage dans notre sujet.

L'homme n'est point, par les lois de son organisation, nécessairement prédestiné à être carnivore comme les animaux carnassiers. La disposition anatomique de ses dents semble indiquer qu'il est au moins autant et même plus appelé à se nourrir de végétaux et de fruits que de substances animales. Remarque-t-on une grande différence entre l'organisation de l'appareil digestif de l'homme et l'organisation du même appareil chez le singe? et cependant la famille des singes est essentiellement frugivore ou lotophage. « Il semble que l'homme soit naturellement destiné à être frugivore. Si l'on considère sa structure, il n'a ni les dents, ni l'estomac, ni les griffes, ni les habitudes d'un animal carnivore; tout en lui rappelle surtout l'organisation de la famille des singes, qui est éminemment frugivore par le nombre des dents, par la forme de l'estomac, du cœcum et des intestins, par les mains et même les pieds, par des ongles aplatis, par la faculté de grimper sur les arbres..... » (Dictionn. des sciences méd.)

Nous l'avons déjà dit au commencement de ce

chapitre, la première nourriture de l'homme (après l'allaitement commun à tous les mammifères) est tirée du règne végétal : ce sont les fruits et les fécules. Voyez le goût si naturel pour les fruits qui se décèle si vivement chez tous les enfants : c'est évidemment là la voix de l'instinct, le cri de l'organisme ou de la nature. *Initium vitæ hominis aqua et panis*, dit l'Écriture. (Eccli. 29-28.)

Il paraît certain, comme nous l'avons déjà dit, que 1° le genre humain tout entier n'a pas usé de viande pendant les seize premiers siècles de son existence; car on sait que Dieu n'a permis à l'homme l'usage de la chair qu'après le déluge; 2° il est certain encore qu'il y a toujours eu et qu'il y a encore aujourd'hui plus d'hommes ou plus de peuples sur la terre, qui ne mangent pas de viande, qu'il n'y en a qui en usent. C'est ce qu'on remarque chez presque toutes les nations des pays chauds, auxquelles souvent l'usage de la chair répugne, et auxquelles d'ailleurs le jeûne est très-facile et l'abstinence souvent nécessaire; de même encore dans la plus grande partie de l'Asie qui est la plus populeuse du globe, dans l'Amérique du sud, dans l'Afrique et la plus grande partie de l'Océanie. En Europe, en France même, combien ne voit-on pas de provinces, telles que la Bretagne, la Vendée, etc., où les gens de la campagne, comme les laboureurs, ne

mangent jamais ou presque jamais de viande? et cependant ils sont forts, vigoureux et pleins de santé, quoiqu'ils vivent frugalement, ou plutôt parce qu'ils vivent frugalement et qu'en même temps ils travaillent en plein air. Rien peut-être ne fortifie plus le physique de l'homme que l'exercice musculaire joint à une forte oxigénation de la masse du sang. L'air, a dit Hippocrate, est l'aliment de la vie, *pabulum vitæ.*

Dans la plus grande partie de l'Asie et en Égypte, le riz fait la principale nourriture, comme nous l'avons déjà fait observer plus haut. On peut y ajouter le sagou et les dattes.

Dans les parties les plus chaudes de l'Afrique, le grand et le petit millet sont la nourriture des Nègres.

Les premiers Romains vivaient d'une espèce de *pulment*, de *puls* ou *pulmentum*, ou une sorte de bouillie ou de galette azyme : ils n'ont connu, selon Pline, la panification que l'an 580 de la fondation de Rome.

Le maïs dans les régions tempérées de l'Amérique; dans toute l'Amérique du sud la cassave, les pommes de terre, les patates, les ignames, etc.;

Dans les îles de la mer du sud, ou dans une très-grande partie de l'Océanie, le fruit d'un arbre appelé arbre à pain, et le cocotier;

Dans les pays du Nord, la bistorte, surtout chez les Samoïèdes et les Jacutes;

Au Kamtschatka, la saranne;

En Islande et dans les pays encore plus septentrionaux, le lichen (celui qu'on emploie en Europe comme remède pectoral) dont on fait une espèce de pain, des mousses et du varec, sont la nourriture de l'homme.

Enfin, on peut affirmer que le régime végétal est presque seul en usage chez la plupart des peuples de l'Asie méridionale, de l'Afrique et de l'Amérique intertropicale. Il existe sur la terre, comme nous l'avons déjà dit, plus d'hommes qui vivent de végétaux, qu'il n'y en a qui se nourrissent de chair ou de substances animales.

Disons-le enfin par anticipation : l'homme peut vivre de tout, peut s'assimiler tous les genres d'aliments des deux règnes organiques, c'est-à dire qu'il est omnivore (1). Mais, s'il fallait qu'il adoptât une alimentation exclusive, il est sûr que la nourriture végétale serait généralement plus ap-

(1) L'homme peut digérer toutes les substances organiques, tandis que l'estomac du lion ou de l'aigle ne peut digérer le pain. Les quatre estomacs de la plupart des ruminants ne peuvent pas non plus dissoudre la chair. Des porcs, nourris uniquement de chair de porc, moururent bientôt d'une fièvre inflammatoire. (P. Petit, *de Morib. anthropophag.*) Cependant, plus loin, quand nous parlerons de l'ichthyophagie, nous verrons qu'en Islande on nourrit, à défaut de foin, les vaches et les chevaux avec du poisson.

propriée à sa nature qu'un régime exclusivement animal. Aussi, comme nous venons de le voir, son premier régime diététique a été purement végétal pendant un long cours de siècles. C'est donc là son régime le plus naturel. Mais, nous le répétons, l'homme est aujourd'hui devenu *panphage* comme il est devenu cosmopolite et *panchronogénique,* c'est-à-dire qu'il se nourrit de tout, qu'il habite partout et qu'il se reproduit en tout temps et en tout lieu.

CHAPITRE II.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME VÉGÉTAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

§ I.

DE L'INFLUENCE PHYSIQUE DU RÉGIME VÉGÉTAL.

L'histoire biblique, comme on sait, place le berceau du genre humain vers le tropique ou dans une région chaude : et cela devait être, puisque d'abord l'homme était destiné, dans cet âge initial, à se nourrir de fruits et de végétaux, qui sont la nourriture des peuples intertropicaux; et qu'en second lieu sa nudité naturelle en faisait une autre loi de nécessité, car il est douteux, au

point de vue physiologique, qu'il eût pu subsister dans un climat plus froid.

Mais il nous faut prendre l'homme postdiluvien, c'est-à-dire tel qu'il est aujourd'hui.

Nous dirons donc que le régime végétal ayant pour base les fécules et séparé du jeûne, ne paraît pas exercer d'influence fâcheuse sur l'économie physique de l'homme, pourvu qu'on y ajoute le travail en plein air, c'est-à-dire le mouvement musculaire et l'oxigène. Ces deux conditions, l'exercice musculaire et l'oxigénation, ne sont guère moins propres à fortifier et à tremper la constitution humaine, que l'action même des aliments.

D'où viennent la robuste santé et la belle carnation des enfants des pauvres de la campagne, qui ne sont nourris que de pain noir et de quelques légumes? évidemment de leur oxigénation et de leur expansion physique. Voit-on dans nos cités, cette belle santé, ce teint vermeil, ces chairs fermes chez les enfants des riches, élevés dans la mollesse, dans la bonne chère et dans le repos?

L'on constate également cette abondance, cette richesse de nutrition dans les végétaux, qui puisent dans l'air autant et peut-être plus de nourriture que dans la terre et dans l'eau, surtout s'ils sont dans une exposition convenable. D'où vient la substance solide ou le ligneux des arbres,

si ce n'est du carbone qu'ils prennent dans l'air? L'acide carbonique est donc le principal agent de la lignification des végétaux, comme dans l'ordre animal, l'oxigène est le principe essentiel de l'hématose parfaite, comme celle-ci est le moyen nécessaire d'une bonne nutrition et d'une parfaite animalisation.

Les substances féculentes, comme on sait, telles que les céréales, les pommes de terre, le sarrasin, le maïs, le millet, la chataigne, etc., qui constituent le fond du régime végétal des populations agricoles de l'Europe, comme le riz est la base de la nourriture des peuples innombrables de l'Asie; les fécules, disons-nous, fournissent un chyle abondant, épais et plastique. Cela est tellement vrai qu'un régime exclusivement farineux dispose généralement à la pléthore et aux maladies inflammatoires; tandis que l'usage exclusif des légumes aqueux ou mucilagineux rend les organes mous, le sang fluide, et dispose aux affections cachectiques et asthéniques, du moins chez certaines populations.

Il est pourtant certain que le régime purement végétal, ou composé de fruits et de légumes, affaiblit le corps ou le physique de l'homme (Haller, Élém. physiol.), et que, suivant Paxman (Med. ind.), il refroidit et diminue beaucoup la faculté génératrice. M. le docteur Virey professe la même opinion. Voici ses paroles : « L'un des

caractères les plus saillants de la vigueur corporelle, est l'énergie prolifique chez les peuples carnivores des climats froids; c'est pourquoi l'on a jadis appelé le Nord la fabrique du genre humain, *officina gentium*. Malgré la lubricité qu'inspirent les régions ardentes, et même à cause des mœurs dépravées qu'on y voit régner, les nations vivant sous les tropiques n'ont jamais produit des essaims d'hommes qui se répandent à la surface du globe, comme il en est sorti tant de fois des contrées septentrionales pour envahir les terres méridionales. Aussi les populations qui se nourrissent le plus de végétaux semblent réduites à l'existence végétative, et, malgré l'usage de la polygamie, les Asiatiques et les Orientaux, sous les tropiques, n'élèvent pas une aussi grande multitude d'enfants, proportionnellement, que le nord de notre Europe et de l'Amérique. Ces derniers pays se remplissent tellement d'habitants, qu'ils sont contraints souvent d'émigrer, ou vont fonder des colonies dans les territoires plus chauds et plus fertiles. Tandis que chaque mariage, en Espagne, en Portugal, en Italie, donne environ trois enfants, que la France en produit quatre, les habitants plus voraces et plus carnivores de la Suède, du Danemarck, de la Russie, etc., élèvent cinq à huit enfants pour le moins. Donc la vie végétale refroidit et énerve l'organisme, tandis que la vie animale rend plus

prolifique ». Il est bon de faire observer ici que, si le régime végétal refroidit, c'est plutôt celui qui se compose exclusivement de fruits sucrés et aqueux, puisque les peuples orientaux, tels que les Chinois qui ne vivent presque que de riz, ne laissent pas de se multiplier plus qu'aucun autre peuple de la terre. Cependant il n'en demeure pas moins incontestable et incontesté que le régime végétal exclusif est, de sa nature, dans l'état actuel de l'homme, plus ou moins dépressif et débilitant, au moins s'il est comparé à l'effet excitant du régime animal. Il faut pourtant ajouter que, s'il donne moins que ce dernier ce sentiment vif de l'existence, s'il ne rend pas la vie si pleine et si intense, il ne paraît pas pour cela en diminuer sensiblement les forces radicales, pourvu qu'il soit joint à l'exercice musculaire et qu'il ait pour base les substances féculentes. Les paysans bas-bretons qui ne se nourrissent presque que de sarrasin, et les laboureurs irlandais qui ne vivent que de pommes de terre (1), sont-

(1) Voici, à l'appui de cette assertion, quelques passages d'une adresse de la municipalité de Dublin à la reine d'Angleterre sur la question des subsistances :

« Nous croirions encourir, aux yeux de la divine Providence, une terrible responsabilité, si nous ne faisions connaître à Votre Majesté la déplorable situation à laquelle les habitants de l'Irlande peuvent être réduits, et le danger que tout un peuple court de succomber sous deux fléaux,

ils moins robustes et moins vigoureux que les artisans de nos villes, qui pour la plupart mangent de la viande? On sait que les durs Auvergnats et les infatigables montagnards écossais ne vivent également que de végétaux. Indépendam-

---

la famine et la peste, sa compagne assidue, si le gouvernement de Votre Majesté n'adopte de promptes mesures pour détourner cette calamité avec l'aide du Dieu de miséricorde.....

« Hélas! des aliments jugés trop grossiers pour la brute elle-même ont été long-temps et sont encore *la seule nourriture* de l'immense majorité de vos sujets d'Irlande...

« La certitude de cette misère affreuse ne repose pas sur notre seul témoignage; les commissaires nommés par Votre Majesté ont annoncé au monde entier que les agriculteurs irlandais et leurs familles forment une population de 4 millions d'âmes dont l'unique nourriture est la pomme de terre, l'unique breuvage l'eau; dont les chaumières ne résistent ni à la pluie, ni à aucune intempérie, et pour qui un lit ou une couverture sont des objets de luxe inconnus; une population enfin dont la détresse épouvantable n'a pas de parallèle en Europe. Ce tableau, quelque lugubre qu'il soit, est resté bien au-dessous de la réalité : un grand nombre d'Irlandais, qui n'appartiennent pas à la classe indiquée par les commissaires, sont aussi à la veille de mourir de faim; et voilà l'état d'un pays que l'on a pu nommer à juste titre, depuis plusieurs années, le grenier de l'Angleterre, l'état d'un pays qui exporte annuellement, du milieu d'une population affamée, des denrées de la meilleure qualité, en assez grande abondance pour nourrir trois fois le nombre de ses habitants! »

(*L'Univers,* 9 Janv. 1846.)

ment de cela, la boisson n'est souvent pas la même des deux côtés, comme j'ai eu l'occasion de le constater chez les paysans de la Vendée, qui ne boivent pas plus de vin, de cidre ou de bière qu'ils ne mangent de viande, c'est-à-dire qu'ils ne boivent que de l'eau. Il est d'ailleurs certain que généralement les artisans des villes ne sont pas hydropotes.

Les documents de l'histoire et les relations des voyageurs prouvent néanmoins que le régime végétal exclusif rend les peuples généralement moins forts, moins fougueux, moins expansifs et plus casaniers, et par là même moins conquérants, plus souples et plus dominables. Ils montrent peu d'amour pour la liberté; ils sont plutôt disposés à subir le joug d'une domination étrangère; c'est ce que l'on a toujours vu chez les peuples asiatiques, comme les Chinois qui ont été subjugués par les Tartares; comme les Indous qui l'ont été de nos jours par les Anglais. Une poignée d'Européens suffit toujours pour commander à des millions d'Indiens. (1)

La constitution physique des frugivores devient à la longue molle, lymphatique; le corps perd son âpreté naturelle et affecte un certain moelleux,

(1) Trente mille Anglais au plus, tout compris, maintiennent dans l'obéissance une population de plus de 113 millions d'hommes! (Maltebrun, continué par Huot.)

une certaine rondeur dans les formes; en un mot il *s'effémine*, c'est-à-dire qu'il semble se typer, se modeler sur le corps de la femme.

« Supposez un opulent et voluptueux oulema de Constantinople, dominant au milieu de ses femmes, de ses eunuques, vivant sobrement de pilau (riz et viande épicés avec le safran), de confitures et de melons; il prend du café et des sorbets, mais, suivant le Coran avec scrupule, s'abstient de tous spiritueux; il use chaque jour, dans sa longue indolence, d'opium ambré; il observe enfin avec frayeur ses démarches et ses paroles, sous un gouvernement ombrageux et féroce, qui punit de la mort ou de l'exil le moindre mot indiscret. Supposez, au contraire, un riche lord de Londres, habitué à une vie agitée et bruyante, tantôt marin, voyageur ou commerçant; tantôt au milieu de repas splendides, portant de nombreux *toast*, faisant même des orgies et des excès de boissons spiritueuses; ou dans les clubs, les tavernes, les assemblées, disputant avec vigueur ses droits et sa liberté, sans aucune crainte. Le premier, dès l'âge de quarante ans, sera un être énervé par les délices ou la vie de langueur, de terreur, d'engourdissement physique et intellectuel dans laquelle il est plongé; il tombera dans l'atonie, l'hypochondrie; mollement étalé sur ses sophas, toutes ses humeurs croupiront, et des bains chauds relâche-

ront davantage encore toute son organisation. Mais, à quarante ans, l'Anglais sera monté au plus haut degré de son énergie et de sa bouillante activité, soit au parlement britannique, soit dans de vastes opérations commerciales avec tout l'univers, jusqu'à perdre quelquefois la raison et se brûler la cervelle dans ces étranges catastrophes d'une fortune qui l'élève et le précipite tour à tour. » (*Dict. des sciences médicales, art. géographie.*)

L'homme soumis au régime végétal a les humeurs plus douces, plus bénignes, moins ammoniacales et moins animalisées, et par conséquent moins putrescibles. Son chyle est donc aussi moins âcre et moins alcalin, et son sang moins noir donne un fond de teint plus clair ou plus blanc, et rend aussi assez souvent les cheveux plus blonds, etc.

Enfin, l'on peut avancer sans paradoxe qu'il est possible qu'un régime exclusif quelconque, mais constant, uniforme, invariable et long-temps continué, peut changer la constitution physique, et modifier par conséquent le caractère et les mœurs des peuples : le climat, il est vrai, y concourt toujours pour quelque chose et souvent pour beaucoup. Dans l'atmosphère embrasée de la zône torride ou des tropiques, débilitant les organes digestifs en appelant du centre à la périphérie les forces vitales, l'homme impulsionné par son instinct naturel préférera le régime vé-

gétal, les aliments légers, comme les graines et les semences féculentes, les fruits doux et succulents de toute espèce que la nature semble avoir prodigués à dessein autour de lui, tels que les dattes, les figues, les ananas, les bananes, les mangoustans, les marmelles, les jamroses, etc.

Les fruits aqueux, sucrés et acidules, fournissant peu de matière alibile, deviennent nécessaires dans les pays chauds pour empêcher la turgescence et la pléthore toujours fâcheuses sous les cieux ardents des tropiques; ils rafraîchissent et tempèrent l'âcreté ou l'alcalinité des humeurs causée par le rapprochement des principes salins et l'évaporation incessante de la sérosité du sang. Ces substances alimentaires légères exigent en général moins d'efforts d'élaboration digestive, ce qui s'accorde avec la faiblesse des organes de la digestion et de toute l'économie que l'on observe généralement dans les climats très-chauds (1). Aussi l'usage des stimulants et des épices y devient indispensable pour fortifier l'appareil digestif affaibli par l'action continue et énervante de la chaleur extérieure. De là l'usage des excitants, du betel, du piment, du poivre, du gingembre, du gérofle, de la canelle, de la

---

(1) La faculté digestive est en raison inverse de la faculté sensitive, toujours exaltée dans les régions embrasées des tropiques.

muscade, etc. Ce sont là les meilleurs moyens que les Européens, à leur arrivée dans les pays chauds, puissent employer pour se conserver la santé. Le betel surtout est un des plus usités et des plus sûrs.

Ce régime végétal rafraîchissant dont nous venons de parler, la nature nous l'indique en nous procurant libéralement, pendant les chaleurs de l'été, les fruits acides, sucrés et succulents, tandis qu'à l'entrée de l'hiver elle nous offre des fruits plus secs, plus féculents, plus substantiels et plus capables de conservation.

On n'enfreint pas impunément cette grande loi physiologique. « Les Européens, dit M. le docteur Virey, qui s'obstinent à conserver leur genre de nourriture sous les tropiques, périssent presque tous de fièvres gastriques et adynamiques très-violentes, ou sont lentement minés par des diarrhées, des dysenteries mortelles ».

Le Hollandais et l'Anglais, portant à Batavia et au Bengale les goûts de leur pays, succombent en suivant leur régime confortable, comme l'abus des épices de l'Inde cause chez nous de violentes inflammations des organes digestifs.

Il faut donc enfin reconnaître qu'il existe une sorte de loi diététique imposée aux hommes par les climats ou les latitudes du globe. Or, c'est en vertu de cette loi que plus les peuples s'approchent des pôles, plus leur instinct naturel et la

nécessité topographique les rend carnivores; et *vice versâ*, plus ils se rapprochent des tropiques et de l'équateur, plus ils deviennent frugivores, par des raisons également appréciables, c'est-à-dire par la force de leur instinct qui repousse les substances animales que l'excessive chaleur corrompt promptement; et en second lieu par l'abondance des fruits et la richesse de la végétation. Dans les régions hyperboréennes, comme nous le verrons ailleurs, l'homme est donc forcé de se nourrir presque exclusivement de chair, par le défaut de fruits et de végétation suffisante. D'ailleurs, un régime exclusivement végétal ne pourrait le soutenir et le faire réagir convenablement contre l'action engourdissante et sédative du climat; tout comme un régime purement animal le ferait infailliblement périr sous les tropiques. Il suit donc naturellement de cette seule observation, que, dans les latitudes intermédiaires ou dans les régions tempérées, la nourriture doit être également tempérée, c'est-à-dire autant animale que végétale. Les hommes du nord (les *Normands*, selon l'étymologie du mot) ont été, comme on sait, des hommes très-robustes, très-belliqueux et indomptables. On a vu quels sont ceux du midi, c'est-à-dire les peuples tropicaux ou intertropicaux. Ce sont les Barbares du nord qui ont subjugué les Romains, devenus semblables aux peuples asiatiques par la mollesse et le

luxe. Nous verrons plus bas que l'influence morale subit partout la même loi.

On remarque, au sujet de ce que nous venons de dire, même en Europe, une gradation manifeste : l'Espagnol, très-renommé d'ailleurs pour sa sobriété, se contente de son chocolat, ses glands doux, son *olla podrida;* l'Italien se nourrit de macaronis, de pâtes, de polenta et d'excellents légumes, il mange fort peu de viande; le Français use davantage de viande et de pain; l'Anglais mange beaucoup plus de viande que de pain. Il faut noter en outre que l'usage des boissons spiritueuses est en raison directe de la consommation de la viande : aussi les Anglais boivent plus de spiritueux que les Français; les Français plus que les Italiens; ceux-ci plus que les Espagnols. Ainsi donc, plus on mange de viande, plus on use de boissons fermentées, et *vice versâ.*

Kœmpfer rapporte qu'un grand nombre de Persans méridionaux vivent sains et heureux, sous des bocages de palmiers, des seules dattes qu'ils en recueillent. (Amœn. exot.) Nous avons déjà vu plus haut que les Bramines de l'Inde ne vivent, dès la plus haute antiquité, que de fruits, de fécules et particulièrement de riz, comme presque tous les peuples de l'Asie méridionale. Le millet nourrit en grande partie les esclaves de l'Afrique, du Sénégal en particulier. Voici

un exemple qui montre avec quelle économie l'homme peut vivre dans les pays chauds. 400 kilogrammes de millet, ou couz-couz, nourrissent un esclave pendant un an; chaque kilogramme ne coûte que cinq centimes : il suffit donc de vingt francs par an pour nourrir cet esclave, auquel on ne donne pas d'autre aliment au Sénégal. Ainsi, avec deux mille francs, on nourrit avec de la bouillie de millet cent Éthiopiens ou nègres esclaves. (Verdun de la Crenne, *Voyage*, t. 1.)

On sait que l'Arabe se nourrit du lait de ses chamelles et des dattes du palmier, et que le Maure se rassasie en dévorant des sauterelles, ou en mangeant de la gomme de ses acacies ou quelques pincées de farine d'orge, de mil ou de couz-couz.

On cite un grand nombre d'exemples d'hommes qui ne se sont nourris que de seuls végétaux, et qui néanmoins sont parvenus exempts d'infirmités à une très-grande vieillesse. Il faut pourtant avouer que tout contribue à maintenir les habitants frugivores des tropiques dans un état d'asthénie et de faiblesse relative : aussi sont-ils minces, grèles, pâles, irritables, disposés aux névroses; ils sont souvent cachectiques ou sujets aux maladies de langueur et d'épuisement, aux infiltrations lymphatiques, à l'anasarque et autres affections atoniques si fréquentes dans les régions embrasées des tropiques.

D'où proviennent ces sortes de dégénérations ou d'asthénies nutritives? Est-ce parce que la nourriture n'est point assez azotée, assez animalisante?

On a prétendu en effet que la présence de l'azote dans les aliments est nécessaire à l'entretien de la vie animale. M. Magendie a fait des expériences dans le but de prouver que les aliments contiennent les éléments de nos organes et surtout l'azote qui s'y trouve. Il a nourri des chiens exlusivement avec des substances non azotées, comme de la gomme, du sucre, de l'huile, du beurre, et avec de l'eau distillée pour toute boisson. Pendant les sept ou huit premiers jours, ces animaux n'ont nullement souffert de ce régime; mais au bout de ce temps ils ont commencé à maigrir, bien qu'ils mangeassent de bon appétit. Depuis lors leur maigreur alla toujours en augmentant; ils perdirent leur appétit, devinrent tristes; vers le vingtième jour, la plupart présentèrent la cornée ulcérée, qui bientôt perça, et les humeurs de l'œil s'écoulèrent; enfin tous périrent du trente-deuxième au trente-sixième jour de l'expérience. L'auteur conclut de ces expériences que les chiens ne sont morts que parce que leurs aliments ne contenaient pas l'azote nécessaire à toute nutrition. Nous doutons fort qu'ils eussent succombé si on les avait copieusement nourris avec du riz cuit dans l'eau

distillée avec ou sans sucre. Il est très-probable qu'ils ne sont morts que d'inanition, ou parce que leur nourriture n'était pas assez substantielle, et non parce qu'elle n'était pas assez azotée ou animalisée. Les animaux exclusivement herbivores, qui ne consomment guère plus d'azote que les chiens, dans l'espèce, n'en produisent-ils pas dans leur économie? Il faut donc admettre que la formation de l'azote, ou l'animalisation, est un résulat d'une fonction vitale plutôt que d'une action chimique ou physique; que c'est en un mot un produit de la seule nutrition.

C'est surtout pour le maintien de la santé du corps que le jeûne et l'abstinence sont souvent nécessaires, et que la tempérance l'est toujours. De tout temps, il n'y a eu qu'une voix sur ce point. Tous les médecins et les vrais philosophes ont fait l'éloge de la tempérance, qui est la mère de la santé (1), comme dit saint Basile, *mater sanitatis*. Saint Jérôme s'exprime à peu près dans les mêmes termes : *Mater sanitatis est abstinentia, ægritudinis voluptas. Homo, si parùm edit*

---

(1) La santé, dit-on, est le premier des biens terrestres : oui, si l'on en use bien. Voici sur ce point la pensée d'Épictète : « C'est un faux langage de dire : la santé est un bien, la maladie est un mal. Bien user de la santé, voilà le bien ; en user mal, voilà le mal. User bien de la maladie est encore un bien ; en user mal double le mal. On tire le bien de tout, et de la mort même ».

et parùm bibit, nullum morbum hoc inducit, dit Hippocrate. *Optima sunt ad sanitatem quæ modicè ingesta sufficiunt, ut et fames et sitis sint medela,* ajoute encore ailleurs Hippocrate. On connaît cet adage : *modicus cibi*, *medicus sibi.* L'étude de la santé, selon Galien, consiste à ne point se rassasier de nourriture et de boisson. C'était encore à une espèce de jeûne et de tempérance jointe à la chasteté, que Philon attribuait la force et la santé chez les Esséniens et les Thérapeutes d'Égypte : *Continentia proprium est sanitatem et robur gignere.* Épicure lui-même, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, recommande beaucoup la sobriété et l'usage des légumes pour le maintien de la santé. C'est saint Jérôme qui nous l'apprend; et ce Père ajoute que cette vie frugale a été celle non-seulement des ermites et de plusieurs vierges de l'antiquité, mais encore des anciens philosophes, des prêtres d'Égypte et des mages de Perse. L'on sait que les Brames de l'Inde font, des jeûnes et de la tempérance, un remède à presque tous les maux. C'est à l'aide du jeûne et de l'abstinence, et même d'une diète absolue, qu'on est parvenu quelquefois à guérir certaines maladies chroniques qui avaient résisté à tous les autres moyens. Pomponius Atticus désespérant de pouvoir rétablir sa santé totalement délabrée, et se déterminant à se laisser mourir de faim, se trouva guéri après quelques jours

d'une entière abstinence. On en dit autant du philosophe Cléanthe. « On cite, dit M. Virey, un malade qui souffrait depuis plusieurs années d'une maladie chronique, et qui, ayant résolu de se laisser mourir de faim pour terminer ses souffrances, les vit dissipées après trois jours d'abstinence absolue : il trouva sa guérison sur la route de la mort, et s'arrêta ainsi à moitié chemin. »

La tempérance, ou une diète modérée et sagement dirigée, est sans contredit le plus puissant agent de la thérapeutique ou de la médecine : elle peut souvent tenir lieu des soins et du ministère des médecins.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria : mens hilaris, requies, moderata diæta.

Il faut entendre ici le repos de l'esprit ou de l'âme et non du corps; car l'exercice corporel ou musculaire, ou un travail au moins modéré, est une condition physique de santé et de longévité.

Dans les beaux jours de leur république, les anciens Romains, laborieux, sobres et tempérants, furent six cents ans sans avoir besoin de médecins; mais les richesses et les délices de l'Asie vaincue ne tardèrent pas à les amollir et par conséquent à leur rendre nécessaire le ministère de la médecine. Si vous nous demandez comment faisaient les Romains sans médecins, quand ils tombaient gravement malades, nous

vous répondrons avec Voltaire : *ils mouraient.* Mais que les médecins de nos jours se rassurent, ces beaux temps de simplicité et de frugalité de la république romaine ne reviendront plus, grâce à tous nos progrès, et surtout à nos intempérances qui sont aujourd'hui trop incrustées dans notre moderne et délicate nature, pour céder la place à ces antiques vertus des Curius, des Fabricius, des Caton, etc., c'est-à-dire à la frugalité, la sobriété, l'abstinence, l'amour du travail et surtout du plus utile des arts, l'agriculture. Cet art sublime seul suffit aux vrais besoins de l'homme, sans qu'il soit nécessaire d'immoler chaque jour à son insatiable voracité tant de milliers d'innocents animaux.

§ II.

DE L'INFLUENCE MORALE DU RÉGIME VÉGÉTAL.

« Comparons... dit le docteur Virey, l'habitant des pays froids, que le besoin de conserver sa vigueur et que la rareté des végétaux forcent à vivre de chairs, avec l'habitant frugivore des tropiques. Le premier montrera sans contredit plus d'activité, d'énergie musculaire, un corps plus sanguin, plus pléthorique, plus inflammatoire, une disposition plus impétueuse, plus irascible que le second; mais ce dernier, sobre,

doux, patient, tranquille, réfléchi, cultive la sagesse, les sciences et la vertu; il a en horreur le sang et la férocité; il jouit d'une santé longue et uniforme, d'une vieillesse heureuse et pacifique. Tels furent les Gymnosophistes de l'Inde, à l'ombre des palmiers et des bananiers, dont ils recueillaient les fruits; les Brachmanes reconnaissent en eux leurs ancêtres : tels furent ces bienfaisants Lotophages, les plus justes des mortels, au rapport d'Homère; tels étaient les innocents Esséniens et ces disciples de Pythagore qui vivaient sur la terre sans causer la mort à aucun être animé. »

Nous avons déjà vu que tous les philosophes de l'antiquité païenne ont préconisé plus ou moins les salutaires effets de la tempérance, de la sobriété et de l'abstinence de la viande. Platon, qui fut un modèle de sobriété, trouvait insupportable de se rassasier deux fois le jour (1). Et n'est-ce pas en grande partie aux vertus austères que ce sage païen doit les sublimes pages qui brillent dans ses écrits philosophiques? Il avait déjà entrevu, à travers les ténèbres du paganisme, des vérités très-relevées du christianisme. On connaît l'abstinence, le jeûne et la sobriété

---

(1) On connaît le vieux dicton : *Semel comedere, angelorum est; bis eodem die, hominum; frequentiùs, brutorum.*

des Pythagoriciens, de Porphyre, de Jamblique, de Plotin, etc. Épicure lui-même fut sobre au rapport de saint Jérôme. Zénon, par l'abstinence, vécut quatre-vingt-dix ans; et, d'après Platon, le philosophe Hérodie dut ses cent années de vie à sa sorbiété et à sa tempérance.

Nous avons déjà dit aussi que les Romains eurent également leurs jeûnes institués par Numa, et, au rapport de Tite-Live, les oracles en prescrivaient dans les grandes calamités publiques. Curius, Caton, Cicéron, Virgile, étaient fort sobres. Auguste, comme le rapporte Suétone, était également très-frugal. Vespasien, Marc-Aurèle, Sévère, jeûnaient plusieurs fois par mois, et Julien, dit-on, se contentait souvent de légumes par motif de religion. Qui ne connaît l'abstinence, la sobriété et l'austérité de mœurs de Sénèque, avec toutes ses belles maximes sur la tempérance et la morale?

Un régime sobre, frugal, pythagorique et abstème, rend les mœurs pures et douces, adoucit les naturels féroces, corrige l'âpreté et l'impétuosité des caractères, et réprime enfin toutes les bouillantes saillies des tempéraments violents et des humeurs sanguinaires.

La tempérance est le *palladium* et la gardienne de la sagesse; c'est pourquoi les Grecs l'avaient appelée *Sophrosyne*. « Et d'ailleurs, s'écrie M. le docteur Virey, quoi de plus propre à maintenir

la modération, la prudence, la sagesse, la pureté des mœurs, que cette diète végétale, que ces jeûnes, gardiens de la sobriété, de la tempérance et de toutes les vertus? Chose étonnante! On célèbre, dans Pythagore, dans Épicure même, les leçons de frugalité, de réserve diététique que la médecine ne manque presque jamais d'imposer, au début des maladies (le diatriton), comme le plus sûr moyen de guérison, et on les blâme dans la religion comme une tyrannie. »

Un genre de vie frugal influe donc aussi puissamment sur le moral de l'homme, et lui ouvre la voie à la plupart des vertus, comme la tempérance, la modération, la prudence, la chasteté, la sagesse, la douceur, le calme, l'égalité de caractère et d'humeur, la pitié, la commisération; et n'en doutez pas, c'est en partie à cette vie abstème sobre et frugale que les philosophes païens ont été redevables de toutes leurs vertus morales. Nous disons en partie, car nous pensons qu'ils n'auraient jamais pu atteindre à cette élévation morale sans les secours des lumières de la raison, et surtout des débris traditionnels de la révélation primitive.

Nous ferions un gros volume si nous voulions rapporter tous les témoignages des philosophes païens en faveur de la tempérance, de la mortification des sens et des passions, c'est-à-dire du jeûne et surtout de l'abstinence. On sait que leur

grande maxime morale était de souffrir et de s'abstenir, *sustine et abstine*. Nous nous contenterons de citer un passage de Porphyre. Ce philosophe nous enseigne que « le seul moyen de parvenir à la fin à laquelle nous sommes appelés, c'est de nous occuper de Dieu, de nous détacher du corps et des plaisirs des sens. Si les hommes, ajoute-t-il, étaient plus sobres et plus mortifiés, ils seraient moins injustes, moins mécontents de leur sort et bien moins sujets aux maladies... Ce sont les désirs inquiets, les besoins factices, les habitudes tyranniques, qui tourmentent les hommes; en y résistant, ils seraient plus vertueux et plus heureux ». (*Traité de l'abstinence.*)

Porphyre, voulant rétablir les abstinences des Pythagoriciens, écrivit un livre sur l'abstinence des nourritures animales. Ce livre est adressé à Firmus Castricius, auquel il rappelle les avantages du régime qu'il a abandonné, et combien il contribue tant à la santé du corps qu'à la perfection de l'âme : il établit son système diététique sur ces deux propositions fondamentales : 1° que l'empire que l'on acquiert sur ses désirs et sur ses passions, contribue pour beaucoup à la conservation de la santé; 2° que le régime végétal, consistant en des aliments dont l'acquisition est aisée et la digestion facile, est un moyen très-avantageux de parvenir à cet empire sur nous-même. (Voyez Mackensie.)

A l'appui de sa première proposition, il cite l'exemple de quelques-uns de ses amis, qui, long-temps tourmentés de la goutte et s'étant fait transporter de lieu en lieu pendant huit années sans pouvoir obtenir de guérison, se sont trouvés guéris complètement en renonçant à la soif des richesses et aux tourments de l'ambition, et en s'appliquant à la sagesse et à la philosophie : de cette manière, ils se sont guéris des tourments de l'esprit et des souffrances du corps. Il demande ensuite si un régime animal, succulent, abondant et somptueux, n'exige pas plus de dépense, s'il n'excite pas davantage les passions, qu'un régime purement végétal? Il tire de là des conclusions très-étendues, et qui sentent plus, dit Mackensie, l'effervescence d'un enthousiaste ou l'austérité d'un ermite, que la justesse d'esprit d'un physicien instruit.

Nous pensons aussi que Porphyre était plutôt philosophe pythagoricien austère que physiologiste éclairé. Il est probable, comme le dit Bossuet, que la puissance de la nature végétale s'est notablement affaiblie par suite du cataclysme universel, et que cet affaiblissement de la fertilité primitive de la terre a été la cause principale de la diminution de la longue vie des descendants de Noé. Il est vrai, après le déluge, depuis Noé jusque vers le temps d'Abraham, on vivait encore plusieurs centaines d'années. Il est probable que

ces âges, encore fort longs si on les compare aux nôtres, mais déjà notablement raccourcis si l'on a égard à la longévité primitive; il est probable, disons-nous, que ces âges postdiluviens étaient le résultat d'une disposition purement héréditaire; aussi ont-ils toujours été en diminuant jusqu'à Abraham qui n'a vécu que 175 ans, de même que depuis Abraham jusqu'au temps de David, car, comme l'a dit David lui-même il y a trois mille ans, on ne vivait plus alors que 70 à 80 ans, c'est-à-dire comme aujourd'hui. — Une preuve certaine qu'après la dégradation diluvienne le régime végétal seul ne suffisait plus pour nourrir l'homme convenablement, c'est que Dieu a permis à Noé et à ses descendants de manger la chair des animaux conjointement avec les fruits et les végétaux : *omne quod movetur et vivit, erit vobis in cibum : quasi olera virentia tradidi vobis omnia.* (Gen. 9-3.) Ainsi, le régime végéto-animal, le régime mixte est, suivant Moïse, prescrit par Dieu même comme celui qui est généralement le plus approprié à l'état actuel de l'homme ; et c'est aussi ce que l'expérience a prouvé depuis long-temps. Nous reviendrons ailleurs sur ce point important.

Nous l'avons dit déjà, le régime abstème et pythagorique rend les peuples plus doux et plus humains, adoucit et épure les mœurs, et est éminemment propre à apaiser l'effervescence des

passions et à diminuer la férocité du caractère. Aussi, la plupart des fondateurs des ordres monastiques avaient parfaitement compris la haute importance morale de cette vérité, lorsqu'ils ont prescrit à leurs moines le jeûne et l'abstinence de la viande et des boissons fortes.

Les romanciers et les poètes, qui veulent peindre l'innocence de mœurs d'une famille, ou présenter un peuple vertueux et doux, ne manquent pas ordinairement de ne mettre sur leur table que des fruits, du lait et du miel; tandis que les Cyclopes, grands mangeurs de viande, nous sont dépeints par Homère comme des hommes affreux. « Il est certain, dit J.-J. Rousseau, que les grands mangeurs de viande sont en général plus cruels et plus féroces que les autres hommes. » Il aurait pu ajouter qu'ils sont aussi généralement plus stupides que spirituels.

Cette remarque de Jean-Jacques n'est pas dénuée de fondement, et semble même se confirmer par ce que l'on observe chez les animaux. Toutes les espèces animales féroces sont carnassières et ne vivent que de massacres, comme le lion, le tigre, le loup, etc., sans excepter même le chien, et surtout le chat qui a le plus d'affinité avec le tigre. Si ces animaux domestiques et apprivoisés nous paraissent d'un naturel assez doux, c'est que l'état de captivité et de domesticité, et la qualité de leur nourriture qui est autant végétale

qu'animale, en les retirant de leur état de nature primitive, les ont fait plus ou moins dégénérer de leurs espèces primordiales. Voyez d'un autre côté les animaux herbivores et ruminants : ils sont en général d'un naturel tout différent, offrent des mœurs douces, paisibles, dociles. On les dompte très-facilement; ils sont esclaves et rampants, tremblent même devant un enfant.

Il en est de même, toute proportion gardée, parmi les hommes. Les individus, habitués par état à répandre le sang des animaux et à se nourrir abondamment de leur chair, n'offrent pas la même douceur de mœurs que ceux qui cultivent la terre et qui se nourrissent de ses productions. L'âme des premiers s'endurcit plus facilement et s'empreint à la longue d'un certain caractère d'âpreté brutale, pour ne pas dire de férocité sauvage. « L'homme qui verse le sang du bœuf ou de la brebis, s'accoutume mieux qu'un autre à voir couler celui de son semblable ; la barbarie s'empare de son âme, et les professions dont l'objet est d'immoler les animaux aux besoins de l'homme, communiquent à ceux qui les exercent une férocité que les rapports de la société n'émoussent qu'imparfaitement. Serait-il vrai que la soif du sang est une des dépravations auxquelles l'espèce humaine s'abandonne le plus facilement? Et l'homme serait-il semblable à ces animaux carnassiers chez lesquels la couleur, ou l'odeur,

ou la saveur du sang, réveillent un instinct terrible qui les porte à méconnaître jusqu'au maître qu'ils caressaient et dont ils recevaient la nourriture? » (*Dict. des scienc. méd., art. hygiène.*) Ce qu'il y a de certain, c'est que les hommes de crime, les assassins, les meurtriers, ou ceux qui ont tristement figuré comme instruments sanguinaires dans les massacres révolutionnaires, sortaient souvent de la classe de ces individus abrutis par l'intempérance et la débauche; ils étaient carnassiers, durs, cruels, sans pitié, sans entrailles.

Les peuples frugivores des pays chauds, et les nations intra-tropicales où la nature déploie toute la magnificence de la plus exubérante végétation, sont d'un naturel très-doux; ils sont paisibles, humains et hospitaliers, parce qu'ils ne vivent généralement que d'aliments doux, de fruits, de dattes, d'ananas, de bananes, de figues, de jujubes, de cocos, de fécules, de cassave, de riz, de mil, etc., etc.

Nous ne devons point parler ici de tous les effets moraux du jeûne et de l'abstinence, considérés comme institution chrétienne-catholique, ni encore moins envisager ces salutaires pratiques au point de vue cénobitique.

Nous ne parlerons donc pas des abstinences et des jeûnes si sévères des premiers chrétiens, et surtout de ces jeûnes et de ces macérations des

solitaires d'Égypte, qui épouvanteraient justement notre délicatesse et notre faiblesse.

Tout le monde sait comment les Pères de l'Église se sont exprimés sur le jeûne et l'abstinence. *Jejunium est vitiorum mors, vita virtutum, pax corporis, membrorum decus, ornamentum vitæ, robur mentium, vigor animorum, castitatis murus, pudicitiæ propugnaculum.* (Saint Petr. Chrysol.) Saint Léon appelle le jeûne l'aliment des vertus, *virtutum cibus,* et saint Jérôme le regardait comme le soutien et l'appui de toutes les vertus. *Jejunium non solùm perfecta virtus est, sed cæterarum virtutum fundamentum et sanctificatio. Jejunet oculus, jejunet auris, jejunet lingua, jejunet manus, jejunet stomachus...... anima ipsa jejunet à vitiis,* dit saint Bernard. Selon ces grandes lumières de l'Église, le jeûne eût été imparfait, s'il n'eût été que purement corporel. Saint Basile est formel sur ce point, lorsqu'il dit : *Cave ne jejunii utilitatem solá ciborum abstinentiá metiaris. Carnem non comedis, et comedis fratrem; cultrum nec in gallinas, nec in vitulos expedimus, et gladium adversùs fratrem stringimus.* Il ajoute encore ailleurs : Le vrai jeûne consiste dans l'abstinence des vices; jeûnez sur vos disputes et sur vos procès, sur la médisance, la méchanceté et l'injustice. Vous vous abstenez de vin, mais non pas de crimes. Jeûnez, dit saint Grégoire de Nysse,

de convoitise, de rapine, de gain et de tromperie envers les malheureux, etc., etc.

Non-seulement le jeûne, l'abstinence et la tempérance servent éminemment à l'acquisition de toutes les vertus, mais ce sont encore les pures, les vives sources où nos âmes amollies par les plaisirs, et nos intelligences offusquées par les vapeurs de la sensualité et de l'intempérance, vont se retremper pour y ressaisir toute leur vigueur et toute leur activité premières. Le jeûne élève et fortifie l'esprit : *mentem elevat*, comme le chante l'Église dans la préface du carême; c'est dans le jeûne, l'abstinence et le silence des passions que naissent les plus hautes pensées et mûrissent les plus mâles conceptions. L'état de vacuité gastrique que produit le jeûne, laisse à l'esprit toute sa liberté, excite les facultés intellectuelles et leur imprime une force et une vivacité toutes nouvelles; tandis que la plénitude des copieux repas les enchaîne, les stupéfie et les paralyse en quelque sorte. J'en appelle ici à l'expérience de chacun : nulle aptitude aux travaux intellectuels après une ample réfection. Alors le système digestif devient un centre de fluxion et un foyer d'innervation; l'estomac appelle à lui de toutes parts les forces vitales pour l'accomplissement d'une fonction très-importante à l'économie animale. Cette centralisation est déterminée par la présence des aliments dans l'es-

tomac, d'après ce principe de physiologie : *ubi stimulus, ibi fluxus*. « Voulez-vous devenir robuste? dit M. Virey, mangez et travaillez. Voulez-vous devenir habile et sage? jeûnez et méditez : voilà le secret. Vivez à la table de Pythagore où l'on ne gagne jamais d'indigestion, ou à celle de Milon de Crotone qui dévorait un bœuf dans un jour. »

On ne peut bien remplir en même temps deux fonctions importantes sans préjudicier à l'une des deux : on ne peut à la fois bien digérer et bien penser. De là le danger, pour la santé, de se livrer aux travaux de l'esprit immédiatement après le repas. C'est pourquoi aussi on est plus apte à l'étude le matin à jeun, parce que, outre que l'esprit s'est reposé, l'estomac se trouve dans un état de vacuité à peu près complet.

Pythagore avait institué l'abstinence de la viande pour faciliter davantage les opérations intellectuelles; car des esprits, affaissés sous le poids de la chair, sont naturellement lourds et rampants; ils ne sauraient s'élever à la région pure des vérités intellectuelles; ils ne saisissent guère que les choses matérielles, visibles et tangibles : l'obésité, comme dit M. Réveillé-Parise, obscurcit l'âme en rendant plus épais les murs de sa prison. Manger, boire, jouir, dormir et engendrer, voilà à peu près toute la philosophie des individus dominés par la chair et la sensualité.

Soyez donc tempérant et vous serez plus homme, c'est-à-dire plus intelligent et plus spirituel. La tempérance est, comme on l'a dit depuis longtemps, la mère nourrice du génie. Elle a pour but et pour effet de rendre la tête froide, les idées pures et nettes, et le jugement prompt et sûr. La qualité de l'aliment passe au cerveau, dit un célèbre médecin italien : *quale est alimentum, talis est chylus; qualis chylus, talis sanguis; qualis tandem sanguis, tales sunt spiritus.*

L'abstinence et la frugalité exaltent même quelquefois aussi les sens et les rendent plus fins, plus délicats. L'abbé Dubois (*Mœurs et institut. des peuples de l'Inde*) dit que les Hindoux, qui se privent de toute nourriture animale, acquièrent une telle finesse d'odorat qu'ils reconnaissent à l'haleine, et à la seule odeur de la transpiration, qu'une personne a mangé de la viande, même après vingt-quatre heures. Si quelques hommes mangent de la chair en certains lieux, elle est sévèrement défendue aux femmes. La chair de bœuf est trop forte, trop coriace en ce pays, pour ne pas causer souvent des digestions très-pénibles et très-laborieuses, même aux Européens. On sait que certains sauvages, qui ne vivent que d'herbes et de fruits, acquièrent aussi un odorat très-fin.

Le même auteur avait dit précédemment dans le même ouvrage, que la nourriture ordinaire

des Brames est le lait, le riz, etc.; mais parmi eux il y a des *Brames de poisson* et des *Brames de viande*. Dans le Payas Konkana, ils mangent des œufs et du poisson, mais jamais d'autre chair; dans les provinces septentrionales, ils se permettent l'usage de la viande, ce qui est absolument interdit dans les contrées méridionales, tant le climat influe sur la qualité de la nourriture ou le régime de l'homme, comme nous le verrons plus loin.

Ce n'est pas seulement la différence des climats qui fait changer la sensibilité et les mœurs des peuples, comme on le dit toujours d'après Hippocrate et Montesquieu, c'est aussi le régime alimentaire qui amène ces modifications du moral des nations. Ainsi, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, mais il faut le répéter ici, les peuples qui s'abstiennent absolument de chair, comme une grande partie des habitants des pays chauds, surtout de l'Asie et notamment les Brames de l'Inde, sont généralement remarquables par leur douceur de mœurs et de caractère. Au contraire, l'habitude de vivre de chair et de répandre le sang donne aux mœurs un caractère d'âpreté sauvage, pour ne pas dire de dureté féroce. Les animaux carnassiers, violents et irascibles, sont toujours disposés et poussés à la férocité et à la rage, comme le tigre, le loup, etc., tandis que les paisibles herbivores, comme dit M. Virey,

restent humbles et soumis à l'empire de la crainte ou des affections douces. « Pense-t-on, ajoute le même auteur, que si Néron eût pu être condamné, dans un hospice d'aliénés, à une diète toute végétale, comme les mauvais sujets le sont aux États-Unis, il n'eût pas perdu de la violence de ses passions, qu'il n'eût pas été rendu, par la suite, peut-être aussi délicat et aussi sensible que le furent les Pythagoriciens, ces doux Brames de l'Inde, devenus les plus humains des hommes? »

Il paraîtrait, d'après la rumeur publique, que les *Sociétés de tempérance*, établies en Amérique, en Écosse et je crois aussi en Irlande, ont déjà produit de fort beaux résultats. C'est évidemment là un grand avantage qu'il faut accepter comme un bienfait que nous offre l'hygiène, et qu'il faut faire tourner au profit de la morale publique.

Dès 1829, on a remarqué, aux États-Unis, une diminution notable de la mortalité. Les crimes, dit-on, sont devenus moins fréquents, et le goût et l'amour du travail ont succédé aux passions abrutissantes. Le nouveau système pénitentiaire, composé de la vie frugale et de l'isolement des prisonniers, les met non-seulement à l'abri de la contagion du crime ou du mauvais exemple, mais les place encore dans la situation morale la plus propre à les faire rentrer en eux-mêmes, et à leur faire rappeler, en présence de leur inexora-

ble juge, leur conscience, un long et triste passé à réparer. A ce moyen tout moral, on en ajoute un autre pris dans l'hygiène physique, un régime purement végétal. C'est un moyen de moralisation qui abat la fougue impétueuse des passions, paralyse la fureur frénétique, et dompte enfin les caractères les plus fiers et les plus farouches. Larochefoucauld-Liancourt avait déjà remarqué depuis long-temps qu'une nourriture frugale, composée de seigle et de miel, contribuait pour beaucoup à la moralisation des prisonniers de l'Amérique. Dans les établissements pénitentiaires d'Amérique, dit M. Réveillé-Parise, on donne un pudding grossier, fait de farine de maïs et de mélasse. Ce régime est regardé par les inspecteurs comme un des moyens qui aident de la manière la plus efficace à l'amendement des prisonniers; il renouvelle et rafraîchit le sang, adoucit le caractère et dispose l'âme au repentir.

Il n'est pas jusqu'à la doctrine médicale, dite physiologique de Broussais, qui n'ait contribué à rendre les hommes plus sobres et plus tempérants. Qui, depuis vingt et quelques années, n'a pas été frappé des habitudes de tempérance introduites dans les mœurs d'une certaine classe de la société? C'est un avantage qui est dû à la crainte des irritations gastro-intestinales ou à la terreur salutaire des stimulants alcooliques.

Si un régime stimulant rend fougueux, irascible et violent (1), comme nous le verrons ailleurs, une diète contraire et toute végétale doit adoucir les caractères âpres et durs, et contribuer puissamment à cette douceur et à cette innocence de mœurs qu'on admire tant chez les Brachmanes de l'Inde, et qu'on a trouvées bien plus ravissantes encore chez les anciens solitaires de la Thébaïde. Combien n'a-t-on pas vu d'hommes colères, emportés par un paroxysme de fureur, ou d'animaux furieux, adoucis sur-le-champ par de copieuses saignées? Voltaire rapporte que l'intrépide Charles XII perdit son audace et son indomptable témérité dans la fièvre qui accompagna la suppuration de sa plaie (2). *Il faut mettre de l'eau dans son vin*, dit-on d'un homme irascible et fougueux. Les anciens Péruviens, au rapport de M. le docteur Virey, supposaient qu'une herbe, qu'ils appelaient *qualancaptl*, possédait la vertu de faire tomber sur-le-champ la colère quand on en mâchait; elle était douce, et mon-

---

(1) Achille, comme dit la fable, nourri par le centaure Chiron de moelle de lions et de tigres, veut tout emporter par la violence des armes, et s'arroger brutalement et insolemment tous les droits.

(2) Le régime diététique, auquel il fut probablement soumis dans le cours de cette fièvre traumatique, y a sans doute puissamment contribué.

trait par là qu'on ne guérit la fureur qu'avec le remède de la modération. « C'est encore ainsi, ajoute le même auteur, qu'un verre d'eau fraîche, bue dans la colère, la calme bientôt en arrêtant l'émotion nerveuse des plexus qui environnent l'estomac : et en effet, on devient irascible par la faim ou étant à jeun, ou en prenant des substances âcres, parce que l'estomac est plus agacé alors; ce que les anciens ont bien connu, puisqu'ils disaient *stomachari*, se courroucer. » Tissot cite l'observation d'un enfant que la moindre contrariété jetait dans des accès de fureur, et qu'on parvint à calmer uniquement par une alimentation légère et rafraîchissante. Le même auteur rapporte qu'un jeune homme, d'une bonne constitution et d'un caractère aimable, mais enclin à la colère, s'étant livré aux plus violents emportements à la suite d'un repas excitant, en conçut une telle honte qu'il prit dès ce moment même la résolution de ne plus vivre que de lait, de fécule, de fruits et d'eau pure. Ce régime, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa longue carrière, lui procura un état de calme parfait.

La tempérance, la sobriété et l'abstinence, je dirais presque le jeûne, qui élève l'esprit, *mentem elevat*, sont des vertus ou des qualités essentielles aux hommes qui exercent fortement leur intelligence. Les plus profonds penseurs, les plus puissants génies ont presque tous pratiqué

ces tutélaires vertus. On connaît assez, sous ce rapport, la haute philosophie de Pythagore. Newton, dit-on, dans ses grands et admirables travaux, ne se nourrissait que de pain trempé dans un peu de vin. Sénèque, après s'être abstenu de l'usage de la chair pendant un an, avait l'esprit plus vif et plus pénétrant. Le peintre Protogène, dans le même but, ne se nourrit que de lupins pendant qu'il travaillait à son Jalysus, qui était un tableau représentant le sac de la ville de ce nom (Pline). Michel-Ange ne prit que du pain et du vin à son dîner tant que dura son grand ouvrage du jugement dernier. (Du Frenoi, *Remarques sur l'art de peindre.*) Il est certain que les vrais génies naissent plus fréquemment là où prédominent la sobriété, la tempérance et l'austérité des mœurs. La sensualité, la volupté et les plaisirs charnels, sont antipatiques aux plaisirs de l'âme et aux jouissances de l'esprit. Minerve se couvre de son égide contre les traits de l'amour, disent les poètes et les philosophes; les Muses sont également chastes. La plupart des hommes de génie, qui exercent puissamment leurs facultés intellectuelles, sont généralement très-peu portés aux voluptés charnelles; au contraire, les individus bornés, à intelligence obtuse, s'abandonnent à la luxure comme les crétins. « Le Nègre, comme le fait observer M. Virey, est passionné en amour, les singes tombent dans une

dégoûtante lubricité : ainsi, à mesure que les cerveaux se rétrécissent, la volupté grandit. »

Ailleurs, le même auteur s'exprime ainsi : Les lustrations, les purifications, les baptêmes et immersions, aspersions qui nettoyaient la peau, rafraîchissaient, détendaient l'organisme, étaient associés aux jeûnes et surtout aux abstinences de toutes voluptés sexuelles, et de tout aliment de chair et de boissons enivrantes. Les cathécumènes, parmi les chrétiens, les mystes ou adeptes, les époptes ou voyants et contemplateurs des mystères d'Eleusis, apprenaient que l'âme était tout l'homme, la terre un lieu d'exil, le ciel notre patrie, la vie notre tombeau, et la mort une résurrection, etc. Pour donner l'ascendant aux forces mentales, on diminuait ainsi les corporelles; la pratique de la chastete recommandée en tant de cultes, comme chez les vestales, les prêtres de Minerve, de Cybèle, d'Atys, etc., et dans les cérémonies mithriaques, orphiques, les thesmophories, servait également à fortifier le système nerveux chez les hiérophantes, les corybantes, les sybilles, pour les élever jusqu'à l'enthousiasme religieux et dominer les autres intelligences. Les Pythagoriciens recommandaient plusieurs de ces pratiques, avec celles de la méditation dans le silence de la retraite, toutes choses qui font prédominer les fonctions intellectuelles sur les matérielles. Revenons.

Le blé, comme on sait, est la base de la nourriture des Européens. La culture du blé, dit M. le docteur Virey, cet art de Triptolème, exigeant et le partage des terres, et des lois sur la propriété, et des soins continuels, a été l'une des causes les plus puissantes de la civilisation. On peut donc véritablement dire, d'après cela, que la charrue est devenue un instrument de civilisation : aussi les Grecs ont appelé Cérès une déesse législatrice. Suivant Bailly, on a pensé que le berceau de la civilisation avait été placé dans les contrées où le blé croît naturellement, comme dans la Babylonie. (Lettres sur l'origine des sciences.) Hérodote et Diodore de Sicile parlent de ces lieux de la haute Asie où le blé croît naturellement. On connaît cette grande vérité autant politique que civilisatrice, savoir, *que le blé est la mesure de la richesse des nations.*

Si la culture du blé est un principe de civilisation, on peut affirmer que le climat et le régime sont des causes de civilisation d'une tout autre puissance, comme nous l'avons déjà fait pressentir au paragraphe précédent. La vraie civilisation ne se trouvera jamais chez les barbares hyperboréens, carnivores, guerriers, féroces, indomptables et brutaux; elle ne se rencontrera pas non plus chez les peuples des régions embrasées des tropiques et de la zône torride, chez les Africains, les Éthiopiens, les Asiatiques; où vous

aurez la civilisation des Indoux et des Brames, ou la civilisation immobile et bâtarde des Chinois, qui consiste toute, depuis près de quatre mille ans, en vaines et puériles cérémonies et en courbettes rampantes devant le despotisme.

La véritable civilisation ne régnera donc que chez les peuples intermédiaires entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire chez les peuples de l'Europe et surtout du centre de l'Europe, comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, etc., qui se trouvent dans un climat tempéré et qui sont soumis à un régime alimentaire également tempéré, c'est-à-dire autant animal que végétal.

Nous ne dirons rien de l'influence physique et morale de la boisson qui accompagne ordinairement le régime végétal, parce qu'elle n'a qu'un effet négatif ou plutôt dépressif et sédatif, puisque elle consiste en liquides aqueux, comme le thé et l'eau chaude des Orientaux et particulièrement des Chinois. Nous ferons néanmoins observer, avec M. Virey, que la nature offre l'eau pure pour boisson à la plupart des êtres comme le dissolvant le plus simple; car les carnivores qui sucent aussi le sang, et d'autres espèces qui pompent des sèves ou des liqueurs végétales, ne sont désaltérés que par l'eau contenue dans ces liquides. Aussi tous les animaux sont moins maladifs que l'homme, et les hydropotes, en cela plus près de la nature que les œnopotes, sont

également les moins affligés de maux de toute espèce. La plupart des affections des voies urinaires, si funestes aux vieillards d'une grande partie de l'Europe, qui usent de boissons fermentées, sont presque ignorées de toute l'Asie, presque exclusivement hydropote. Nous parlerons de l'influence des boissons fermentées quand nous examinerons l'influence du régime animal, puisque les liquides spiritueux en sont l'accessoire obligé et nécessaire. S'il est, comme on dit, *des nourritures d'esclavage et des boissons de liberté*, le riz doit sans doute être considéré comme propre aux nations courbées sous le joug des despotes d'Asie; et le blé, le noble apanage des peuples complètement civilisés. Il doit en être de même sans doute des boissons : le thé et l'eau chaude sont donc aussi les boissons de l'esclavage chez les peuples orientaux et surtout chez les Indoux et les Chinois, comme le vin est la boisson de l'indépendance, de la liberté, et trop souvent de la licence. Aussi Mahomet a proscrit cette remuante et belliqueuse liqueur. Il prévoyait sans doute que le vin (1) ne serait pas l'instrument docile d'un despotisme fanatique.

---

(1) Mahomet, dit M. l'abbé Rohrbacher, défendit l'usage du vin pour prévenir les dissensions parmi ses sectaires, et par un blasphème, en faisant dire à Dieu que le vin est une abomination inventée par Satan. Mais ce qui est

§ III.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME VÉGÉTAL SUR LA DURÉE DE LA VIE HUMAINE, OU APERÇU GÉNÉRAL SUR LA LONGÉVITÉ.

L'abstinence et la tempérance sont incontestablement le principe et la source de la santé et de la longue vie. *Qui abstinens est, adjiciet vitam.* (Eccli. 37-34.) Tout le monde connaît l'histoire de ce noble vénitien, le fameux Louis Cornaro, mort âgé de plus de cent ans, en 1566. Cet homme, célèbre dans les annales de l'hygiène, s'était vu vers l'âge de trente-cinq ans attaqué d'une foule d'infirmités plus ou moins graves qui semblaient devoir le conduire prochainement et infailliblement au tombeau. Ses maux principaux étaient des douleurs d'estomac et de reins, des coliques, des attaques de goutte, une fièvre lente avec une soif perpétuelle. Tous les remèdes furent sans succès. Les médecins lui déclarèrent qu'il ne lui restait d'autre ressource qu'un régime extrêmement sobre et régulier : il s'y soumit, et en peu de temps il eut lieu de s'en

---

une invention de Satan, c'est plutôt cette doctrine; car elle a pour but de flétrir, de rendre odieux et d'empêcher le Sacrifice adorable des Chrétiens. (*Histoire universelle de l'Église catholique*, t. 10, p. 35.)

applaudir. Il ne prenait par jour que douze onces d'aliments solides et quatorze onces de boisson. Cornaro, depuis long-temps accoutumé à cette vie austère, se laissa persuader à l'âge de soixante-dix-huit ans, de porter cette mesure à quatorze onces de l'une et à seize de l'autre. Ce léger changement dans son régime dérangea son estomac; il tomba dans le dégoût et la tristesse, et fut atteint d'une fièvre qui dura trente-cinq jours et dont il ne guérit qu'en reprenant son premier genre de vie. Cornaro fait une observation digne de remarque : c'est qu'en suivant un régime aussi sévère et aussi régulier, il se trouva presque insensible aux graves événements, aux malheurs ou aux accidents inévitables de la vie, qui d'ordinaire affectent péniblement ceux qui ne vivent pas avec la même régularité. Et cela se conçoit aisément. L'homme sobre et tempérant pratique ordinairement d'autres vertus encore; il est sage, modéré, prudent, résigné, et soumis aux décrets de la divine Providence; son âme s'est trempée de bonne heure dans une éducation fortement morale; en un mot, le plus souvent l'homme tempérant est un vrai sage, un philosophe chrétien qui demeure debout et calme au millieu des ruines : *impavidum ferient ruinæ*... Aucune tempête terrestre ne le renverse, aucun événement humain ne l'abat, parce qu'il est établi ferme sur le roc inébranlable de la foi...

Voyageur d'un jour dans des régions étrangères, il regarde tous les événements de la vie, qu'on appelle malheurs, comme des accidents du voyage. Il continue sa marche sur la route du temps, et ne s'arrête que lorsqu'il est entré dans le repos de sa véritable et éternelle patrie.

Le célèbre Haller rapporte que Thomas Pare, paysan anglais, mourut à l'âge de cent cinquante-deux ans, et même d'une manière inopinée; car ayant été comblé des faveurs royales, il interrompit sa sobriété tutélaire et rencontra la mort au sein de l'abondance. « *Thomas Pare cùm paupere et durâ diætâ* 150 *annos attigerat, lautiùs cùm vivere cœperat, continuò periit.* » D'après le même auteur, les anciens Suédois parvenaient à un âge très-avancé; mais, depuis que les enfants se sont relâchés de la tempérance de leurs pères, ils n'atteignent plus cette grande longévité. Il en est de même des Norwégiens, dont la vie diminua à raison des excès qu'ils firent en boissons alcooliques. Autrefois on les voyait se livrer, à soixante-dix ans, à la culture de leurs terres, tandis qu'aujourd'hui ils sont énervés à cinquante. (1)

---

(1) La durée totale de la vie, dit Buffon, peut se mesurer en quelque façon par celle de l'accroissement. Le chien, qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit que dix ou douze : l'homme, qui est trente ans à croître,

« J'assistai un jour, dit Fodéré, à l'administration des derniers sacrements reçus par un homme de cent cinq ans, assis sur son lit, et encore plein de sens, conférés par le chapelain du hameau (la Vairola au pied du glacier nommé Roche-Molon)

---

vit quatre-vingt-dix ou cent ans. Les poissons vivent des siècles, parce qu'ils mettent à se développer un grand nombre d'années.

Depuis Buffon, la durée moyenne de la vie humaine est augmentée d'environ trois ans (*a*). La table de mortalité dressée avant l'époque de la révolution française ne donnait alors pour terme moyen de la vie humaine que vingt-huit ans trois quarts, tandis que, aujourd'hui, la durée moyenne de notre existence est de trente-un ans trois cinquièmes, c'est-à-dire que la vie générale en France est prolongée pour chaque individu d'environ trois années. Autrefois, dit M. Virey, sur cent personnes, dix-huit seulement parvenaient à l'âge de soixante ans; aujourd'hui vingt-trois atteignent cet âge. On attribue cette prolongation de vie à la vaccine, à l'aisance générale qui résulte de l'extension de l'industrie et de l'activité françaises; aux progrès de l'agriculture, à la division des propriétés, qui rend les fortunes moins inégales et qui procure un bien-être matériel plus général : de là des nourritures meilleures et plus abondantes, l'absence des famines et des maladies épidémiques graves qui en sont la suite ordinaire (ces dernières causes et les suivantes, à la vérité, ne sont pas nouvelles), de meilleurs tissus pour les vêtements, des habitations plus commodes et plus saines, etc., etc....

(*a*) D'après John Sinclair, la vie de la femme est en général plus longue de deux ou trois ans que celle de l'homme.

âgé lui-même de quatre-vingts ans : oh ! combien cette touchante scène, offerte par deux vénérables vieillards qui n'avaient vécu en grande partie que de pain grossier, de lait et de farine d'orge, me fit faire de réflexions ! »

En considérant la longue carrière des Pères du désert de l'Égypte et de tous les ermites si éminemment sobres, comme des Thérapeutes, des Esséniens, selon Josèphe, des Gymnosophistes de l'Inde, le célèbre jésuite Lessius regarda le jeûne et l'abstinence comme le plus beau présent qu'eût fait à l'homme la religion pour conserver et prolonger ses jours.

D'après Porphyre, on n'attribuait la longévité des Brachmanes, arrivant à cent cinquante ans, comme celle des Brames d'aujourd'hui, qu'à leur extrême sobriété, qui se contente du seul régime végétal. Prosper Alpin rapporte à une cause semblable la longévité des Égyptiens. Les anciens, dit Hecquet, ne parvenaient à ces âges prodigieux qui nous étonnent, que parce qu'ils se contentaient d'un régime sobre, composé de simples végétaux.

Pone gulæ metas, et erit tibi longior ætas.
(École de Salerne.)

Tournefort, au rapport du docteur Virey, retrouva, au Levant, ces sobres Caloyers, qui atteignent un âge si avancé; ces successeurs austères

des Paul, des Antoine, des Arsène; ces moines du Liban et du Carmel, qui refusent de toucher, comme les anciens Pythagoriciens, à tout le règne animal, parviennent ordinairement à fournir un siècle de vie. Le Pythagoricien Xénophile dut sa longue carrière au régime végétal. La plupart de ces hommes à longue vie suivaient non-seulement un régime grossier, frugal ou végétal, mais souvent encore ils menaient une vie rude et pénible. Un nommé de la Haye, mort à cent vingt ans, avait parcouru à pied les Indes, la Chine, la Perse et l'Égypte. Un américain, Henri Jenkins, qui vécut six ans moins qu'Abraham, c'est-à-dire cent-soixante-neuf, était un pauvre pêcheur qui traversait encore, à cent ans, les rivières à la nage. On l'appela un jour en témoignage pour une affaire passée depuis cent cinquante ans, et il comparut avec ses deux fils, dont l'un avait cent deux ans, et l'autre cent ans. On voit encore dans léglise de Bolton, près de Richemont, dans l'Yorkshire, son épitaphe, posée en 1670, époque de sa mort. (Philos. trans.)

La longévité, suite de l'abstinence, du jeûne et de la tempérance, est donc un fait remarquable acquis à l'hygiène et prouvé par l'expérience de tous les temps. Dans une apologie du jeûne, on a compté la vie de cent cinquante anachorètes pris sous tous les climats et en différents siècles. Ce calcul a donné onze mille cinq cent

quatre-vingt-neuf ans, ou, pour chacun, la durée moyenne de soixante-seize ans trois mois. Cent cinquante académiciens, pris parmi les sciences et les lettres, n'ont présenté que dix mille cinq cent onze ans, ou soixante-neuf ans deux mois d'une vie moyenne. (*Journal de médecine*, t. 73, p. 340.) Ainsi le jeûne et l'abstinence sont encore plus propres à la longévité que la vie calme et régulière des hommes de lettres ou des personnes qui cultivent leur intelligence.

On peut encore rattacher à ces aperçus statistiques de longévité le tableau suivant, fait d'après un relevé d'un certain nombre de professions. Il a été dressé par M. Casper. Il donne le nombre de personnes sur cent ayant atteint leur soixante-dixième année.

Professions.	Nombres proportionnels.
Théologiens.	42
Agriculteurs.	40
Commerçants ou manufacturiers. .	35
Soldats.	32
Commis.	32
Avocats.	29
Artistes.	28
Professeurs.	27
Médecins.	24

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau, c'est la

longévité des théologiens. Elle s'explique, ce nous semble, assez naturellement par le genre de vie qu'ils mènent habituellement, c'est-à-dire qu'ils joignent à des mœurs douces, paisibles et exemptes de passions tristes, dépressives ou turbulentes, des habitudes de piété, d'ordre, de tempérance et de sobriété... Mais ce qui ne frappera peut-être pas moins, c'est de voir les pauvres médecins, tout livrés au soin de prolonger la vie des autres, se trouver placés tout à fait au bas de l'échelle macrobiotique, tandis que les théologiens ou les prêtres occupent l'extrémité opposée.

Que conclure de là, sinon qu'en général ces deux classes de personnes sont sans doute placées dans des conditions physiques et morales diamétralement opposées? Cependant nous ne prétendons pas donner cette conclusion comme rigoureusement et constamment vraie. Revenons à l'effet du jeûne et de l'abstinence.

Le mouvement de la vie mesuré, modéré et réglé par le jeûne et l'abstinence, ralentit nécessairement le cours de nos années, le rend plus uniforme, plus calme, et par là fait naître aussi moins de maladies aiguës, graves, qu'une alimentation copieuse animale, irritante et échauffante. Il ne faut donc pas s'étonner de l'extrême longévité des anciens anachorètes ou des Pères du désert. On sait d'ailleurs assez que le jeûne et

l'abstinence favorisent singulièrement la continence et la pratique de la chasteté. De là vient que la résorption perpétuelle de la partie la plus vitale du sperme conserve et augmente même notablement les forces radicales de l'organisme et la puissance de l'économie; et si alors on n'observe pas toujours ce déploiement extérieur ou cette pétulante expansion des forces physiques, du moins le philosophe contemple avec satisfaction, dans l'homme sobre, tempérant et chaste, la sagesse, la paix, la sérénité, l'énergie, la macrobie ou la longévité.

« Sacrés anachorètes de la Thébaïde et du mont Sina, s'écrie M. Virey, dites-nous quelles longues années de paix vous dûtes à ces vertueuses pratiques de piété et à cette douce confiance dans les décrets de la Providence, éternels auxiliaires de la sagesse? Vos âmes innocentes se plongeaient chaque jour dans ces contemplations, ces divines extases d'une autre vie qui entretiennent la fraîcheur de la jeunesse dans l'organisme, loin d'un monde corrupteur. Combien votre sang, purifié par un régime simple et végétal, s'écoulait plus délicieusement dans vos veines, lorsque votre cœur, exempt des passions tumultueuses du monde, laissait vos sens dans le calme ravissant que procure la vertu? Ainsi s'usait à peine une existence tranquillement bercée dans son modeste pélerinage sur la terre. Rien d'âcre ni de

violent n'aigrissait les humeurs, ne sollicitait des tempêtes dans l'appareil nerveux cérébral. De pieuses pensées promenaient sans effort votre intelligence dans l'immensité de cet univers pour s'y réunir à la Divinité, et puiser dans cette source ineffable d'existence de nouvelles forces afin de conserver les vôtres. »

Il est certain qu'une éducation forte et austère est un moyen de santé et de longévité; tandis qu'une vie molle et voluptueuse est opposée à l'une et à l'autre. La vie dure et mêlée de privations et d'abstinences, se retrempe dans les eaux de la tribulation, de l'adversité, et se rend plus forte et plus longue; elle s'affermit par les coups du sort et s'enracine au milieu des orages qui exercent et éprouvent le courage et fortifient l'âme par les dangers de la tempête. « La philosophie, dit Épictète, est comme la médecine; l'une et l'autre ne guérissent pas les maux par le plaisir, mais par de salutaires douleurs. » Ailleurs il ajoute : « Le seul moyen de conserver la santé est de se montrer toujours prêt à souffrir sans se plaindre. Le sage sauve sa vie en l'exposant ». C'est à cette trempe du moral que les Zénon, les Caton et tant d'autres grands hommes sobres, abstinents et tempérants, durent leur longue carrière, non moins que leur fermeté, leur courage et leur immense énergie.

Trois mots résument et concluent tout ce pa-

ragraphe : abstinence, tempérance, empire sur soi-même, force, chasteté, pureté de l'âme, jours longs, sereins et heureux.

Enfin nous terminerons tout ce chapitre par une citation qui ne nous paraît pas ici inopportune, parce qu'elle n'est pas tout-à-fait étrangère à notre sujet : c'est un aperçu général sur le régime alimentaire des Trappistes (1). Il est extrait de notre *Thérapeutique appliquée* (page 330, 3e édition).

...... Le grand principe de la médecine monastique est de prévenir les maladies ou d'en enrayer le développement et la marche, au moins autant qu'il est humainement et médicalement possible. Cherchez donc avant tout à étouffer ces enfants naissants dans leur berceau, *Principiis obsta*, etc., et vous n'en verrez presque jamais grandir chez les religieux, surtout si vous employez fort peu de médicaments avec beaucoup d'hygiène. Nous croyons que c'est en grande partie à cette médecine prophylactique qu'il faut attribuer et le petit nombre des malades et la faible mortalité que l'on observe à la Grande-Trappe (Orne). Car il est certain, évident et statistiquement patent qu'on y est moins malade et qu'on y meurt sensiblement moins que dans le

---

(1) Il est bon de savoir que les Trappistes ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs, ni beurre.

monde et même dans les autres maisons du même ordre. Il faut le dire ici, il faut le proclamer tout haut, afin que l'entendent et le comprennent et la politique, et la philosophie, et la médecine. Il est un fait, un résultat d'observation qui nous paraît singulièrement remarquable : c'est que le régime de la Trappe, que l'on croit généralement et faussement très-propre à abréger la durée de la vie humaine et à détruire les santés les plus robustes, est au contraire un vrai moyen de santé et de longévité (1), et un préservatif assuré contre les maux les plus terribles qui affligent l'humanité. On ne voit point chez les religieux trappistes cette nombreuse tribu de fièvres et de maladies redoutables qui sont le triste apanage des gens du monde adonnés à la bonne chère, et tout plongés dans les jouissances matérielles. Ces graves maladies, ce sont l'apoplexie, les anévrysmes du cœur, l'hydropisie, la goutte, la gravelle, la pierre, le cancer, le scorbut, etc.; eh bien! nous pouvons assurer que depuis plus de trente ans nous n'avons pas rencontré un seul cas de ces diverses maladies chez les religieux de la Trappe, pas même, chose qui pourra paraître

(1) Des deux derniers abbés de l'ordre de la Trappe morts depuis environ quatre ans, l'un, l'abbé de Melleray, était âgé de 75 ans, et l'autre, abbé d'Aiguebelle, avait atteint sa 96e année.

incroyable en présence de nos idées préconçues ou de nos préjugés, pas même, disons-nous, un seul fait de scorbut, bien que nous l'ayons assez souvent observé sur les personnes du monde.

Il faut ajouter à cela que le terrible choléra de 1832 n'a envahi aucune des maisons de la Trappe. Ce fléau a fait de grands ravages dans les environs de la Grande-Trappe, à l'Aigle et à Mortagne, mais il n'a pas franchi la clôture du monastère. De plus, une épidémie meurtrière d'angine couenneuse (diphtérite) a depuis quinze ans porté plusieurs fois la désolation dans la commune même où est située la Trappe (Soligny). Ce mal encore est venu expirer au pied du mur de l'abbaye où il n'a jamais pénétré. Il n'y a pas longtemps encore (l'automne de 1842), une épidémie de dysenterie maligne, presque aussi dangereuse que le choléra asiatique, est venu frapper et désoler le pays. Ce nouveau fléau a particulièrement sévi sur la classe pauvre, et a choisi ses victimes parmi les personnes le plus mal ou le plus frugalement nourries; et, sous ce rapport, les religieux de la Trappe n'avaient-ils pas en apparence tout à craindre de l'influence délétère de l'épidémie, surtout en voyant atteinte de ce mal, et presque à leur porte, une famille tout entière composée de six personnes? Enfin un mendiant, un aveugle-né fut atteint de la maladie dans l'hospice même de la Trappe (ce petit hospice tient à

la clôture de la maison). Le mal, quoique grave, fut promptement dompté. Comme les autres, il s'arrêta encore là et brisa pour ainsi dire sa fureur contre le mur de l'abbaye : il semble qu'on eût dit à ces fléaux : vous irez jusque là et point au-delà. *Usque hùc venies et non procedes ampliùs* (Job). D'où provient ce résultat important et d'une immense portée considéré au point de vue philosophique et hygiénique? Essayons d'en découvrir le principe.

Que voit-on le plus souvent dans le monde? de l'agitation, du trouble, un conflit de passions turbulentes, haineuses, ambitieuses, violentes, frénétiques, qui bouleversent toute la machine humaine et trop souvent en détruisent la vie dans son principe. Combien ne voit-on pas dans le monde ces explosions de fureur *crever* (c'est à la lettre) le cœur par les anévrysmes, ou briser les cervelles humaines par de foudroyantes apoplexies !

Considérez d'un autre côté, chez les amateurs de bonne chère et les gastrolâtres modernes, ces immenses perturbations physiques; portez vos regards attristés sur ces corps obèses, blasés et bouffis, dont les organes digestifs sont brûlés et corrodés par d'incessantes ingurgitations de viandes et de boissons les plus irritantes, les plus incendiaires et les plus propres à produire tous les maux les plus graves et les plus incurables.

Est-il possible que l'organisation humaine la plus forte et la plus robuste résiste long-temps à l'impression délétère et toxique de tous ces principes de dissolution et de mort, à ces chocs brusques et à ces collisions violentes d'un sang enflammé et de la mollesse des tissus organiques! On peut en quelque sorte comparer ces vastes corps-machines, qui ne cessent jamais de fonctionner et de digérer, aux machines si compliquées de nos usines, que la multiplicité des rouages et la vélocité des mouvements dérangent, détraquent et brisent si souvent. Voilà, selon nous, les principales causes qui usent et brisent les corps humains, fussent-ils de bronze ou de fer.

Considérons maintenant un instant la vie calme et paisible du pieux cénobite. Du fortuné séjour de la religion, de cet asile de paix et de bonheur sont à jamais bannis les noirs soucis, les peines et les inquiétudes temporelles pour l'avenir, de même que les passions tristes et dépressives, les humeurs sombres et chagrines, etc. On n'y voit généralement que les reflets et les riantes images des affections douces et expansives, c'est-à-dire la joie et le témoignage d'une bonne conscience, le contentement, la paix, le bonheur, avec une immense espérance.

Qu'ils se trompent donc grandement ceux qui s'imaginent que les religieux pénitents sont des hommes sombres, mélancoliques et farouches,

qu'ils s'enterrent tout vivants et qu'ils deviennent volontairement la proie précoce d'une longue et douloureuse mort! Non, leur vie n'est qu'une longue et bienheureuse paix; ou plutôt, comme dit un prophète, c'est un fleuve de paix qui les emporte délicieusement dans l'immortelle paix de Dieu... Ils semblent languir et mourir aux yeux des mondains fascinés par la bagatelle du siècle; cependant ils sont pleins de vie et de santé, et ils goûtent, je le répète, une paix et un bonheur inconnus au monde : *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.* (Sap.)

Les raisons physiques de la santé et de la longévité des religieux sont leur tempérance et leur sobriété; l'abstinence des boissons alcooliques, un régime alimentaire simple, frugal, salubre, uniforme; un travail manuel journalier au grand air, toujours prudemment proportionné aux forces et aux dispositions individuelles; et, nous l'avons déjà dit, un système hygiénique sagement coordonné avec les devoirs de chacun, et adapté aux besoins de tous. Enfin, un gouvernement doux et paternel règle et équilibre tellement tous les exercices de l'esprit et du corps, qu'une constante et heureuse harmonie règne imperturbablement entre le moral et le physique de l'homme. Dans cette heureuse condition la machine vivante et animée fonctionne tranquillement et librement, ses ressorts et ses rouages se meuvent d'une

manière douce, uniforme et constante, et par là en perpétuent indéfiniment le jeu mécanique. On peut dire que le corps de l'homme tempérant reçoit peu et dépense moins, et que celui de l'intempérant reçoit beaucoup et dépense davantage. Il en résulte donc que, tout compte fait, il y a un *deficit* de vitalité pour ce dernier, sans compter l'excédant de l'*usure* de sa machine.

Certes, le spectacle de la vie d'un fervent religieux est pour nous un haut et grave enseignement philosophique; c'est l'écueil contre lequel viennent se briser toutes nos illusions, nos conceptions chimériques et nos mondaines espérances. Un célèbre Lyonnais disait naguère aux religieux d'une des maisons de l'ordre de la Trappe: « Adieu, censeurs de nos frivolités; votre aspect tourmente le monde comme une désolante et sublime ironie; allez !.... vous avez bien compris le mystère de la vie. »

Sans doute, malgré toutes ces conditions de santé et de longévité matérielles, l'heure suprême sonnera aussi au dernier des jours du pieux cénobite; mais il l'entendra avec calme et sérénité, pour ne pas dire avec joie et allégresse; car c'est l'heure de sa délivrance. C'est le sage et le juste qui franchit avec transport le seuil de l'éternité. Ce passage est doux et paisible, et non violent et convulsif comme l'affreux trépas de l'impie et voluptueux mondain. La lampe a

cessé de brûler, faute d'aliment, mais elle ne s'est pas brisée; l'organisation demeure entière, la flamme vitale s'est éteinte, le principe de la vie s'est échappé pour ne plus revenir, *spiritus vadens et non rediens :* ou plutôt l'âme, après quelques courtes épreuves et quelques légères tribulations, s'est envolée dans le sein de la divinité, dans la région des intelligences, pour y jouir sans fin, dans l'immortelle société des esprits, du bonheur ineffable de Dieu même. *In paucis vexati, in multis bene disponentur.* (Sap.)

IIme PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

APERÇU HISTORIQUE SUR LE RÉGIME ANIMAL CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES. — SARCOPHAGIE. — ICHTHYOPHAGIE. — OMOPHAGIE. — POLYPHAGIE.

§ I.

DE LA SARCOPHAGIE OU CRÉOPHAGIE.

Nous avons vu, dans la première partie de ce travail, que Dieu, suivant la Genèse, n'a permis à l'homme de manger de la chair qu'après le déluge : *Omne quod movetur et vivit erit vobis in cibum, quasi olera virentia tradidi vobis omnia, excepto quòd carnem cum sanguine non comedetis.* (Gen. IX, 3 et 4.) (1)

(1) Cette défense, qui était alors de la plus haute importance, nous étonne peut-être aujourd'hui. Une des principales causes qui amenèrent le déluge, dit M. l'abbé Rohrbacher, dans son *Histoire universelle de l'église catholique,*

Depuis ces jours anciens, antérieurs à toutes les histoires profanes et même à l'histoire chinoise, l'usage de la chair s'est répandu chez les peuples naissants. On le voit déjà clairement établi par l'Écriture du temps d'Abraham. Il est même très-probable que bien avant ce patriarche les hommes mangeaient de la viande, puisque Nemrod, fils d'un petit-fils de Noé, était déjà un robuste et intrépide chasseur : *robustus venator.*

L'usage de la chair des animaux s'est peu à peu propagé chez les diverses peuplades, à proportion qu'elles se sont éloignées du tropique pour se diriger vers le Nord, c'est-à-dire en raison de l'âpreté du climat, suivant la loi de l'ins-

---

paraît avoir été la férocité et le meurtre. Pour en préserver les nouveaux hommes, Dieu prend les moyens les plus convenables pour leur inspirer l'horreur du sang. Il prévoyait dès lors qu'un jour des peuplades abruties, après s'être accoutumées à boire le sang des animaux pris à la chasse, finiraient par boire le sang des hommes pris à la guerre. Voilà le motif de cette défense; voilà pourquoi Dieu annonce si formellement qu'il vengera le sang de l'homme même sur la bête. Et en effet par la suite, dans sa loi donnée aux Hébreux, il a commandé de lapider le bœuf qui aura blessé ou tué quelqu'un. Quiconque aura versé le sang de l'homme, on versera le sien. Et la raison de cette loi, c'est que l'homme est fait à l'image de Dieu. *Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius : ad imaginem quippè Dei factus est homo.* (Gen. IX, 6.)

tinct humain, qui demande des substances animales dans les pays froids et des nourritures végétales dans les régions chaudes. C'est pourquoi avant le déluge, le genre humain, étant tout entier réuni dans le voisinage du tropique, a pu subsister de fruits et de végétaux pendant environ seize cents ans.

Cette loi générale, que les peuples septentrionaux sont plus ou moins carnivores, et que les peuples méridionaux sont plus ou moins frugivores; cette loi, disons-nous, a été confirmée et sanctionnée par l'observation de tous les naturalistes et de tous les voyageurs.

Buffon dit que les Tartares du nord de l'Asie vivent de la chair de leurs chevaux, et que tous les peuples voisins des mers du Nord mangent la chair des phoques, des morses et des ours marins, des walross : tels sont les Groënlandais, les habitants des îles Kuriles, les Kamtschadales, les Burattes, les Sibériens, etc. Le régime de tous ces peuples et d'autres barbares septentrionaux est en général purement animal. Quelques-uns d'entr'eux s'abreuvent avec délices de l'huile rance et fétide de baleine. (Hellis, Anderson, La Peyrère.)

« On voit des Tartares, au besoin, ouvrir une veine à leurs chevaux et se désaltérer de leur sang tout chaud; plusieurs septentrionaux en usent de même en hiver avec leurs bestiaux. Les

sauvages du Nord de l'Amérique ne trouvent rien de plus délicieux, dans leurs longues expéditions, que de sucer la moelle des os, ou la graisse encore fluide des ours et des caribous qu'ils viennent de tuer. Ils prétendent que la cuisson et les apprêts ôtent tout l'agrément et la propriété éminemment restaurante de ces substances crues : c'est par de telles nourritures que les lions et les tigres deviennent si robustes et si indomptables. » (Virey.)

Tous les sauvages de l'Amérique du Nord, comme au Canada, à la baie d'Hudson, vivent de chair, et quelquefois toute crue, comme le font aussi les Esquimaux. (Charlevoix, Ellis et plusieurs autres voyageurs.)

Les héros d'Homère, comme on sait, étaient de terribles mangeurs de viande. Les athlètes ne le leur cédaient en rien : Milon de Crotone dévora un bœuf en un jour (1). Dans nos vieilles

---

(1) Il faut pourtant reconnaître qu'il y a eu des athlètes qui vivaient très-sobrement et qui s'imposaient de dures privations. Ils se nourrissaient de pain et de fromage, ou d'une sorte de pain au fromage qu'on leur préparait exprès, et dont le nom *coliphia* signifiait la vigueur qu'il devait leur procurer.

Luctantur paucæ, comedunt coliphia paucæ. (Juven., satyr. 2.) — *Qui ne agone contendit, ab omnibus se abstinet,* dit saint Paul. (Cor. 1.) Le témoignage de Tertullien confirme ce que l'on vient de dire : *Cùm athletæ segre-*

chroniques, dit M. Virey, nous lisons pareillement qu'on chargeait les tables d'immenses pyramides de chairs, et les paladins de ce temps, après s'être exercés dans les carrousels, avalaient d'énormes quantités de viandes. Les Anglais, les Allemands et presque tous les peuples du Nord, ont conservé cet usage rendu en quelque sorte nécessaire par l'âpreté du climat. Car, comme nous l'avons déjà dit, les carnivores sont toujours les peuples des pays froids, et les frugivores sont les habitants des tropiques et de la zône torride. A mesure qu'on avance vers les pays du Nord, les peuples mangent plus de viande et moins de végétaux. Les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Russes, les Danois, les Suédois, etc., sont surpassés, dans l'usage de la chair, par les Tartares, les Samoïèdes, les Ostiaques, etc. En descendant vers les régions méridionales, on diminue progressivement la quantité de la chair pour se soumettre à proportion à la bénigne influence du régime végétal. On sait que les Anglais sont plus carnassiers que les Français (1),

---

guntur ad strictiorem disciplinam, ut robori ædificando vacent, continentur à luxuriâ, à cibis latioribus, à potu jucundiore; coguntur, fatigantur, cruciantur. (Tert., lib. ad martyr.)

(1) D'après les recherches statistiques, on a trouvé que la consommation moyenne de viande est, en France, d'en-

ceux-ci plus que les Italiens et les Espagnols; et plus on descend vers le tropique et la ligne, plus les peuples sont forcés, par leur instinct et par la chaleur, de se nourrir de substances purement végétales. D'après cette espèce de loi diététique, on doit donc, dans les climats tempérés, être soumis à un régime mixte, c'est-à-dire que l'on doit vivre à peu près autant de végétaux que de substances animales : et c'est en effet ce qui a généralement lieu sur tous les points tempérés du globe. Qui, entre les tropiques, pourrait dévorer la chair crue et huileuse des phoques, ou la graisse rance des cétacés, comme le font les Kamtschadales? Nourrissez l'Esquimau, comme le Brame hindou, de fruits délicats, doux, légers et rafraîchissants, et bientôt vous le verrez périr d'inanition, quelque quantité qu'il en prenne. D'ailleurs, sous les tropiques, la chair des ani-

---

viron 45 grammes par individu, chaque jour. En Angleterre, cette consommation s'élève à environ 145 grammes par individu. L'usage de la chair est encore plus considérable aux États-Unis d'Amérique qu'en Angleterre. — Des relevés statistiques, faits en France et en Angleterre, ont également prouvé que les habitants des campagnes ne mangent pas le tiers de la viande que consomment les villes. Le bétail ne pourrait pas suffire, si l'on en détruisait partout autant qu'à Londres et à Paris. Aujourd'hui, en 1847, la consommation de la viande, pour Paris, est de 59 millions de kilogrammes par an.

maux est le plus souvent désagréable : le bœuf devient coriace et de mauvais goût; plusieurs autres quadrupèdes ont des chairs fétides ou très-putrescibles, et l'on ne voit guère que quelques nègres stupides d'Afrique qui mangent de l'éléphant ou du chien, ou d'autres viandes séchées au soleil, ou séchées et boucanées à la fumée. Mais la constitution du nègre, généralement humide, son tempérament lymphatique, son caractère peu sensible, indolent et apathique, constituent une race d'hommes à part, fort différente de la blanche. C'est donc à ces divers titres que le nègre, en se remplissant de chair et de graisse, semble ne suivre que l'instinct de sa nature et n'obéir qu'aux lois de son organisme, comme plusieurs animaux carnivores, tels que les lions et les tigres, qui habitent sous la zône torride et qui se nourrissent exclusivement de chairs, conformément à leur nature et à leur organisation spéciale, sans que pour cela leur santé s'altère : et même on peut affirmer qu'une nourriture contraire et toute végétale les ferait infailliblement dépérir et même succomber.

§ II.

DE L'ICHTHYOPHAGIE.

Tous les peuples qui vivent sur les bords des mers ou dans le voisinage des grands lacs, ou qui occupent un pays stérile, mais entrecoupé de grands fleuves ou de lagunes, sont naturellement et souvent nécessairement pêcheurs et ichthyophages ou mangeurs de poisson.

Et en effet, sans le poisson, il serait impossible à l'homme de subsister dans la plupart des régions stériles et glaciales, telles que l'Islande, le Groënland, les îles Orcades, Hébrides et Schettland, la Sibérie boréale, le Kamtschatka, les rivages de l'Australie, etc. Au rapport d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Strabon, de Plutarque, les habitants riverains de la Mer-Rouge, du Golfe-Persique, de l'Araxe; ceux du littoral des provinces de Kerman et du Merkran, et de la Babylonie, etc., se nourrissaient presque exclusivement de poissons. Ils ont continué jusqu'aujourd'hui, d'après les voyageurs modernes Tavernier et Thevenot. Il en est qui nourrissent leurs bestiaux de poisson, comme à Mascate, selon Ovington, aux îles Feroë, suivant Debes; en Islande, on en donne aux vaches en hiver, au lieu de foin qui y manque, d'après Hor-

rebows; des chevaux mangent même du poisson pourri, selon Zordrauger et Plutarque.

Les Esquimaux, les Kamtschadales, les Ostiaques, les Samoïèdes, les Groënlandais et plusieurs peuplades de la Sibérie, ne se nourrissent presque exclusivement que de poisson, qu'ils dévorent tout cru en place de pain, en y joignant souvent, comme nous l'avons déjà dit, la chair des phoques, des ours marins, etc., et en s'abreuvant de l'huile rance et fétide des baleines.

Tous les voyageurs rapportent que les poissons sont tellement abondants à certaines époques dans les fleuves de la Sibérie, les lacs de Suède, de Norwège et de Laponie, qu'ils remplissent le lit de ces fleuves et de ces lacs. On y est tellement encombré de l'abondance excessive de ces poissons, qu'on répand les saumons, les esturgeons, les éperlans, etc., sur les terres pour les fumer, qu'on en fait des tas énormes dans des fosses où ils gèlent et où ils peuvent se conserver pendant de longues années; enfin on ajoute que tous les animaux en sont rassasiés.

§ III.

DE L'OMOPHAGIE ET DE LA POLYPHAGIE.

L'omophage, ou le crudivore, est un mangeur de chair crue (*omos*, cru, on sait le reste).

L'anthropophage, comme tout le monde sait, est un mangeur d'hommes; l'omophage et non *homophage*, comme on l'a imprimé improprement, est un mangeur de chair crue; et le polyphage est un avale-tout. Ainsi, comme dit M. le docteur Descuret, l'anthropophage vous mangerait un homme; l'omophage au besoin l'avalerait tout cru, et le polyphage tout habillé. Généralement parlant, ajoute le même auteur, les Espagnols sont sobres, les Français gourmets, les Anglais gourmands, les Italiens friands, les Anglo-Américains goinfres, les Russes goulus, et les Cosaques gloutons. Tarare était à la fois anthropophage, omophage et polyphage. (*Médecine des passions.*) Nous donnerons ci-après un extrait de l'histoire de Tarare, le plus fameux polyphage des temps modernes.

Milon de Crotone, suivant l'histoire, dévorait, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, un bœuf en un jour.

Vopiscus raconte que l'empereur Aurélien s'amusa un jour à considérer un homme à qui l'on

avait servi un sanglier, un mouton, un jeune cochon cuit, du pain et du vin à proportion, et dont il vint à bout dans un jour.

Percy rapporte qu'en 1511 on présenta à l'empereur Maximilien un homme qui, en sa présence, mangea un veau cru, et qui y eût ajouté un mouton si on l'avait laissé faire. Ce fait, ajoute Percy, rapporté par Surius et par plusieurs contemporains, eut toute la ville d'Augsbourg pour témoin.

On trouve, suivant le même auteur, dans une dissertation soutenue à Wittemberg, sous la présidence du docteur Georges Rudolph Boehmer, en 1757, l'histoire d'un polyphage qui, devant le sénat et dans l'espoir d'une bonne récompense, mangea un mouton entier et un cochon de lait, soixante livres de prunes avec leurs noyaux. Une autre fois, il avala quatre demi-boisseaux de cerises entières, et une quantité d'objets dégoûtants, en horreur aux autres hommes. Il avala aussi plusieurs vases d'argile et une grande partie d'un fourneau; il brisa avec ses dents, et avala des morceaux de verre et des cailloux, une musette de pâtre, des rats, des oiseaux, une grande quantité de chenilles, et, ce qui est plus incroyable, il avala une écritoire de fer recouverte d'étain, avec les plumes, le canif et le sable. Il paraissait se soumettre à toutes ces expériences avec le plus grand plaisir, et il les faisait quelquefois à jeun,

mais le plus souvent ivre d'eau-de-vie. Il était d'une habitude de corps athlétique, et portait quatre hommes assez gros sur ses épaules, l'espace d'une lieue....

Helwig a vu un vieillard consommer habituellement à son dîner près de quarante kilogrammes pesant d'aliments de toute espèce, légumes, viandes et poissons. Jean Schenk, Marcel Donat, Daniel, Sennert, Jean Bérovic, citent des faits également étonnants et dignes de foi.

Percy cite encore « Réal Colomb qui parle d'un omnivore qui, de son temps, pouvait, à défaut de vivres ordinaires, se rassasier avec toute autre chose, et qui, un jour, dans l'officine de l'apothicaire Martin, à Padoue, avala une charge de charbon, et ensuite le sac qui l'avait contenu. Une si épouvantable faim ayant fait dire au démonographe et crédule Fromann, qu'il y avait fascination et obsession de la part de ceux dont elle s'était emparée, quelques auteurs crurent devoir l'appeler pénale et expiatoire, tandis que d'autres la nommèrent plus raisonnablement faim enragée, *famem rabidam*... Paris a vu, au Jardin-du-Roi, continue Percy, un garçon de la ménagerie se jeter avidement, pour apaiser la faim qui le dévorait sans cesse, sur les objets les plus dégoûtants, et jusque sur le corps d'un lion mort de maladie, lequel disparut en partie sous sa dent déchirante. Cet *h*omophage s'appelait

Bijou; et quel bijou! Il était en état de boire un seau de sang; les débris les plus sales des dissections les plus puantes, il les mangeait avec une sorte de sensualité; des pièces d'anatomie, mal conservées et qu'on avait jetées, devenaient sa pâture; il fit, un jour, son repas de la matrice d'une femelle d'éléphant, qui s'était corrompue dans son vaste bocal. Et cependant cet homme jouissait d'une bonne santé, remplissait bien ses devoirs, et a vécu bien au-delà de soixante ans. »

Les tours de force de gloutonnerie de Bijou sont effacés par le fameux polyphage Tarare, ce mangeur incomparable que tout Paris a connu, et qui mourut à Versailles il y a quarante et quelques années, âgé de vingt-six ans. Celui qui, sur l'authenticité des faits que nous allons rapporter, voudrait élever des doutes, ne pourrait être reçu à suspecter la véracité de l'illustre Percy, ex-chirurgien en chef des armées sous l'empire, qui a vu et connu Tarare. Nous avons connu Percy, et nous savons avec tout le monde combien il mettait d'exactitude dans tous ses récits. Voici donc un extrait du mémoire sur le polyphage Tarare, par le célèbre Percy.

Au commencement de la guerre, Tarare entra dans un bataillon; il servait tous les jeunes gens aisés de la compagnie, faisait leurs corvées et mangeait les rations qu'ils lui abandonnaient. Néanmoins la faim le gagna, il tomba malade et

fut conduit à l'hôpital militaire de Sultzen. Le jour de son entrée, il reçut une quadruple ration, il dévora les aliments refusés par les autres malades, les restes de la cuisine; mais sa faim ne put s'apaiser. Il s'introduisait dans la chambre des appareils, dans la pharmacie, y mangeait les cataplasmes et tout ce dont il pouvait se saisir. « Qu'on imagine, dit Percy, tout ce que les « animaux domestiques et sauvages les plus im- « mondes et les plus avides sont capables de dé- « vorer, et l'on aura l'idée des goûts ainsi que des « besoins de Tarare. » Il dévorait les chiens et les chats. Un jour, en présence du médecin en chef de l'armée, le docteur Lorentz, il saisit par le cou et les pattes un gros chat vivant, lui déchira le ventre avec les dents, suça le sang et le dévora, n'en laissant que le squelette décharné; une demi-heure après, il rejeta les poils du chat, comme font les oiseaux de proie et les animaux carnivores (1). Tarare aimait la chair du serpent, il le maniait familièrement et mangeait vivantes les plus grosses couleuvres sans en rien laisser; il avala une grosse anguille vivante sans la mâcher, mais on crut s'apercevoir qu'il en

(1) Jean Rizemb (Hist. nat.) cite un fait semblable. Il dit avoir vu à la cour d'Espagne un homme qui mangeait de tout, cuir, étoffes, rats et chats vivants, *vivum felem cum pelle et pilis*.

écrasait la tête. Il mangea en peu d'instants le dîner préparé pour quinze ouvriers allemands; ce repas était composé de quatre jattes de lait caillé et deux énormes plats de ces masses de pâtes qu'on fait cuire en Allemagne dans de l'eau, du sel et de la graisse. Après ce repas si copieux, le ventre du polyphage, habituellement flasque et ridé, se tendit comme un ballon; il alla dormir jusqu'au lendemain et ne fut point incommodé. M. Courville, chirurgien-major de l'hôpital où se trouvait Tarare, lui fit avaler un gros étui de bois (1) renfermant une feuille de papier blanc : il le rendit le jour suivant par l'anus, et le papier fut trouvé intact. Le général en chef le fit venir, et, après avoir englouti en sa présence près de trente livres de foie et de poumons crus, Tarare avala de nouveau l'étui dans lequel il y avait une lettre pour un officier français, prisonnier chez l'ennemi. Tarare partit, fut pris, bâtonné, emprisonné, rendit l'étui qu'il avait gardé trente heures, et eut l'adresse de l'avaler de nouveau pour en dérober le contenu à l'ennemi. On essaya, pour le guérir de cette faim insatiable, l'usage des acides, des préparations d'opium; on lui fit prendre des pilules de tabac; rien ne put diminuer son appétit et sa gloutonnerie. Il allait

(1) Cet étui était un gros lancettier dont on avait détruit les cases.

dans les boucheries et dans les lieux écartés disputer aux chiens et aux loups les plus dégoûtantes pâtures. Des infirmiers l'avaient surpris buvant le sang des malades qu'on venait de saigner, et dans la salle des morts dévorer des cadavres. Un enfant de quatorze mois disparut tout à coup; d'affreux soupçons planaient sur Tarare : on le chassa de l'hôpital. Percy le perdit de vue pendant quatre ans; au bout de ce temps il vit Tarare à l'hôpital civil de Versailles, où une tabidité, fruit de son horrible voracité, devait bientôt le faire périr. Cette maladie avait fait cesser l'appétit glouton du polyphage. Il mourut enfin dans un état de consomption, et fatigué d'une diarrhée purulente et infecte qui annonçait une suppuration générale des viscères de l'abdomen. Son corps, aussitôt qu'il fut mort, devint la proie d'une horrible corruption.

CHAPITRE II.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

§ I.

DE L'INFLUENCE PHYSIQUE DU RÉGIME ANIMAL.

Il est incontestable et d'observation vulgaire que le régime purement animal exerce sur l'état physique de l'homme une action éminemment fortifiante et corroborative. Il rend la constitution plus robuste, et donne au système musculaire la plus haute énergie.

La nourriture forte, substantielle ou animale, est surtout nécessaire dans les régions boréales et glacées, pour lutter contre l'effet sédatif du froid extrême qui dévore les forces et la vie. Une alimentation purement végétale serait incapable de produire et d'entretenir, à un degré convenable, la réaction générale de l'économie. C'est pourquoi les barbares septentrionaux, les Groënlandais, les Esquimaux, les Samoïèdes, les Kamtschadales, les Ostiaques, les Kurilois, les Tartares Nogaïs, les Sibériens, dévorent la chair des ours marins, des phoques, des walross, etc., ou même de la chair toute crue, comme les Tartares qui mangent du cheval tout saignant. On sait que

les Anglais eux-mêmes mangent la viande à moitié cuite. On prétend qu'en cet état elle nourrit plus fortement, bien qu'elle soit évidemment plus difficile à digérer. Nous avons vu précédemment que les Tartares ouvrent souvent une veine à leurs chevaux pour se désaltérer et se réchauffer de leur sang tout fumant; que les peuplades boréales en usent de même en hiver avec leurs bestiaux; qu'enfin les sauvages du Nord de l'Amérique ne trouvent rien de plus délicieux que de sucer la moelle des os, ou la graisse encore liquide des ours et d'autres animaux qu'ils viennent de tuer.

Le régime purement animal, c'est-à-dire composé presque exclusivement de chair des animaux terrestres, est donc éminemment excitant et fortifiant, et rend l'homme vif, actif, vigoureux, bouillant, téméraire, audacieux, guerrier, turbulent, cruel, féroce, toujours disposé aux combats et aux périlleuses entreprises : en un mot, une telle alimentation rend l'homme capable des plus rudes et des plus pénibles travaux, surtout des plus grandes fatigues, comme par exemple celles de la guerre (1). Les animaux car-

(1) Cependant cette loi physiologique souffre quelques rares exceptions. Pallas rapporte que les Buratles, dont la principale nourriture consiste en viande, sont petits, faibles, et qu'en général les peuples nomades de la Sibérie,

nivores sont infiniment plus forts et plus robustes que les herbivores. Le lion, par exemple, vaincra les plus puissants quadrupèdes, même un éléphant ou un rhinocéros. Les peuples carnivores du Nord ont toujours vaincu et subjugué les timides frugivores des régions tropicales. Quelques milliers de Tartares du nord de l'Asie n'ont-ils pas vaincu et dominé l'immense, l'innombrable population de la Chine? Un Anglais ou un Français bien repu de chair mettra aisément en fuite une douzaine d'Hindous.

Nous verrons ailleurs que le régime animal joint aux boissons fermentées donne le sentiment vif et intense de la vie et des forces physiques, et inspire aux peuples les plus apathiques et les plus mous du courage, de l'énergie et de l'audace.

Le régime trop animal, en nourrissant abondamment, produit souvent une pléthore sanguine et une exubérance nutritive. De là l'origine et la cause d'un grand nombre de maladies. Voyez

---

qui observent un régime animal, pèsent très-peu relativement à leur taille. On a fait la même remarque à l'égard des Lapons. Mais il faut faire observer ici que l'excessive âpreté du climat et peut-être le manque de nourriture convenable et suffisante, ou peut-être encore le défaut de boissons fermentées, doivent être pris en considération, comme très-capables de faire dégénérer et de rabougrir ces peuplades misérables : les Lapons en sont une preuve évidente.

tous ces gros mangeurs de viande, ces gourmands rubiconds, ces gastrolâtres polysarques, pour peu qu'ils soient sanguins, vous verrez succéder à leurs vastes ingurgitations de chairs et à leurs amples libations bachiques une foule de maux plus ou moins graves, tels que des apoplexies ou des paralysies apoplectiques, des hémorrhagies, des hémoptysies, la goutte, les anévrysmes, les fièvres aiguës, et un nombre presque infini d'infirmités, suites inévitables d'une honteuse et dégradante intempérance. Lorsque je vois, disait Adisson, ces tables couvertes de tant de mets, je m'imagine voir la goutte, l'hydropisie, la fièvre, la léthargie et la plupart des autres maladies cachées en embuscade sous chaque plat. Voyez, dit Sénèque, quel mélange de plats divers, destinés à passer par le même gosier, ont été imaginés par le luxe.... Que de cuisiniers et de pâtissiers, de valets s'empressent de tous côtés pour servir un souper! combien d'hommes un seul ventre met en mouvement!..... *Innumerabiles esse morbos non mirabere, coquos numera; quàm celebres culinæ sunt; transeo pistorum turbam, transeo ministratorum...... Quantùm hominum unus venter exercet, quid tu illos boletos; voluptuarium venereum nihil occulti operis putas facere, etiamsi præsentanei non furant?* (Epist. 95.) Voyez, dit Horace, qui lui-même par parenthèse n'était pas toujours un

modèle de sobriété et de tempérance, voyez les visages pâles des intempérants : le corps, surchargé de nourriture et fatigué d'excès, appesantit l'esprit et rend terrestre ce souffle divin qui nous anime. Il semble avoir copié le Sage lorsqu'il ajoute : « Au lieu que l'homme sobre se couche, s'endort et se lève sain et dispos pour reprendre ses fonctions. *Somnus sanitatis in homine parco. Dormiet usque manè, et anima illius cum ipso delectabitur.* » (Eccli., 31. 24.) « Nous avons, a dit Diderot, deux ordres de personnes dans la société, les médecins et les cuisiniers, dont les uns travaillent sans cesse à conserver notre santé et les autres à la détruire; avec cette différence que les derniers sont bien plus sûrs de leur fait que les premiers. » (*Encyclopédie*, art. *Assaisonnement.*)

« Bien que notre corps, dit M. Virey, puisse, à l'aide des habitudes, supporter jusqu'à un certain point des écarts de régime, ils n'en sont pas moins la source de toutes les fièvres et d'autres phlegmasies internes, qui conduisent tant de mortels au tombeau avant la vieillesse. La gourmandise et l'ivresse sont les vices des âmes ignobles qui ne connaissent pas de plus dignes amusements que de gorger son ventre et de se vautrer dans le bourbier de la crapule. » Ailleurs le même auteur s'exprime ainsi sur le même sujet, c'est-à-dire sur l'intempérance : « Non-seulement

ces tables magnifiques, surchargées de mets délicieux, portent en même temps l'apoplexie, la goutte, les fièvres putrides, l'hydropisie et mille autres infirmités, mais encore, avec l'ivresse, la lubricité et les passions, le moral en reste surtout opprimé. Là se vendent l'honneur de l'homme, la chasteté de la femme. On a remarqué que la gourmandise prosterne l'intelligence, est spécialement l'ignoble vice des esclaves, des cœurs dégradés; elle devient le plus puissant auxiliaire pour dompter et captiver *tous les animaux*, en pliant leurs caractères. En appâtant ainsi certains individus, on les amollit, on les dirige insensiblement à l'étable de la domesticité, sous la baguette magique de Circé ».

Si l'intempérance habituelle ne cause pas toujours toutes les graves maladies que nous avons ci-dessus énumérées, elle ne laisse pas de faire éprouver, aux gastronomes et aux gourmands de profession, une foule d'incommodités fâcheuses, comme des flatuosités habituelles, des éructations nidoreuses, une haleine forte ou repoussante, mauvaise digestion, coliques (*vigilia, cholera, et tortura viro infrunito*. Eccli., 31. 23); gonflement abdominal, borborygmes, obstructions du foie, squirrhes de l'estomac, excrétions fétides comme celles des animaux carnassiers (1), dou-

(1) Les excréments même des riches usant de beaucoup

leurs et pesanteur de tête, assoupissements, palpitations, oppression habituelle, fièvres putrides déterminées par leurs humeurs putrescibles; en un mot, leur corps et surtout leur ventre est la sentine et le cloaque de presque toutes les maladies et les maux les plus dégoûtants et les plus meurtriers, qui, dans tous les cas, leur préparent une vieillesse orageuse, précoce et cachectique. *Plus occidit gula quàm gladius*, dit un Père de l'Église. *Multos morbos multa fercula fecerunt*, ajoute Sénèque. (1)

---

de viandes et de jus ou consommés, sont déjà infectes comme ceux des animaux carnivores, dit M. Virey; et les poisons de ces nourritures pénètrent, pour ainsi dire, jusque dans le moral, en allumant les passions les plus incendiaires, avec la cruauté, la volupté. »

(1) Les vices, et particulièrement celui de l'intempérance, engendrent et augmentent une foule de maux physiques. C'est à quoi font allusion ces paroles remarquables de M. de Maistre : « Les vices moraux peuvent augmenter le nombre et l'intensité des maladies jusqu'à un point qu'il est impossible d'assigner; et réciproquement, le hideux empire du mal physique peut être resserré par la vertu jusqu'à des bornes qu'il est tout aussi impossible de fixer ». (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. 2, p. 59.)

Les vertus et surtout la tempérance doivent donc produire un résultat contraire, c'est-à-dire empêcher ou diminuer les maux physiques. Aussi Hufeland a dit, dans sa *Macrobiotique* : « On peut considérer la religion comme un moyen de prolonger la vie ».

Cependant, en dépit de tous les graves enseignements et les hautes leçons de l'antique sagesse, l'intempérance, la gourmandise et la volupté resteront éternellement à la mode. Les médecins auront beau crier au gourmand et à tous les Apicius modernes : Soyez sobres, faites diète, asseyez-vous à la table de Pythagore, mangez des légumes et des fruits; ils leur répondront sans cesse avec les Juifs dans le désert : *Nauseat anima nostra super isto cibo levissimo.* Ils se boucheront les oreilles et répèteront leur éternel refrain : *Affer*, *affer;* il nous faut des marmites pleines de viandes. *Ollas carnium.* (Exod.) Qui ne connaît les effroyables orgies de Vitellius ou d'Héliogabale, qui engloutirent toutes les richesses de l'empire romain, pour lui donner en échange tous les vices et toutes les maladies. Dussions-nous paraître sortir de notre sujet, nous ne pouvons nous empêcher de donner ici, d'après M. Virey, un petit échantillon de ces extravagantes et inconcevables folies dont les païens seuls sont capables. « A quelque degré que les modernes aient poussé le luxe gastronomique, il n'y a rien de comparable, dans nos festins les plus recherchés, à l'extravagance avec laquelle les Romains engloutissaient, au milieu de leurs orgies, les productions les plus rares de l'univers alors connu; ils y dévoraient les revenus de plusieurs royaumes. Mais aussi c'était le

peuple-roi, *populum latè regem*, qui avait commencé par la vie des Curius et des Caton, avec la galette, le chou et le navet.

« Donnons une idée de cette intempérance effrénée, inconcevable, l'une des principales causes de la décadence de leur empire.

« Le *cœna* ou le souper était surtout le repas le plus complet. On apportait aux convives, mollement étendus sur des lits, *triclinia*, les premières tables chargées de hors-d'œuvres, *salsamenta*, *apiastra*, *faselares*, *abyrtaca*, et des anchois, diverses herbes confites au verjus, etc., pour exciter l'appétit.

> Qualia lassum
> Pervellunt stomachum, siser, alec, fæcula coa.
> (Horat., l. 2, sat. 8.)

On y joignait des huîtres, des oursins, spondyles, pélorides et autres coquillages. Ensuite on servait une énorme quantité de toutes espèces de viandes, gibiers, poissons, légumes, comme on en peut voir un exemple dans la satyre de Pétrone, où il décrit le luxe de Trimalcion. Il y avait jusqu'à sept services, et vers la fin on apportait le dessert et les pâtisseries, avec de vastes coupes pour boire largement les vins vieux les plus exquis et diversement aromatisés. Lucullus, surnommé Xerxès *togatus*, fit préparer sur-le-champ un repas de quarante mille francs à Pom-

pée et à Cicéron. On cite, parmi les gourmands célèbres, Hortensius, Fabius *gurges* ou le gouffre, Messalinus-Cotta, le tragédien Œsopus, etc. Apicius, après avoir dépensé plus de douze millions de nos francs, valeur actuelle, en ses repas, croyait mourir de faim lorsqu'il ne lui restait plus qu'environ un million trois cent mille francs.

« Tout cela est peu en comparaison des extravagances de plusieurs empereurs romains. On connaît les débauches de Marc-Antoine, qui faisait servir jusqu'à huit sangliers entiers par repas de peu de personnes. Vitellius dépensait près de quatre-vingt mille francs par jour, et il ne lui était pas rare de donner des festins de cent mille écus. (Suetone, Vitellius, ch. 13.) Dans un seul repas donné impromptu à son frère, il y avait sept mille oiseaux et deux mille poissons de choix. A la dédicace d'un vaste plat d'or, celui-ci contenait des cervelles de paons, des langues de phœnicoptères, etc., le tout recueilli par des vaisseaux envoyés exprès vers le détroit de Gibraltar, et des cohortes de chasseurs jusqu'aux monts Krapacs; aussi ce seul plat revenait à plus de deux cent mille francs. Que dire des folies de Caligula? Domitien fait assembler le sénat pour décider à quelle sauce on doit apprêter un énorme turbot; sous Commode et d'autres empereurs, les esturgeons s'apportaient sur table avec la pompe triomphale. Œlius Verus faisait des pro-

digalités inouïes dans ses repas, où il dépensait jusqu'à six cent mille sesterces ou quatre-vingt-dix mille francs; mais Héliogabale, ce monstre d'extravagance en tout genre, semble avoir surpassé tous les autres, au rapport de Lampride : chacun de ses repas coûtait à l'état plus de huit cent mille francs, et il y avait plusieurs plats qui valaient cent quarante mille francs. On n'en sera pas surpris, si l'on considère qu'il faisait mettre ensemble jusqu'à six cents cervelles d'autruches, les talons grillés d'un grand nombre de jeunes chameaux (Herodianus, lib. 4.); qu'il voulait des plats de langues seules de perroquets ou de rossignols et de barbillons de poissons rares. Il mettait à prix l'invention de nouveaux mets; il voulut même faire apprêter, dit-on, jusqu'à de la chair humaine et des excréments, pour savourer tout ce qu'il était possible de connaître dans la nature. »

Nous ajoutons, d'après M. Réveillé-Parise, que l'empereur Lucius Verus donna un repas à douze convives, qui ne coûta pas moins de six millions de sesterces; on y servit un plat de cinq mille oiseaux *qui tous avaient parlé*....

..... On servit aussi sur les tables romaines le fameux *sanglier troyen*. « Il tira de ses vastes entrailles un *chevreuil;* dans celui-ci était un *lièvre* qui renfermait un *lapin*, et ainsi de suite jusqu'à un *rossignol*. On le mit sur un plat d'ar-

gent, et on le présenta à Lucius, le roi du festin, comme le morceau d'honneur. » (*Voyage de Polyclète,* par M. de Theis.)

On rapporte qu'un gastronome, entendant parler de ce chef-d'œuvre de la cuisine romaine, s'écria que c'était un véritable *plat encyclopédique*.

L'usage de viandes altérées, corrompues, peut produire les plus graves accidents. Ces aliments plus ou moins putréfiés deviennent alors de véritables poisons. Fodéré rapporte qu'au siége de Mantoue, plusieurs personnes, qui furent forcées de se nourrir de chair de cheval à demi pourrie, éprouvèrent une gangrène sèche des membres, et les symptômes du scorbut porté au plus haut degré. On a vu aussi dernièrement un empoisonement causé par des viandes fumées dans les cheminées, apparemment par l'action de la créosote qui s'y sera mêlée ou combinée. Suivant Hallé, la santé du porc résiste difficilement à l'influence des climats chauds. On sait que Moïse a interdit la chair de cet animal. Il est fort sujet aux hydatides, que l'on croyait autrefois avoir quelque analogie avec la lèpre ou la *ladrerie*.

Voici comment s'exprime sur l'hygiène mosaïque un écrivain philosophe peu suspect d'ascétisme, M. le docteur Virey :

« J'ouvre la loi de Moïse, qui fut un grand homme, même aux yeux des païens. N'a-t-il

point recommandé des rites salutaires aux Hébreux, soit pour la propreté, en éloignant toute souillure relativement aux morts, aux lépreux, aux vêtements, soit pour choisir des aliments purs ou exempts de matières facilement corruptibles sous un climat chaud, telles que le sang, soit afin de rejeter ceux de difficile digestion; comme le lard, les poissons muqueux et sans écailles, les reptiles, les bêtes carnassières dont la chair est fétide et putrescible, ainsi que les viandes d'animaux morts de maladie? L'abstinence des liqueurs fermentées chez les lévites qui s'approchent du tabernacle, les attentions pour les femmes enceintes, les jeûnes destinés à rétablir la vigueur des viscères digestifs ou propres à débarrasser d'impuretés l'appareil intestinal, la défense de cohabiter avec une femme souillée, l'observation du repos du sabat afin de vaquer à des exercices pieux, la sanctification de l'union des sexes et tant d'autres préceptes de netteté, de sagesse, de bonté, jusqu'au jubilé septennaire en faveur des infortunés; enfin l'établissement des lois les plus humaines, pour un peuple qualifié tant de fois de dur et revêche; tout ne prouve-t-il pas que l'empire d'une religion arrache les nations à la barbarie ou soustrait les hommes à l'état d'animalité primitive? Ils furent inspirés par la divinité, sans doute, ces législateurs sacrés qui, j'ose le dire, continuèrent

l'œuvre de la création en perfectionnant sa plus noble créature; car quiconque fait du bien aux mortels devient le ministre de la Providence et l'apôtre d'un Dieu. »

Quant à la prohibition de la chair de porc, plusieurs voyageurs et particulièrement le P. Duhalde (voyageur aux Indes) nous apprennent que les peuples de l'Asie orientale, même les Chinois, les Cochinchinois et les Birmans, se nourrissent de cette sorte de viande, qui, selon eux, est la plus délicieuse et la plus saine. Il paraît qu'elle est si peu indigeste qu'on la donne même aux malades. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces peuples, comme on sait, ont une race particulière de cochons, dits de Siam ou de Chine, à jambes basses, qu'on est parvenu aujourd'hui à naturaliser et à acclimater en Europe et surtout en France. On peut donc croire que la chair de cette espèce de porc est d'une nature et d'une qualité différentes de celle des cochons ordinaires.

Le Coran, comme on sait, prescrit la pratique salutaire du ramadan pendant l'été (carême des Musulmans), et l'abstinence des boissons spiritueuses. Nous avons vu combien est dangereux l'usage exclusif de la viande et des boissons alcooliques dans les climats brûlants de l'Asie.

Quant à l'influence physique de l'ichthyophagie ou de la nourriture composée presque exclusivement de poisson, il est certain que depuis

bien des siècles, et depuis Moïse même, elle a été justement appréciée, et reconnue comme bien inférieure à l'effet excitant et tonique de l'usage de la viande. On sait que le législateur des Hébreux défendit sagement l'usage de chairs molles et faciles à putréfier, comme celles des poissons sans écailles, etc. (Levit., chap. 11). Ce régime ichthyophagique ne convient donc ni aux soldats, ni aux matelots, ni aux hommes de peine, ni à tous ceux qui sont occupés à des travaux pénibles ou qui exercent fortement le système musculaire. Suivant l'observation de Pechlin, quand on nourrit uniquement de poisson un manœuvre, même à satiété, il se sent moins robuste qu'en mangeant de la viande de boucherie, même en moindre quantité.

Patrin, qui a voyagé dans les régions septentrionales, rapporte qu'avec une corpulence égale à la nôtre, les Tartares ichthyophages sont beaucoup plus légers en poids; aussi, dit-on, pour alléger les jockeys destinés aux courses de chevaux de Newmarket, on les soumet au régime du poisson.

Suivant M. Virey, la nourriture de poisson augmente plus la lymphe qu'elle ne répare le sang; elle forme beaucoup de principes muqueux, et la plupart des ichthyophages deviennent d'une constitution faible, flasque, remplie d'une graisse mollasse et diffluente.

« Cet état de pâleur, d'inertie, ajoute le même auteur, tend vers la dégénérescence de la lymphe, la langueur, la leucophlegmatie, l'anasarque; il dispose beaucoup à la diathèse vermineuse. Tous les oiseaux piscivores et les quadrupèdes aquatiques vivant de poissons, tels que les loutres, les phoques, fourmillent de vers, ont une chair pâteuse et grasse, qui sent le poisson et l'huile rance.

« Ces effets se remarquent plus éminemment surtout chez les nations vivant de poissons malsains, très-glutineux et peu écailleux, tels que ceux des marécages et des eaux stagnantes : cette foule d'anguilles, de lamproies ou murênes, de tanches, de lotes, de mals (*silurus glanis*, L.), de merluches visqueuses, de molves, de raies, d'anges, ou d'autres squales qui se tiennent dans les baies fangeuses, ou rampent dans la vase noire et fétide des criques. Le résultat en sera bien plus nuisible encore, si l'on se nourrit de tels poissons à demi gâtés, ou même pourris. De là vient que les législateurs de l'Égypte et des Hébreux proscrivirent l'usage des poissons dépourvus d'écailles, et qui, par cette raison, sont tous fort muqueux et de pénible digestion... L'on conçoit que cette abondance de mucosité, introduite dans l'économie animale, rend très-visqueuses nos humeurs, ralentit le cours de la lymphe, procure des stagnations funestes; et, si

en outre on joint à cette nourriture par nécessité des assaisonnements âcres, du sel comme dans les poissons salés, marinés, fumés, desséchés, etc., nul doute qu'il n'en résulte l'introduction de principes âcres et nuisibles dans nos corps. Que de là naissent des dispositions au scorbut, des affections cutanées rebelles, des gales, des dartres dans les climats froids, des ulcères putrides ou cacoëthes, des fièvres gastriques et adynamiques, en été ou sous des cieux ardents; rien n'est plus connu ni plus ordinaire. C'est ainsi qu'on observe une sorte de lèpre ou dartre tenace chez les habitants des îles de Feroë et des Orcades. » (Ichthyophagie). L'on observe aussi l'éléphantiasis comme effet de l'ichthyophagie, entre Goa et Mosambique; le farcin aux Moluques et à Ceylan (Rob. Percival); d'après d'autres voyageurs, les ichthyophages de plusieurs îles de l'Archipel grec sont sujets à la calvatie et à l'alopécie; les habitants maritimes de l'Asie mineure et du golfe de Perse ou du Kerman, aux ulcères sordides; les peuples riverains du Jenisea, de l'Oby, du lac Baikal, à diverses affections cutanées. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, on fait observer que ces peuplades sont très-fécondes : nous en donnerons la raison tout-à-l'heure.

Ces sortes d'affections cutanées dont on vient de parler, ont été aussi observées sur les Norwégiens par Strœm; Boate les a remarquées chez

les Islandais; Steller les a reconnues aux Kamschadales; Zuetkert dit avoir vu des excoriations et des inflammations des organes génitaux, dans les deux sexes, par suite du régime ichthyophage. La nourriture de poisson favorise aussi singulièrement le développement des tænias et de tous les vers intestinaux, à cause sans doute des mucosités qu'elle engendre, dit-on, ordinairement. Mais la présence des vers intestinaux ne peut-elle pas elle-même être une cause des mucosités, par l'irritation incessante qu'elle détermine dans les voies digestives? — On rapporte encore que les habitants des côtes poissonneuses, les Bas-Bretons, les Asturiens, les Biscayens, tous les peuples voisins de la mer Baltique, sont très-sujets aux dartres, aux grosses gales et au scorbut. (Cheyne, *de infirm. valet. tuend.*) Les habitants de Lochaber, en Écosse, pendant leurs pêches, deviennent tous galeux par le seul fait de l'ichthyophagie.

Un autre effet que produit la nourriture de poissons, c'est l'excitation des organes génitaux en raison sans doute des grandes sympathies qui existent entre ces organes et le système cutané. D'après Lorry *(de morb. cutan.)* les dartreux, les galeux et les lépreux, sont fort enclins à la lubricité.

La qualité aphrodisiaque attribuée aux poissons dépend-elle des parties huileuses des pois-

sons, comme le prétendent Montesquieu et Paw? Cela ne nous paraît guère probable. En admettant cette propriété directe, indépendamment de l'indirecte, ne faudrait-il pas plutôt la faire dépendre du phosphore (puissant aphrodisiaque) que contiennent les poissons en assez forte proportion? Fourcroy et Vauquelin ont trouvé du phosphore combiné à la laite même du poisson. Les poissons gâtés, comme personne ne l'ignore, deviennent phosphorescents.

On sait qu'il est des poissons vénéneux. Les uns le sont en tout temps, les autres seulement le deviennent pendant les grandes chaleurs, dans les mers équatoriales, dans les Antilles, etc. Voici quelques-unes des principales espèces de poissons toxicophores : le poisson armé, *diodon orbicularis* (1); la lune, *tétraodon mola;* le tétraodon ocellé, *tetraodon ocellatus;* le tétraodon scélérat, *tetraodon sceleratus :* tous ces poissons vénéneux sont de la famille des cartilagineux ostéodermes. La vieille, *balistes vetula;* la petite vieille, *balistes monoceros :* ces deux derniers poissons sont de la famille des chismopnés. La carangue, *caranx carangus.* En 1808, à la Martinique, vingt personnes furent empoisonnées

(1) En 1803, à la Martinique, deux personnes succombèrent par suite d'un empoisonnement causé par ce poisson.

par une carangue. Il est une foule d'autres poissons vénéneux qu'il n'est pas de notre sujet de mentionner ici. Nous terminons ce paragraphe par la citation d'un passage extrait d'un mémoire sur les poissons dangereux ou vénéneux, par Hipp. Cloquet. Voici comment l'auteur s'exprime : « La chair de poisson est, sous toutes les températures possibles, plus sujette à se putréfier que celle des animaux à sang chaud, et il est clair, qu'exposée à une chaleur intense, celle d'un poisson malade se décomposera plus promptement que celle d'un poisson sain : on conçoit d'après cela comment un poisson malade produira des accidents, quoiqu'on le mange immédiatement après sa mort, tandis que celui qui se porte bien ne fera point de mal le premier jour, incommodera le second, et empoisonnera le troisième. Il est évident que les qualités pernicieuses de ces animaux augmentent considérablement en proportion directe du temps qui s'écoule entre le moment de leur mort et celui où on les prépare.

« Nous devons donc conclure que le poison des poissons n'est point borné à un seul de leurs organes en particulier, mais qu'il est répandu dans toute leur substance; qu'il ne provient point de leur nourriture; qu'il n'y a point de poisson qui jouisse de cette funeste propriété, à moins qu'il n'ait éprouvé quelque altération morbide;

que ce poison offre des caractères spéciaux, et que son activité accroît avec la cessation de la vie et en proportion du temps qui s'écoule. »

§ II.

DE L'INFLUENCE MORALE DU RÉGIME ANIMAL.

Cette dernière influence, pour être secondaire et consécutive au régime animal, n'en est pas pour cela moins appréciable et moins évidente, sinon pour les fonctions intellectuelles, du moins pour le moral du cœur ou le *moral* proprement dit; c'est-à-dire que le régime animal influe puissamment sur le caractère, le rend ferme, énergique, exalte le courage, excite la bravoure et la porte jusqu'à l'héroïsme. Achille a été nourri, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, de la moelle de lions et de tigres. Si le centaure Chiron, au-lieu de nourrir Achille de moelle de lion, l'eût soumis au régime végétal exclusif des Orientaux, c'est-à-dire à une nourriture douce, sucrée et parfumée, et qu'il l'eût élevé mollement sur les lits de roses du mont Ida, comme dit M. Virey, ou dans le giron de la déesse d'Amathonte avec le beau Pâris, pense-t-on que la vigueur de l'organisme et du moral eût conservé toute sa trempe dans ce fameux héros? Bien assurément non.

C'est par l'influence du régime animal et par l'usage des boissons fermentées, qui ordinairement y sont jointes, que les nations deviennent courageuses, guerrières et conquérantes. On sait que ce sont les barbares du Nord, races robustes et indomptables ,se nourrissant de chairs demi-crues, qui ont vaincu les vainqueurs de l'univers, ces Romains superbes énervés par le luxe, l'intempérance et la mollesse. Les Tartares du nord de l'Asie, peuple carnassier, omophage ou crudivore, n'ont-ils pas plusieurs fois subjugué les doux Hindous ou plutôt envahi l'immense empire des Chinois nourris de riz et abreuvés d'eau chaude et de thé?

De nos jours, on a vu les Anglais, le peuple le plus carnassier de l'Europe, fondre sur les paisibles Hindous éminemment frugivores et hydropotes, et, à l'exemple des Tartares, ils viennent d'entamer le céleste empire. Qu'est-ce qui inspire aux Anglais cette audace guerrière, cette fureur conquérante, si ce n'est l'usage d'une chair abondante, de bifteck ou de rostbeef arrosé d'excitantes et de belliqueuses liqueurs, comme de vins généreux, de punch, de rhum, etc. ?

Il est donc certain et expérimentalement prouvé que les peuples et même généralement les individus, qui mangent beaucoup de viande et usent de boissons spiritueuses ou fermentées, sont remarquables par une activité, une har-

diesse et une énergie de caractère que n'ont jamais ceux qui ne vivent que de végétaux et qui ne boivent jamais de vin.

C'est par une suite de ce principe ou de cette loi physiologique, que le régime animal dispose les peuples à secouer le joug du despotisme et à conquérir l'indépendance politique. Les Hindous, frugivores et hydropotes, ne se soustrairont jamais à la domination anglaise, comme l'ont fait les carnivores Américains, qui ont pris des Anglais le régime et la boisson de l'indépendance et de la liberté. Le régime animal est donc approprié aux hommes d'armes, aux conquérants, aux chefs des nations, des monarchies ou des républiques. La nourriture animale est donc enfin une source ou un principe de domination et de liberté, comme le régime purement végétal est un instrument de despotisme ou d'esclavage. C'est ce que l'on voit même chez les animaux : les espèces féroces, carnassières, vivant de sang et de carnage, dominent, tyrannisent et immolent impitoyablement les humbles et paisibles herbivores.

La plupart des peuples frugivores des pays très-chauds et des climats intertropicaux sont si amollis, si énervés, si timides, si craintifs, qu'ils ne conçoivent pas même la liberté ou l'indépendance civile et politique. Le régime végétal pur est généralement approprié aux peuples escla-

ves, et cela même quelquefois jusque dans les régions froides, comme en Russie, en Pologne, où les paysans, les mougiks, vivent principalement de pain, de légumes et d'herbages. Les Asiatiques et les Africains asservis suivent aussi un régime végétal et ne vivent généralement que de riz, de mil, de fruits, etc. Moïse se plaignait de ce que les Juifs, par de grasses et succulentes nourritures, devenaient rebelles et récalcitrants *(duræ cervicis)*; aussi les jeûnes et les abstinences, c'est-à-dire le régime maigre ou végétal, rendent les caractères et les esprits plus souples et plus soumis, tandis que l'usage de la chair, des nourritures succulentes et des boissons fermentées, comme du vin, suscite l'audace, la fierté, la témérité et les révoltes.

Si le régime animal excite tout l'organisme, exalte le courage, et rend l'homme hardi, fier, guerrier, impétueux et bouillant, il est loin d'exercer la même influence sur son esprit, c'est-à-dire une influence salutaire. Sous ce rapport, il y a une grande différence entre les Turcs et les Grecs qui habitent néanmoins le même climat. Les premiers, les Turcs qui mangent habituellement de la viande, sont épais et robustes, audacieux, guerriers, conquérants, cruels, féroces, fatalistes, et d'une intelligence généralement fort bornée; les Grecs, au contraire, soit ceux de Constantinople, soit ceux de la Morée, qui ont

long-temps vécu sous la domination oppressive des Turcs, et dont la nourriture principale consiste en poisson, en végétaux, en fruits, et surtout en figues succulentes (1), sont d'une constitution frèle, grêle, mince, faible, plus déliée

(1) Les figues étaient aussi en très-grande estime chez les anciens; elles faisaient les délices des grands, et devinrent quelquefois la subsistance de nombreuses armées. Athénée rapporte que Xerxès, roi des Perses, attiré par la réputation des figues qui croissaient dans les terres des Athéniens, vint faire la guerre à cette république pour faire la conquête de ce fruit délicieux. *Propter caricas chelidonias in Græciam venit infelix Persa cum quinquies quinque millibus.* (Clément d'Alexandrie.) D'après Pline, ce fut aussi pour aller goûter des figues de Rome, que les Gaulois portèrent la guerre en Italie. Au rapport de Brugerin, l'armée de Philippe, roi de Macédoine, aurait péri en Asie faute de vivres, si elle n'eût trouvé suffisamment de figues pour subsister. Il fallait que les figues fussent regardées comme propres à donner ou à entretenir les forces, puisque pendant long-temps elles servirent de nourriture aux athlètes. Les sages et les philosophes n'aimaient pas moins les figues que le peuple. Platon en mangeait fort souvent; ce qui lui valut le nom de *mangeur de figues.* Galien en mangeait beaucoup aussi, dans le but, dit-on, d'affermir sa santé. Mais rien ne prouve mieux le cas que l'on faisait autrefois des figues, que la loi que firent les Athéniens pour en défendre l'exportation en pays étranger, afin de s'en réserver uniquement l'usage. De là vient le nom de *sycophantes* qu'on donnait à ceux qui dénonçaient aux juges les transgresseurs de cette loi. (Athénée.)

que celle des Turcs. Aussi ils sont généralement plus souples, plus fins, plus rusés, plus spirituels que leurs robustes et stupides dominateurs.

Les gros mangeurs de chair et les gros polysarques se font rarement remarquer par les hautes qualités de l'intelligence et la force de leur esprit. Une intempérance abrutissante est trop souvent leur triste et dégoûtant apanage. Le gros ventre fait le gros entendement, dit M. Réveillé-Parise. Comment, dit Vaughan, croire que les vapeurs qui s'élèvent d'une grosse et vaste panse ne forment point un brouillard de stupidité entre le corps et la lumière de l'esprit? « Jamais homme aymant sa gorge et son ventre, ne fist belle œuvre. » (Charron.) Plutarque défend l'usage de la viande aux penseurs et aux savants. C'est là une de ces thèses générales qui souffrent bien des exceptions, suivant les climats, les individus, les tempéraments, etc.

L'homme intempérant, tout livré à l'empire des sens, s'abandonne presque toujours à l'attrait grossier des impulsions animales, aux passions abrutissantes, aux actions basses et dégradantes. Il est prodigue, dissipateur, turbulent, colère, fougueux, déréglé, libertin, débauché, etc. Or, l'exercice et la culture de l'intelligence s'allient difficilement avec l'ensemble de tous ces vices. Aussi, non-seulement l'intempérance est la mère de toutes les passions animales et honteuses, elle

est encore le tombeau de l'intelligence. Rien en effet n'éteint le feu de l'imagination, ne dégrade la mémoire, ne fausse le jugement et ne rend stupide, que les excès continuels de la bonne chère et du vin. Les grands mangeurs sont ordinairement de petits penseurs; leur esprit est comme suffoqué sous la graisse et le sang; il est comme frappé de vertige et étourdi par les vapeurs délétères des boissons alcooliques; et n'est-il pas littéralement vrai que l'intempérant ou l'ivrogne noie sa raison dans le vin?

Voyez tous ces Apicius, ces gastronomes rubiconds, ces épais Vitellius, qui s'emplissent de viandes et de vins plusieurs fois chaque jour, engloutissent sans cesse, vomissent et mangent encore. Leur cervelle, encroûtée par un sang épais, noir et stagnant, ne leur permet pas de lier deux idées ensemble; ils sont d'une nullité complète. Manger, boire, dormir, digérer et engendrer à la manière des brutes, voilà leur noble destinée, voilà leur dernière fin!

Voilà pourtant l'homme, ce roi de la création, cette haute intelligence faite à l'image de Dieu, ce dominateur du globe, ce maître des animaux, qui se dégrade, se ravale et se vautre avec eux dans la fange et dans la boue! « O la vile créature « que l'homme et abjecte, s'il ne se sent pas « soulever par quelque chose de céleste. » (Montaigne.)

§ III.

DE L'INFLUENCE DES BOISSONS.

Puisque le régime animal est ordinairement accompagné de l'usage de boissons fermentées, nous croyons devoir examiner brièvement l'influence de quelques-unes des principales boissons alcooliques, sans même omettre le café, qui, à titre de liqueur excitante, peut trouver sa place ici. D'ailleurs le café, comme on sait, forme ordinairement le couronnement de l'œuvre gastronomique, dans ce qu'on appelle la bonne société, c'est-à-dire chez les gens qui savent dîner méthodiquement et manger par principes. Quant aux mangeurs vulgaires, ils s'en passent, et se contentent du vin, et plus souvent encore d'une boisson infiniment inférieure au vin.

Le vin, comme tout le monde sait, est un bon fortifiant, un bon tonique, un excellent cordial même, surtout lorsqu'il est généreux et chargé d'alcool et de matière extractive. Mais chaque espèce de vin, indépendamment des effets généraux de toutes les boissons fermentées, produit des effets particuliers suivant la mesure de ses principes immédiats, et surtout suivant la proportion de l'alcool, du mucoso-sucré, de la matière colorante extractive, des acides, du tartre

et du principe volatil qu'elle contient : mais toutes excitent, fortifient et nourrissent plus ou moins. Voici comment s'exprime à ce sujet un médecin hygiéniste célèbre, Fodéré : « Les qualités de fortifier et de nourrir sont assez prouvées par ce que l'on voit tous les jours arriver à plusieurs malades, dont l'existence n'est soutenue que par quelques cuillerées de vin; par l'exemple d'hommes naufragés qui n'ont eu pendant un assez long espace de temps qu'un peu de vin pour toute alimentation, et entre autres les naufragés de la frégate *la Méduse,* qui ont vécu treize jours avec ce seul secours; par l'observation que les buveurs consomment très-peu de substances solides, et par celle des paysans et de tous les hommes de peines qui supportent beaucoup mieux la fatigue avec de mauvais aliments et un peu de vin, qu'avec une bonne nourriture, mais sans vin; enfin par la nécessité, pour ainsi dire instinctive, où se trouvent les habitants des pays froids et des pays humides, de recourir aux liqueurs fermentées pour jouir de quelque énergie et combattre efficacement l'influence de leur climat. »

Le vin, comme on l'a dit depuis long-temps, est l'ami de la liberté et de l'indépendance, tandis que les boissons aqueuses, l'eau chaude et le thé des Asiatiques, sont le breuvage de l'ilotisme ou de l'esclavage.

Le vin et toutes les liqueurs fermentées sont la boisson des peuples des contrées septentrionales. Jadis, comme le fait observer M. Virey, la bière et l'hydromel, ou d'autres boissons fermentées, étaient usitées dans les contrées boréales pour animer des corps qu'une excessive froidure engourdit sans relâche. Les Scandinaves se rendaient même furieux en mettant infuser l'*agaricus muscarius*, ou la fausse oronge, dans leur bière. Aujourd'hui, ce sont les Kamtschadales qui conservent cette coutume, selon Krascheminnikoff. Thomas Bartholin rapporte que le législateur Odin promettait aux Scandinaves qu'ils boiraient de la bière et de l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis. (*De causis contemptûs mortis à Danis.*) On sait que les Tartares font encore fermenter le lait de leurs cavales pour faire leur boisson favorite ou leur *koumyss*. Qui n'a vu, même en France, les Polonais, les Russes, les Cosaques, avaler d'énormes quantités d'eau-de-vie sans tomber dans l'ivresse?

Par contre, les boissons aqueuses, comme le thé et les stupéfiants, sont principalement en usage sous les climats brûlants des tropiques. Il faut pourtant excepter le café dont on use largement dans quelques régions chaudes, comme en Turquie, en Perse, en Arabie, etc. Le vin, et en général tous les spiritueux, sont nuisibles dans les pays chauds, parce qu'ils excitent et exaltent

trop le système nerveux déjà rendu si mobile et si irritable par la chaleur du climat. Les Européens, qui veulent conserver l'usage des boissons alcooliques dans les Indes comme en Europe, en ressentent bientôt les funestes effets sur les organes digestifs et surtout sur le système hépatique. Aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, Mahomet a proscrit l'usage du vin; mais c'est plutôt l'abus que l'usage modéré qu'il fallait condamner. L'Écriture sainte elle-même ne condamne nulle part l'usage modéré du vin. *Exultatio animæ et cordis, vinum moderatè potatum.* (Eccli., 31-36.) *Vinum lætificat cor hominis.* (Ps. 103-15.) Mais, il faut le dire aussi, l'abus est si près de l'usage! Aussi l'Écriture dit ailleurs, en parlant du vin : *ingreditur blandè, sed in novissimo mordebit ut coluber, et sicut regulus venena diffundet.* (Prov. 23-31.) Et ailleurs encore : le vin renverse les forts, et confond les sages : *Vinum apostatare facit sapientes.* (Eccli., 19-2.) L'usage modéré du vin réjouit donc l'âme et le cœur de l'homme; mais aussi il excite à l'expansion tant physique que morale, au mouvement, à la danse, au chant, à la gaieté, à la jovialité, à un babil folâtre; il porte à la franchise, mais une franchise légère, étourdie et irréfléchie. Malgré ces écarts, il n'exalte pas moins le courage et la bravoure. Il rend l'humeur vive, bouillante, impétueuse; le caractère audacieux, vio-

lent, turbulent, emporté, querelleur, belliqueux; en un mot, le vin exalte, transporte tous les peuples, et les porte puissamment à secouer le joug du despotisme et à conquérir la liberté et l'indépendance. Ce n'est donc pas sans raison que les Turcs ont banni l'usage du vin, afin de maintenir dans la dépendance et la servilité les fidèles observateurs de la loi de Mahomet, c'est-à-dire les phlegmatiques et impassibles Musulmans. Mais aujourd'hui, cet article du Coran est assez mal observé, et on s'est beaucoup relâché, sous ce rapport, depuis environ un demi-siècle, c'est-à-dire depuis que les idées *libérales* commencent à s'infiltrer peu à peu dans les masses turques. Qui sait si le vin ne contribuera pas puissamment un jour à les civiliser et à les christianiser? Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'abus est trop près de l'usage et le suit presque toujours. Il est donc à craindre qu'en général les peuples ne se corrompent plutôt qu'ils ne s'améliorent par l'abus des spiritueux. Aristote rapporte que les buveurs de vin, et il cite les Grecs et les Celtes ou Gaulois de son temps, étaient les plus turbulents, les plus querelleurs et les plus belliqueux, c'est-à-dire les plus intraitables, les plus insoumis et les plus prompts à se soulever et à se révolter. C'est apparemment aussi pour une semblable raison que le vin, à ce qu'on rapporte, fut interdit aux soldats romains (Spartian.),

qui n'avaient la liberté que de mettre un peu de vinaigre dans leur eau. Étant un jour éloignés de Rome, ils essayèrent de s'en faire accorder, mais on leur répondit que le Nil, dont ils étaient alors voisins, devait amplement leur suffire. Platon rapporte la même sévérité des Carthaginois, qui défendaient également le vin à leurs troupes, sans leur laisser d'autre boisson que l'eau pure. D'après Suétone, le peuple romain se plaignit un jour de la disette et de la cherté du vin; Auguste réprima sévèrement cette plainte, et déclara qu'Agrippa avait suffisamment pourvu à la nécessité publique, lorsqu'il avait fait conduire l'eau par des canaux en plusieurs endroits de la ville.

On dit que Charles XII, roi de Suède, n'a jamais bu que de l'eau.

Le sang de la grappe est la source de tous les maux, dit le Coran. Rien n'est plus vrai. Ces maux ne sont que trop connus. *Luxuriosa res vinum*, dit Salomon. (Prov. 20-1.) *Vinum est lac veneris metropolis malorum*, dit Athénée. C'est le nourricier de la volupté et l'appât du crime. Il plaît au goût, trouble la raison, soulève les sens, enflamme les passions, et le plus souvent, tôt ou tard, il perd ceux qu'il a délicieusement séduits : *Sapit in ore, ardet in ventre, fumat in capite, suîque amantissimis tandem jugulum petit.* (Patin.) Nous ne voulons pas

rapporter ici tous les anathèmes que les Pères de l'Église ont lancés contre le vin; ces détails seraient infinis et surtout déplacés dans ce travail. Nous nous contenterons d'en citer un seul, celui de saint Grégoire de Nysse. Voici ce que dit ce Père sur le vin : *C'est la peste des jeunes gens, la honte des vieillards, l'infamie des femmes, la nourrice de la folie, la mère des emportements, le venin de l'âme, la mort de l'esprit, la ruine de toutes les vertus.* Il faut entendre tout cela de l'abus du vin; car l'abus seul est toujours blâmable, l'usage prudent et modéré, jamais. Ce tyran de l'âme, suivant l'expression de Platon, *animæ tyrannus*, peu à peu dégrade et abrutit l'homme qui s'abandonne aux excès bachiques; il hébète, émousse l'esprit, éteint le feu de l'imagination et paralyse la force du génie.

On connaît aussi les perturbations physiques, ou plutôt les maux véritables et souvent irremédiables causés par l'abus du vin, lequel devient alors un véritable poison lent, et d'autant plus dangereux et plus perfide qu'il est plus doux et plus agréable. Or, ces maux sont les inflammations chroniques des organes digestifs, et toutes sortes de phlegmasies et d'obstructions ou d'affections organiques des viscères abdominaux, qui amènent presque toujours une hydropisie incurable et une mort prématurée, c'est-à-dire vers l'âge de cinquante et quelques années. Si

l'on dépasse cet âge, on n'arrivera à la vieillesse qu'accompagné de la goutte, de la gravelle, de la pierre, du tremblement, de la paralysie; et, stupidement courbé sous le poids de la honte et du déshonneur, on finira sa triste existence dans l'imbécillité, l'abrutissement et le mépris. Voilà la belle et noble fin des ivrognes!

« Les effets du vin, pris en excès, dit Fodéré, sont encore plus dangereux chez les femmes que chez les hommes. Au physique, il détruit la beauté; il rend la peau sombre, rude, tachetée; il dérange la menstruation et produit la stérilité; chez les nourrices, il altère le lait et en fait une sorte de poison pour l'enfant. Au moral, il abrutit entièrement la femme, lui enlève toute modestie et toute pudeur, lui donne une voix et des mœurs hommasses, détruit sa sensibilité et jusqu'au sentiment de l'amour maternel. » Ailleurs, le même auteur ajoute encore ceci : « Si l'on me demandait mon avis sur la nécessité du vin, dans l'état de santé et lors de son emploi comme moyen hygiénique, je répondrais franchement, avec Platon et d'après les maux que je sais qu'il cause, qu'on ferait beaucoup mieux de ne pas y accoutumer les enfants, et que nous n'avons besoin de cette excitation factice que lorsque nous approchons de la vieillesse ».

« On connaît, dit M. Réveillé-Parise, dans son *Hygiène des hommes de lettres*, l'anathème,

lancé par les poètes sur les pâles buveurs d'eau, ces maudits d'Apollon. « Si la pensée, dit Shéri-« dan, est lente à venir, un verre de bon vin la « stimule; et quand elle est venue, un verre de « bon vin la récompense. » Fort bien, mais à force de stimuler et de récompenser, il est à craindre qu'on ne contracte de funestes habitudes. Shéridan lui-même en était un assez triste exemple. L'ivresse est considérée, par Hoffmann le conteur, sous un autre rapport. « Ce n'est pas, « dit-il, que l'on conçoive alors des idées plus « sublimes; mais je suis tenté de comparer cet « état à une roue de moulin qu'une rivière gon-« flée fait tourner plus vite : ainsi, les flots de « vin poussent avec plus de violence les rouages « intérieurs. » Sans contredit; mais ces rouages poussés avec violence sont bientôt usés et rompus. Penseurs, amis du travail, n'en croyez pas les poètes, écoutez les médecins. »

Le *café*. C'est une infusion tonique et excitante qui stimule doucement les organes digestifs et favorise par conséquent la digestion stomacale et même l'élaboration digestive générale; et comme le principe aromatique et l'huile empyreumatique, que la torréfaction a développés dans la fève arabique, sont des stimulants diffusibles, il en résulte que l'usage du café produit une excitation de toute l'économie ou une augmentation d'activité de tous les organes et surtout du cer-

veau : de là l'insomnie et l'agitation générale qui ont lieu ordinairement chez les personnes nerveuses ou chez ceux qui ne sont pas habitués à l'usage du café. Le lait, qu'on associe souvent au café, en corrige la trop grande activité, et celui-ci à son tour favorise la digestion du lait. Le café, comme on sait, est l'excitant spécial des fonctions intellectuelles. Cette délectable et hilarante boisson, comme disent les poètes, excite l'esprit engourdi, fait germer et croître les idées et laisse en paix la raison (1). Le café, disait le fameux médecin Barthez, me *débêtise*. Fort bien. Mais aussi faites attention que son excès use et détruit la santé. Quelqu'un fit remarquer à Frédéric II que l'abus du café altérait sa santé. « Je le sais, dit-il, et j'ai fait une grande réforme dans ce genre. Je n'en bois plus que quatre ou cinq tasses le matin et une cafetière dans l'après-dîné. » Zimmermann, dans ses travaux excessifs, ne pouvait s'en passer, et par modération il n'en prenait que quatre tasses par jour : mais aussi

---

(1) C'est là cette liqueur au poète si chère,
Inconnue à Virgile et qu'adorait Voltaire.
Mon cœur devient-il lourd et ma tête pesante,
Eh bien ! pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.

(Delille.)

quelle santé ! quelle fin ! s'écrie M. le docteur Réveillé-Parise. « Le malheur est, continue cet auteur, que l'habitude une fois prise on ne peut plus s'en passer, malgré les maux qu'on en ressent et qu'on cherche à déguiser. Les Indiens disent de l'eau-de-vie : *c'est boire du feu;* ce feu brûle leurs entrailles, et ils continuent à en avaler.

« Depuis Fontenelle, on répète par moquerie que le café est un poison lent. Eh bien ! qu'importe qu'il soit lent si c'est un poison en effet. Son mode d'action est certainement, infailliblement, celui d'un poison, toutes les fois qu'il n'est pas en rapport avec une organisation donnée. On ne saurait nier que le café est en général un stimulant énergique du système nerveux, qu'il active la circulation, qu'il échauffe le sang, qu'il le détermine au cerveau, qu'il agite, qu'il produit l'insomnie, qu'il irrite l'estomac et ôte l'appétit, qu'il occasionne des tremblements, qu'il maigrit, etc.; en un mot, qu'il excite les forces, mais il ne les répare pas. Demandez maintenant s'il est un poison ou non. Son effet principal est de pousser à l'extrême la constitution nerveuse et d'affaiblir l'énergie musculaire ; c'est là son danger, et danger d'autant plus perfide qu'on ne l'aperçoit pas. On l'a déjà dit, le café tue en caressant. »

Si généralement le café nuit aux personnes

sèches, nerveuses, irritables et en même temps très-vives, mobiles et sanguines, il peut être utile et même fort salutaire aux individus lymphatiques, mous, pituiteux, glaireux, apathiques, chez lesquels surtout on remarque un état de lenteur et de torpeur non moins physique qu'intellectuel et moral. Ainsi, le café tantôt est bienfaisant, tantôt nuisible; car en hygiène et en médecine rien n'est ni ne peut être absolu : tout est essentiellement et nécessairement relatif aux circonstances et aux individualités. « Il est même certains tempéraments qui se trouvent bien de son emploi (du café), dit le spirituel auteur de *l'Hygiène des hommes de lettres*, ce sont les personnes lymphatiques, disposées à l'obésité, ayant besoin d'excitants artificiels. Si donc votre esprit est naturellement engourdi, paresseux, enfoncé dans la graisse, noyé dans la sérosité, excitez-le par le café, puisez vos inspirations dans ce dangereux Hippocrène. Mais, au nom de votre santé, éloignez de vos lèvres la coupe enchanteresse, si la nature vous a doué d'une organisation irritable, nerveuse, vibratile, si l'imagination est inflammable; bien plus encore quand il y a tendance aux congestions sanguines, cérébrales, disposition hémorrhoïdaire, susceptibilité gastrique, etc. Plaignons du reste le penseur qui a besoin de ce stimulant artificiel; à coup sûr, son esprit manque par lui-même de vi-

gueur et d'étendue. Les grands hommes de l'antiquité ne connaissaient pas le café, et cependant leur puissant génie a-t-il failli? ne sont-ils pas encore nos guides et nos modèles? »

Considérons maintenant un instant l'influence du café, pris habituellement et substitué en partie au vin dans l'état actuel de la société européenne.

Le café, comme on sait, est originaire de l'Arabie. Aussi l'on prétend que c'est au café que les Arabes doivent en partie la vivacité de leur esprit, le feu de leur imagination et ce caractère d'indépendance et de liberté qui constitue, à leurs yeux, tout leur bonheur. Or, c'est cette indépendance et cette liberté qui les a rendus jusqu'à présent fiers, indomptables et insoumettables. Mais n'y aurait-il pas une autre cause, une raison plus haute de cet état d'indépendance et de liberté des Arabes ou des descendants d'Ismaël? Certes, oui, et on la trouve, cette raison, dans un oracle divin de l'Écriture. L'ange du Seigneur dit à Agar : Je multiplierai ta postérité d'une manière prodigieuse; on ne pourra la compter, tant elle sera nombreuse. Voilà que tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras du nom Ismaël.... Ce sera un homme farouche : sa main sera levée contre tous, et la main de tous contre lui; et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères. *Ecce concepisti, et paries filium : vo-*

cabisque nomen ejus Ismaël.... Hic erit ferus homo; manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum : et è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. (Gen., cap. 16.) « Prédiction étonnante, s'écrie M. Rhorbacher, qui s'accomplit depuis bientôt quarante siècles. Depuis quarante siècles bientôt, la postérité d'Ismaël, les Arabes Ismaélites, forme un peuple farouche, nomade, indomptable; depuis quarante siècles bientôt, elle traverse les déserts, dresse ses tentes vis-à-vis de ses frères les Israélites, les Iduméens et les autres descendants d'Abraham par Céthura. Ses courses vont de Maroc et d'Alger jusqu'au-delà des ruines de Babylone et de Ninive. Toujours indépendante, ni l'Assyrie, ni la Perse, ni l'Égypte, ni Rome, ni la Porte, n'ont pu la réduire. Sa main est levée contre tous, la main de tous contre elle; mais nul ne peut l'anéantir; elle a une promesse. » (Histoire universelle de l'Église catholique, t. 1, p. 201.) Les Français, jusqu'à présent avec une armée de cent mille hommes, ne l'ont encore ni complètement anéantie, ni complètement domptée. Le feront-ils? le temps nous l'apprendra. Mais, en attendant, qu'on se souvienne *qu'elle a une promesse*. Et quand on soumettrait momentanément ou indéfiniment une partie des Arabes du nord de l'Afrique, la postérité d'Ismaël n'en serait pas détruite pour cela; la promesse subsisterait et

la prédiction n'en aurait pas moins son accomplissement.

Revenons de la politique au café. Mais le café lui-même n'est-il pas un puissant levier politique à la disposition des peuples? Ce qu'il y a de certain, c'est que le despotisme en a quelquefois interdit l'emploi aux peuples. Le sultan Mourad III avait défendu l'usage du café à Constantinople. Sous la minorité de Mahomet IV, pendant la guerre de Candie (Ricault, *Hist. de l'empire ottoman),* le grand visir Kupruli, apprenant que dans les cafés publics on se permettait de blâmer sa conduite en lui attribuant les malheurs et la décadence de l'empire, fit fermer sur-le-champ tous ces lieux et même démolir les maisons, précipiter dans le Bosphore, cousus dans des sacs de cuir, les téméraires scrutateurs de son gouvernement; on distribua, par son ordre, la bastonnade à d'imprudents raisonneurs, à quelques milliers de cafetiers de Constantinople, desquels on brisa les tasses. Cependant ce même Kupruli, moins inquiet des cabarets et des tavernes, où l'on vendait du vin, malgré la loi expresse du prophète, les laissa subsister. Il pensait en vrai tyran, car il redoutait peu l'ivresse qui abrutit les hommes, mais beaucoup la raison qui les éclaire. Sous le despotisme, c'est en effet un crime bien capital que de raisonner. (Moseley, *Traité des propriétés du café.* Citation de M. Virey.)

A Londres, en 1675, sous Charles II, on remarqua que les cafés publics devenaient des foyers de sédition ou du moins des clubs politiques. L'autorité les fit fermer, en laissant toutefois aussi subsister, comme le fit Kupruli, les cabarets et les tavernes à vin et à bière. (Phil. Sylvestre-Dufour. *Traité du café.*)

M. le docteur Virey fait observer que, sous Louis XV, les cafés à Paris exerçaient un puissant empire sur le public, et que la renommée du café Procope, où se rassemblaient les beaux-esprits de ce temps, n'est pas étrangère à l'histoire politique du 18e siècle, non plus qu'à la philosophie, comme on peut le voir par la correspondance littéraire de Grimm. L'auteur aurait pu ajouter que ce café politique ne fut probablement pas non plus étranger à la trame de la révolution française.

Nous avons vu ci-dessus que les amateurs du vin s'abandonnent à la gaîté, à l'insouciance, à la légèreté, à une franchise étourdie; les buveurs de café, au contraire, deviennent circonspects, sérieux, réfléchis, pénétrants, subtils, calculateurs, etc. Aussi, comme nous venons de le voir, le despotisme craint plus l'usage du café que celui du vin, parce que le café fait penser et raisonner juste, tandis que le vin, par son fréquent abus, produit un effet contraire; il abrutit et détruit à la longue la puissance de l'intelligence et l'em-

pire de la raison. Nous l'avons déjà dit au commencement de ce travail, toutes choses égales d'ailleurs, on pense et on raisonne plus sainement dans un café que dans un cabaret ou une taverne à vin ou à bière, parce que l'excès du café ne trouble pas la raison comme celui des boissons alcooliques.

L'histoire et l'expérience nous montrent donc que les gouvernements despotiques se trouvent mieux des stupéfiants et des débilitants pour maintenir leurs peuples dans une humble sujétion ou plutôt dans un abrutissant esclavage; or, ces moyens stupéfiants et débilitants, ce sont l'opium, le bangue *(cannabis indica)*, les *datura metel et cotula, etc.;* l'eau chaude et le thé en Chine, comme autrefois les thermopolies à Rome.

Quelques mots sur le *thé*. Le thé, comme on sait, est fort en usage dans les pays humides et brumeux, comme l'Angleterre, la Hollande, etc. Cette boisson favorise la transpiration et excite légèrement l'action de l'estomac par le principe aromatique qu'elle contient; ou plutôt, au moins en certains pays, le thé débilite les organes digestifs par l'excessive abondance de son véhicule aqueux, surtout si on le prend en grande quantité et pur, c'est-à-dire non coupé avec du lait.

Il est certain que le thé produit un effet particulier sur le système nerveux. Quand on le prend trop fort, il cause souvent, chez des per-

sonnes très-nerveuses, de l'agitation, de l'insomnie, des spasmes et un tremblement général. Mais ces accidents n'ont pas lieu ordinairement si l'infusion est légère; elle agit alors à la manière des légers antispasmodiques.

Les Chinois, comme tout le monde sait, sont de grands buveurs de thé. Ce sont eux qui le fournissent abondamment à toute l'Europe. Citons quelques passages curieux et piquants sur les effets physiques et moraux du thé chez les Chinois et les Hollandais.

« Les Chinois sont, dit-on, exempts de la goutte, de la pierre ou du calcul vésical, des coliques néphrétiques, etc. (1) Jamais ils ne s'enivrent, ne se querellent, ne se battent; ce sont les plus modestes, les plus patients des hommes : rien n'égale leur très-humble soumission, leur respect; des coups de bambou, distribués de la main de leurs mandarins, qui en reçoivent à leur tour des grands, et ceux-ci de la main de l'empereur lui-même, règlent en un instant la plupart des différends. Une nation de plus de cent millions d'individus a subi avec une humi-

(1) Les Arméniens, dit Chardin, boivent du vin en qualité de chrétiens, tandis que les Persans, leurs voisins, en qualité de musulmans, boivent de l'eau. Les premiers sont sujets à la gravelle qu'ignorent les seconds. (*Voyage en Perse,* t. 5.)

lité tout à fait édifiante, depuis plus d'un siècle et demi, le joug de quelques milliers de Tartares qui y règnent encore aujourd'hui paisiblement. Depuis quatre mille ans et plus (l'auteur serait plus dans le vrai en disant : moins de quatre mille ans), le vaste empire de la Chine n'a jamais changé de lois, de mœurs, de coutumes; les dynasties impériales s'y sont succédé, les hommes sont restés les mêmes, malgré les révolutions, en se garantissant prudemment de toute perfection. Tel est le bonheur dont ils jouissent, et tout cela est dû à l'eau chaude du thé, qui facilite la digestion, délaye, stimule doucement les humeurs, égaye sans turbulence, n'excite point l'acrimonie des passions, mais tempère sagement l'ardeur du courage, amollit une dangereuse fermeté de caractère, supprime toute recherche du mieux, éteint tout enthousiasme, toute liberté, toute verve, comme on en voit d'heureux exemples parmi les poètes chinois.....

«...... Heureux cent fois le sage disciple de Con-Fou-Tsou (que nous nommons Confucius), qui trouve des vertus en infusion dans sa théière, et l'affaiblissement salutaire du corps, avec la tranquillité de l'âme, dans le feuillage du *tchá* (nom du thé en langue de chinois lettrés) né des sourcils de saint Darma! Il est vrai que les Chinoises au petit pied sont sujettes, par l'effet de cette boisson, aux flueurs blanches et aux maux

d'estomac, comme les Anglaises et les Hollandaises qui se délectent de cette précieuse infusion. Il est vrai que le thé leur donne un teint un peu livide et verdâtre ou plombé, qu'il les rend mollasses, languissantes, et fane leurs appas avant la vieillesse, qu'il noircit et fait tomber les dents; mais, s'il cause des tremblements, des vertiges pernicieux, surtout aux personnes énervées qu'il énerve encore plus, il plaît au goût quand on y est habitué; il diminue l'extrême embonpoint; il réveille les individus somnolents, et cause une légère exaltation; il convient aux hommes corpulents, sédentaires, lourds, qui mangent beaucoup, et surtout des aliments gras, visqueux, indigestes.

« On comprend qu'un pesant Hollandais, gonflé de laitage, de beurre et de fromage, abreuvé de bière, sous un ciel humide et brumeux, dans un air épais et sombre, sur un sol bas et marécageux, on conçoit, dis-je, que, n'ayant que des eaux croupies et malsaines à boire, il tombe dans la cachexie, la leucophlegmatie, surtout avec une constitution flasque, lymphatique, un teint fade et blond. Alors il a besoin de substances toniques, âcres, stimulantes, qui raffermissent son organisation, qui donnent plus de mouvement, de nerf et de vie à cette chair molle, à ces membres lents qu'il traîne avec tant de lourdeur. Aussi le médecin belge Bontekoë,

croyant que cette inertie batave dépendait d'humeurs crasses et visqueuses, d'un sang épaissi, voulait les délayer, les atténuer, les rendre plus limpides et plus pénétrantes par de longues irrigations de thé, afin de nettoyer le *marais* de la rate et du pancréas. Il faut, selon lui, commencer d'abord par huit à dix tasses chaque jour, à toute heure, et le Hollandais ne deviendra parfaitement vif et léger comme un Français, qu'après avoir bu journellement cinquante à quatre-vingts tasses de thé, s'il est possible. Mais, malgré les assertions du docteur flamand, secondées par les éloges qu'en firent Tulpius, savant médecin et consul d'Amsterdam, Waldschmit, Joncquet, etc., et par la compagnie des Indes, qui trouvait fort son compte à cette consommation, les effets ne répondirent point à ces brillantes promesses : le Hollandais fut plus gonflé d'eau et plus appesanti que jamais.

« On penserait qu'il retourna au vin de Bordeaux ou de Xérès : point du tout, et l'esprit du commerce l'emporta en Hollande et en Angleterre sur toute autre considération. A peine apportait-on toutefois quelques milliers de livres de thé en Europe au commencement du dix-septième siècle, et, vers sa fin, cette importation s'élevait environ à quatre-vingts milliers pesant. Ce n'est rien en comparaison d'aujourd'hui (1819). Des renseignements exacts, pris aux douanes de

Macao et de Canton, prouvent, d'après Lettsom et de Guignes, que les Anglais importent annuellement eux seuls plus de vingt-un millions de livres pesant pour la consommation de toute l'Europe. Voilà un immense revenu pour la Chine; elle s'enrichit de notre folle prévention; et le commerce, y gagnant beaucoup aussi, étend le plus qu'il peut cette vaste source de profits qui épuisent l'or de l'Europe. C'est pour en profiter également que les Anglo-Américains se sont affranchis du joug de la vieille Angleterre. Ainsi la feuille d'un arbrisseau a fait rougir de sang humain les mers et les terres du Nouveau-Monde. » (Virey.)

§ IV.

SUITE DE L'INFLUENCE COMPARATIVE DU RÉGIME VÉGÉTAL ET DU RÉGIME ANIMAL.

On a pu voir, d'après tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que le régime végéto-animal, ou le régime mixte, est le plus approprié aux peuples civilisés. L'humanité est essentiellement faite pour la société et la civilisation; et cet état social et véritablement civilisé, vous ne le trouverez que chez les peuples formés et policés par le christianisme, et point ailleurs (1); vous le

---

(1) En dehors du christianisme, on ne trouve qu'une

trouverez chez les nations qui habitent des climats tempérés et qui sont soumis à un régime végéto-animal sagement combiné et réglé par les principes d'une hygiène physique et morale parfaitement éclairée; c'est-à-dire que vous trouverez cette sorte de perfection humanitaire chez les peuples chrétiens et surtout au centre de l'Europe. Ce serait en vain qu'on la chercherait chez les peuples qui habitent les contrées boréales, vivant uniquement de substances animales; on la chercherait également en vain au sein des nations des pays chauds, qui ne se nourrissent que de végétaux et ne boivent que de l'eau chaude, comme entre autres les Asiatiques, les Chinois et les Hindous. On sait assez que là n'est point la vraie civilisation.

Sans doute, l'homme pris isolément comme individu peut transitoirement vivre de tout indiffé-

---

civilisation abrutie et bâtarde, comme celle des Turcs et des Chinois. Mais, dira-t-on peut-être, à Athènes et à Rome, sous Platon et sous Auguste, ne vit-on pas la plus haute civilisation? Oui, une civilisation d'esclavage, dans lequel des rhéteurs et des sophistes enlaçaient honteusement l'humanité presque tout entière. Et puis la morale païenne de ces temps si vantés, on la connaît : c'était l'infanticide légal; c'étaient en un mot tous les vices divinisés et adorés. Dans le christianisme seul se trouvent donc les sciences, les lumières, les arts, la liberté, c'est-à-dire la véritable civilisation.

remment et dans tous les climats; mais les hommes pris en masse, en corps de nation, seront toujours forcés, pour durer, de subir les lois générales établies par la nature et reconnues par l'instinct humain; c'est-à-dire que les peuplades boréales seront forcées de se soumettre au régime purement animal et spiritueux, et que les habitants intertropicaux, sous l'empire de la nature et de leur instinct conservateur, repousseront toujours les substances animales et les boissons alcooliques. Nous avons vu, en effet, que les unes et les autres leur sont nuisibles. Une autre loi, une loi intermédiaire placera donc l'homme dans une condition moyenne ou dans une latitude tempérée; et alors il passera pleinement sous l'empire des lois de son organisme et de sa nature, il deviendra panphage ou omnivore, il deviendra sociable et arrivera à la vraie civilisation, à la civilisation physique, intellectuelle, morale et sociale, c'est-à-dire à sa perfection terrestre.

Il demeure donc constant et démontré que le régime alimentaire de l'homme civilisé ne peut être exclusivement végétal, quoi qu'en aient dit Wallis, Hecquet et J.-J. Rousseau, parce qu'il ne nourrit pas suffisamment et ne soutient pas assez les forces physiques; il n'est pas moins certain que le régime purement animal, proposé par Helvétius et plusieurs autres tels que Janus

Plancus, Tyson, Audry, etc., serait évidemment insalubre et malsain dans les régions brûlées des tropiques. Nous avons vu précédemment que ce sont les nourritures animales et les spiritueux, qui font périr dans les colonies intertropicales un si grand nombre d'Européens et surtout d'Anglais, qui veulent y conserver le régime confortable de leur froide et nébuleuse patrie. C'est donc, nous le répétons, le régime végéto-animal ou le régime mixte qui est essentiellement approprié aux peuples civilisés, c'est-à-dire aux nations de l'Europe et à toutes celles qui habitent des climats tempérés, comme les nouveaux peuples civilisés de l'Amérique. Ce sont tous ces peuples civilisés et chrétiens que nous avons ici spécialement en vue. Nous laisserons donc paisiblement végéter les Asiatiques, les Hindous et les Chinois avec leur riz fade, leurs fruits aqueux et leur thé insipide; laissons également les peuplades septentrionales, les barbares voisins des mers du Nord, dévorer la chair des phoques, des morses et des ours marins, et s'abreuver avec délices de l'huile rance et fétide de baleine.

Nous le répétons encore, c'est donc l'alimentation mixte ou intermédiaire, qui est la plus favorable pour jouir des avantages exempts des extrêmes opposés que nous venons de signaler, en sorte, comme dit M. Virey, qu'on pourrait dire que le paysan et le pauvre sont les *herbivores*

de la société, que les riches et les grands en sont les *carnassiers*, et que les rangs médiocres représentent, comme dans la nature, les races *omnivores* qui s'accommodent de divers régimes. Chacune de ces classes a ses mœurs comme ses nourritures.

Sans doute, dit ailleurs le même écrivain, quand on dit que l'homme est omnivore, on ne prétend pas qu'il puisse se nourrir de terre glaise comme Gumilla et M. de Humboldt assurent que les Otomaques, ou d'autres peuples sauvages, en avalent quelquefois, faute de vivres; et comme font aussi, par besoin, en hiver, les loups de nos contrées... « Depuis l'Esquimau et le Kamtschadale, vivant de poissons crus et pourris, dans une même auge avec leurs chiens, et buvant l'huile rance de baleine, jusqu'au délicat Asiatique se nourrissant de fruits sucrés, de végétaux aromatiques, et se désaltérant avec des sorbets parfumés, combien de nuances et d'espèces d'aliments chez toutes les races humaines! Notre espèce peut donc s'accoutumer à peu près à tout, même à des poisons, puisque on mange, en Laponie, de jeunes pousses d'aconit, comme des asperges. L'homme, chef de tous les êtres organisés, devait avoir droit sur tous; il goûte, en quelque manière, toute la nature, et cette multiplicité infinie de ses goûts étend nécessairement le domaine de ses sensations, de ses pen-

sées, exerce son discernement, l'oblige à tout rechercher et à tout observer. »

L'homme civilisé, établi par Dieu propriétaire universel du monde physique et roi de la terre, s'est donc assujetti toute la nature vivante, tous les êtres organisés, pour en tirer sa nourriture et sa force. C'est par un mélange heureux des règnes organiques qu'il est parvenu à jouir de la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles.

L'homme seul, entre tous les êtres animés, comme dit M. de Bonald, a reçu la puissance de produire le feu. Cet agent puissant et terrible de destruction a été refusé aux animaux même les plus *intelligents*. « Le chien et le singe, dit M. de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, s'approcheront du feu et se chaufferont comme nous avec plaisir; mais jamais vous ne leur apprendrez à pousser un tison sur la braise, car le feu ne leur appartient pas; autrement le domaine de l'homme serait détruit. » Or, cet instrument dominateur de toutes les substances organiques, l'homme l'appelle à son secours pour rendre digestible par la coction toutes les matières alibiles et assimilables. On a remarqué que la plupart des sauvages étaient omophages ou crudivores; ils ne se sont humanisés qu'à proportion qu'ils ont usé d'aliments cuits et préparés par l'action du feu. De même on apprivoise les

animaux farouches en les soumettant au régime adoucissant et relâchant des nourritures cuites. Le régime, soit animal, soit végétal, composé de substances cuites, est donc un moyen d'humanisation et de civilisation, parce qu'il tempère l'effervescence des humeurs, les rend plus douces ou moins irritantes, et par là même apprivoise, adoucit et humanise le caractère, favorise la liberté des fonctions intellectuelles et le déploiement de l'industrie humaine.

Nous ne pouvons résister au plaisir de rapporter ici un dialogue piquant et curieux entre un jeune médecin anglais et un vieux Brame de l'Inde. Tout ce colloque sur l'influence comparative des régimes animal et végétal, est emprunté à M. le docteur Virey.

Un jeune médecin anglais, au service de la Compagnie des Indes-Orientales, lia connaissance, dans la ville sainte de Benarès, avec un vieux Brame *pandit*, ou savant, de la secte pure de Siva, laquelle garde d'étroites abstinences, ou se prive exactement de tout ce qui a vie, dans le règne animal. Ce Brame portait sur son front la figure allégorique du *lingam*, etc., s'honorant du titre de *Sanniasy*, pratiquait le *yogam*, c'est-à-dire qu'il s'adonnait à la vie spéculative, ainsi que les plus estimés d'entre eux; aussi poussait-il l'abstinence de toute chair jusqu'à filtrer l'eau de sa boisson, de peur d'avaler quelqu'insecte,

soit qu'il crût à la métempsycose, soit qu'il le fît par motif de pureté. Il se contentait souvent d'un seul repas, comme les anciens *vana prastas*, Brames ermites ou philosophes. Éclairé par de profondes études, il s'était défait d'une partie des préjugés qui font regarder les Européens avec horreur par ses compatriotes, et il aimait à être flatté. Il eut avec le physicien anglais la conversation suivante :

LE DOCTEUR.

Illustre enfant de Brahma, comment avez-vous pu subsister si longuement avec un peu de riz, des figues ou quelques autres fruits, et en ne buvant que de l'eau filtrée? Depuis longues années, vous vous contentez d'un maigre dîner vers le soir seulement; votre temps se consume à réciter des *mantrams* (ou prières), à prononcer la syllabe sacrée *oum*, dans une perpétuelle contemplation, et à lire les *vedams* ou des écrits de vos sages. Vous connaissez la *trimourty*, ou les trois puissances suprêmes de la nature, et tandis que le reste des mortels s'accroupit dans le bourbier de la matière, ou dans le cloaque infect des passions, votre âme purifiée s'élance vers Brahma pour s'identifier à la source universelle de toutes les existences. Par cette union à *paramattma*, l'esprit, comme fondu dans la suprême félicité, laisse votre corps impassible et pour ainsi dire

anéanti. Aussi vous êtes maigre, décharné; vos membres sont débiles, desséchés; vous ne les exercez qu'avec peine et langueur; la vie vous devient un fardeau. Assis constamment ou couché sur votre natte, à demi sommeillant, au milieu des rêveries ou des illusions du *maya*, vous devenez pâle, sans vigueur; votre estomac affaibli digère à peine, malgré les feuilles aromatiques de *toulochy* (espèce d'*ocymum* ou basilic) que vous prenez après votre dîner, et le gingembre, le bétel, dont plusieurs de vos compatriotes font usage, ou même l'*asa fœtida*, le meilleur digestif de vos grands repas. Vivez comme nous, rajeunissez-vous par des aliments substantiels; ou, si vous répugnez à la chair, acceptez nos boissons fortifiantes, le rhum, le punch, de bon vin généreux de Porto.....

LE BRAME.

Que me conseilles-tu, jeune médecin de l'Occident? Ne vois-tu pas qu'un soleil ardent, qui nous consume, exige que nous préférions des nourritures rafraîchissantes, douces, sucrées, aqueuses? Il faut tempérer notre sang par un régime tout végétal. Nous fuyons avec horreur ces viandes immondes et empestées, infectes charognes dont vous vous souillez parmi nous, et qui bientôt vous tuent par des fièvres mortelles, des dysenteries malignes et contagieuses,

comme si les dieux se vengeaient sur vous de tout le sang innocent des animaux versé pour assouvir votre gloutonnerie. Tandis que nous passons nos jours dans la douceur, la patience, les sages réflexions, en exerçant notre esprit à la pratique des vertus et de l'humanité, vos immondes se gorgeant de chairs, avec des liqueurs spiritueuses, paraissent tourmentés du bouillonnement des passions; la colère, la fureur respirent dans leur teint allumé, ardent, et leurs muscles crispés; s'ils sont robustes et replets, c'est à la manière des lions et des tigres, dont l'haleine et la transpiration sont déjà fétides et putrescentes, comme leurs humeurs. Vous régnez par la violence et la guerre; vous exaltez encore ce tempérament brutal et féroce par ces aliments déjà sanguinaires; plus grands et plus épais de corps que nous, sans doute, vous usurpez l'empire que mériteraient au contraire la bonté, l'humilité, l'innocence et toutes les vertus des Brames, par leur frugalité exempte d'ivresse, de fougue, qui maintient nos esprits dans la prudence, la gravité, avec les profondes vérités de la religion et d'une sublime sagesse.

LE DOCTEUR.

C'est bien à tort que vous préconisez cette diète énervante qui vous a de tout temps amollis dans l'indolence et la pusillanimité, ou plutôt

qui vous rend les éternelles victimes de tous les conquérants. A quelles armes sûtes-vous jamais résister? Pour quels maîtres vos sueurs ont-elles successivement arrosé vos campagnes et fertilisé votre territoire depuis tant de siècles? Ne vantez pas cet amour de la paix qu'on peut taxer de lâcheté, ni cette souple modération de caractère qui ressemble tant à la peur. Vos abstinences et vos jeûnes appartiennent à la superstition plus qu'au culte d'une créature raisonnable pour la divinité; c'est parce que vous redoutez les supplices *naraca*, ou de votre enfer, que vos joguis s'immolent, avec les dernières extravagances, sous le char de vos idoles. Permettez que je m'exprime avec franchise. Vos plus saints fakirs, dans leurs macérations ridicules et leurs austérités rigoureuses, ne sont que des imbécilles, dont le cerveau est épuisé, rétréci, atrophié par ces jeûnes excessifs et ces illusions creuses. Ne dites pas que vous pensez beaucoup, alors que vous ne perfectionnez rien, et que vous persévérez, avec cette éternelle infériorité, jusque dans les sciences et les arts que vous avez découverts jadis. Si vous fûtes les pères de la civilisation et des lumières de l'Occident, et si l'on allait autrefois puiser la sagesse parmi vos antiques Gymnosophistes, pourquoi êtes-vous devancés aujourd'hui par les Européens, que vous accusiez de barbarie? C'est que notre régime de vie nous

a rendus plus actifs que vous; nos besoins ont suscité notre industrie toujours croissante; notre courage, fruit d'une complexion vigoureuse ou solidement restaurée, nous a bientôt émancipés de l'esclavage politique et intellectuel; le vin, les spiritueux sont amis de la liberté, et celle-ci devient la sève du génie, comme de l'audace. Hommes flasques et asservis, nourrissez-vous de chair, et un sang plus riche enflera bientôt vos veines, et votre cœur battra plus généreusement au son de la trompette guerrière; enfin, si vous devenez dignes de reconquérir votre indépendance, souvenez-vous que votre peuple aura été ressuscité par les Anglais.

LE BRAME.

Tu t'abuses, jeune imprudent, si tu juges ainsi la vie humaine par l'éclat de la puissance ou la vaine supériorité des sciences et des arts; l'essentiel est le bonheur, s'il existe sur cette terre; mais tu ne le trouveras point parmi le tourbillon des plaisirs, ou des richesses et de la renommée; il réside dans le repos du cœur et la paix profonde des passions; il ne peut s'obtenir sans la frugalité qui, plus que tout le reste, rafraîchit, calme ces impétueux désirs d'amour, d'ambition, ou la colère, qui vous dévorent; tel est l'effet salutaire des aliments simples et innocents de tout meurtre que nous avait d'abord préparés la

nature. Pour vous, au contraire, vivre c'est manger; mais l'ivresse et la crapule, ennemies de toute prudence, nous sont inconnues. Pourvu que vos corps bien repus deviennent robustes, exercés à la guerre, à la chasse, aux travaux de force, que vous importent l'humble modestie, la tempérance, la pudeur chaste et toutes les modérations dans le caractère et les mœurs? Vous préférez la turbulence, la fierté, la lutte ou le combat; vous sollicitez la concurrence et l'émulation, tous les ferments de discorde, tandis que nous cherchons à tout apaiser en cédant sans peine avec bonté et complaisance. Aussi, exempts de vos plus cruelles maladies, nos humeurs sont douces comme notre naturel; nous ne connaissons ni pléthore, ni indigestions, ni les inflammations des viscères, ni vos phlegmasies ardentes et putrides, ni acrimonie des humeurs, ni le scorbut, la goutte, l'apoplexie, etc. Sensibles, compatissants, tendres, nos sens sont délicats. Mais, si tu nous accuses de lâcheté, viens voir nos suttées, nos veuves elles-mêmes, supportant la souffrance, lorsqu'elles montent, le front riant, sur le bûcher enflammé qui consume le cadavre de leur époux. As-tu considéré l'impassibilité de ces joguis soulevés par des crocs de fer enfoncés dans leurs chairs? Combien d'autres, privés d'asiles, de vêtements, dorment pendant quarante ans sur la pierre sans se plaindre? Manquons-

nous de persévérance pour conserver nos lois, notre religion sainte, nos habitudes, à travers tant de vicissitudes, depuis des milliers d'années? Hommes nouveau-venus sur ce globe, vous vivez par le corps et nous par l'âme. Vous manquez du courage de la patience et de l'adversité, le plus noble et le plus difficile de tous. Il n'est pas aussi pénible de se précipiter tête baissée dans l'épaisseur des bataillons ennemis, que de savoir se résigner à traverser de longues années, avec une invincible fermeté, dans l'infortune, ou braver le malheur. Qui ne sait pas constamment dompter la douleur, n'est pas philosophe, ainsi qu'il s'en glorifie. Vous calomniez du nom de froideur, d'apathie, des vertus triomphant aussi de votre délicatesse; vous vous dites sensibles, lorsque vous n'êtes que légers et inconstants; vous vantez votre cœur en massacrant de pauvres animaux sans défense, ou plutôt vous les assassinez lâchement pour vous engraisser. Si j'ai bien lu votre propre histoire et vos révolutions atroces, vous n'êtes pas heureux, car vous vivez mécontents sans cesse de votre gouvernement; vous changez à volonté de religion ou de secte, sans vous en trouver mieux; vous ne paraissez pas mieux satisfaits de vos modes et de vos habits. Dans votre malaise et votre inquiétude perpétuelle, vous parcourez le monde pour l'envahir ou le ravager, et souvent, après avoir

amassé des monceaux d'or, un dégoût intolérable de la vie vous saisit; vous la terminez par le suicide, sous l'extravagant prétexte que vous avez épuisé toutes ses jouissances.

LE DOCTEUR.

Quoi! vous vantez vos vertus et vous redoutez les combats! Accroupis par votre nullité dans cette routine opiniâtre, vous refusez de vous perfectionner et vous célébrez votre constance! Le fanatisme de vos dévots et la superstition des veuves, voilà votre gloire! Prouvez-nous votre générosité à supporter vaillamment l'esclavage, plutôt que le choc des guerriers l'épée à la main. Certes, alors il suffit de se laisser vaincre pour faire éclater avec humilité une patiente et modeste résignation. Abstenez-vous toujours, je vous le conseille, de toute autre vaillance. Conservez précieusement cette félicité de la paresse, ces vertus de l'engourdissement; défendez-vous de toute émulation, de tout élan de perfection sociale, de peur d'une dangereuse tentation de supériorité qui troublerait votre léthargie. Continuez de traverser les siècles dans cette bienheureuse médiocrité en toutes choses, qui sert tant l'oisiveté, et l'apathie. Redoublez la dose de l'opium qui favorise votre langueur; végétez avec les plantes dont vous tirez votre nourriture et votre phlegmatique impassibilité. *Il vaut mieux*, di-

sent vos sages, *être mort que d'être vivant; la félicité réside dans l'anéantissement.* Est-ce donc exister, accomplir ses devoirs d'homme sur la terre, que de croupir et rentrer ainsi dans l'abîme? Vos préceptes, votre régime, dégradent la plus noble des créatures. Vous n'avez ni puissance, ni industrie, ni dignité dans la nature; votre complexion, énervée sous ces abstinences mal entendues, appauvrie par l'indolence, vous rend lugubres, mélancoliques; votre vie est un rêve éveillé, vos années sont des maladies chroniques que vous traînez langoureusement; un sang noir et épais circule à peine dans vos artères; sans vos ablutions fréquentes dans l'eau du Gange, votre peau s'encroûterait d'une crasse épaisse ou galeuse, comme chez les *pouliahs* de vos forêts, plus dégoûtants que vos *pariahs.* Tout tombe en ruine autour de vous, et vous pensez honorer le Créateur par vos jeûnes et vos supplices, comme s'il se plaisait dans la destruction de son ouvrage! vous l'injuriez plutôt par ces opinions absurdes que vous vous en formez. Si cet être suprême se complaît dans le bonheur de sa créature, quel plus doux spectacle que celui d'une population florissante de vigueur par ses travaux, son ardeur industrieuse, son génie, son opulence et l'éclat de la civilisation, qui la rendent digne de l'empire sur ce globe? L'homme n'a-t-il pas reçu la mission de se perfectionner,

de se fortifier, afin de remplir honorablement ses devoirs? Les animaux, comme les plantes, sont sa conquête; multipliés par ses soins, il peut disposer d'une vie qu'il leur a communiquée, il peut s'en nourrir, puisqu'il deviendra la proie, à son tour, d'autres êtres, par cette loi universelle qui tire de nouvelles reproductions du sein de la destruction même. Brame, change de régime et d'opinion, ou meurs fanatique et esclave.

LE BRAME.

Démon du Nord, toujours l'innocence fut victime sur cette terre d'infortune; Brahma seul ouvre son sein à la vertu. Solitudes sauvages où je passai dans des contemplations délicieuses de trop courtes années, asiles de paix qui me reçûtes fuyant l'opulence et les plaisirs trompeurs des cités, combien de fois je préférai, sous le figuier sacré des pagodes, au bord d'une limpide fontaine, quelques racines agrestes à la profusion magnifique des tables de nos rajahs! J'irai retrouver ces douces retraites où le silence, les loisirs appellent la profonde abnégation de soi-même, font évanouir, avec les peines, tous les prestiges du corps; on s'endort tranquillement, inaccessible désormais aux soucis, à la faim et aux passions, sous vos frais ombrages. Échappé à la tyrannie des lois, on oublie ce monde persécuteur, pour entrer dans la simplicité naïve de l'enfance unie à la pure liberté par le *mockcha*

sadaca (l'exercice de la délivrance ou de l'ataraxie.) Tel est le vrai sort de l'humanité que le ciel réserva sans doute pour cette insensibilité exempte de fatigues accablantes. N'est-ce pas dans cette situation impassible, purgée d'intérêts immondes, satisfaits du simple nécessaire, que nous atteignons une longue vieillesse, garantie de la plupart des infirmités par notre frugalité? Nous seuls suivons les inspirations de la nature; nous seuls écoutons la voix de la vérité. Votre félicité mensongère, par combien de labeurs et d'efforts douloureux l'avez-vous achetée? Cette civilisation, à vos yeux si éblouissante, dites-moi par quels funestes sacrifices de vos mœurs, de vos sentiments les plus tendres, des liens sacrés du sang et de vos libertés, vous la payez chaque jour? Je vous vois fendant les flots à travers mille écueils, abandonnant votre famille et votre patrie, oppresseurs des nations et opprimés vous-mêmes, luttant sans cesse dans les périls pour vous enrichir aux dépens de tous les peuples que vous dévorez avec une rage cupide. Châtiés par les dieux qui accordèrent à vos vœux cette ambition sacrilége et insatiable, vous sortez de la naturelle condition de l'humanité; les boissons brûlantes qui vous transportent, la soif du sang dont vous êtes altérés, ont fait de vous, en quelque manière, des bêtes féroces, sous les âpres hivers de vos climats. Vous vous vêtissez de la

dépouille fétide et souillée des animaux égorgés de vos mains, tandis que nos vêtements doux de coton sont purs et innocents comme nous-mêmes. Vos joies brutales, sollicitées par des festins immondes, engendrent souvent des rixes furieuses, tandis que nous conservons le calme noble, la décente gravité, si convenables à l'homme en présence de la divinité.

Enfin, vous périssez accablés d'ennuis et épuisés de travaux, de tracasseries ou de folles agitations : êtes-vous plus heureux que nous, et votre funeste postérité doit-elle se promettre un brillant avenir parmi les violences et les crimes que font éclore les intérêts multipliés de votre civilisation? Vos biens appartiennent à l'illusion de vos concupiscences, les nôtres sont ceux de l'immuable réalité; c'est pourquoi, dans votre éternelle incertitude, vous essayez sans cesse un mieux-être qui vous fuit : nous, au contraire, éclairés par la lumière émanée de Brahma lui-même, nous persévérons dans les principes absolus de la vérité; nous nous identifions avec l'Être suprême, comme la goutte d'eau va se confondre dans l'immense océan, à la fin de la grande ère du kaly ougam. Mais, si une fatalité irrévocable n'est pas gravée sur les sutures de vos crânes, je supplie *Para Brahma* d'élever progressivement vos âmes dans leurs transmigrations, depuis la fourmi jusqu'à l'éléphant, et ensuite jusqu'à la

perfection et à la pureté de la vie des Brames, pour atteindre avec nous la suprême félicité.

LE DOCTEUR.

Votre sagesse vous abuse, illustre *vanaprasta*. J'ai visité plusieurs rivages, et j'ai traversé, depuis les glaces du Septentrion jusqu'aux terres enflammées de l'Orient. Vos idées sont écloses dans l'Inde, comme les fleurs de votre pays, qui mourraient dans nos campagnes. Vos fruits sont succulents et substantiels, nos herbes fades et insipides; elles-mêmes périssent sous les frimas de nos longs hivers, tandis que vous recueillez des productions en tous temps. Vos animaux présentent une chair coriace, sèche, alcalescente, qui se corrompt bientôt sous une température chaude et humide, et donne, je l'avoue, une nourriture malsaine. Nos bestiaux, paissant des graminées tendres, ont une chair plus délicate; la froidure de notre ciel diminue sa putrescibilité. Nous avons besoin de nous restaurer, lorsque vous devez vous affaiblir, afin de nous mettre chacun en harmonie avec les températures sous lesquelles nous existons. La chaleur vous dispose au repos, comme le froid, qui tendrait à nous engourdir, nous contraint au mouvement. Vous vivez sans effort des seules libéralités d'un sol fertile; mais il nous faut déchirer le sein de la terre, pour en tirer laborieusement

notre subsistance. Vous vous passez presque de feu et de vêtements; l'un et l'autre nous deviennent perpétuellement nécessaires. Nos besoins et nos désirs sont grands, des travaux immenses doivent les satisfaire; il faut donc que nous devenions forts et que nous empruntions davantage à la nature que vous. Si notre régime est relatif à notre situation géographique sur ce globe, si les Brames du Nord eux-mêmes mangent parfois de la viande, pourquoi nous disputerions-nous? Vos vertus locales pourraient être déplacées en Europe, tout comme les nôtres vous paraissent des vices. Nous vous opprimons, dites-vous; mais parmi l'universalité des créatures, dans cette vaste république du monde, chaque être s'élève au rang que lui assigne sa prépondérance physique et morale : si le lion dévore la douce gazelle, il est enchaîné à son tour par l'homme, et celui-ci n'est que le ministre d'une suprême providence. Nous aimons nous perfectionner dans les arts de la civilisation, parce qu'ils nous donnent l'empire de la terre, tandis que vous préférez la vie spéculative; chacun de ces états porte ses fruits. Nous sommes jeunes et vous êtes vieux, c'est pourquoi vous moralisez et nous agissons.

LE BRAME.

Tu as de l'esprit, jeune *pandit*, mais tu ne

connais ni les bornes des choses, ni le bien absolu; tu vogues sans découvrir le port. Étudie la *nature humaine en elle seule*, indépendamment des modifications qu'elle subit sous les climats, les régimes, les habitudes factices imposées par les circonstances des gouvernements ou les opinions des différents siècles. L'homme a ses lois fondamentales et innées, qui lui sont propres, aussi bien que les autres animaux. Son instinct à lui est l'intelligence; sa vocation est de vivre d'*esprit*, d'échapper aux transgressions des passions, de se gouverner par une sage raison, de s'élever, comme la première et la plus excellente des créatures, vers l'auteur de son existence. L'esprit seul doit régner, le corps n'est qu'un esclave, ou plutôt c'est le vêtement destructible de l'âme éternelle. La perfection de notre espèce ne consiste point, ainsi que le croient tes compatriotes, dans la vigueur du corps, la richesse ou les jouissances, ni même dans ces arts éblouissants qui déploient les splendeurs de votre magnificence, les créations magiques de votre industrie; tout cela est du corps et ne fait qu'attiser davantage le feu de vos concupiscences; leurs voluptés prévaricatrices vous égarent et vous tuent. Vos philosophes, vos médecins d'Europe, pour la plupart, ne considèrent que la substance matérielle. Ils font émaner des sensations extérieures toutes nos facultés men-

tales; ils n'étudient que les organes périssables; ils prétendent expliquer leur jeu par des ressorts tout physiques ou chimiques, d'après les sciences dommageables que vous cultivez avec le plus d'ardeur et qui vous pervertissent. Selon eux, l'homme n'est qu'une vraie machine, un automate; sa pensée n'est que la sécrétion du cerveau, comme d'autres glandes excrètent le sperme; les sentiments les plus sublimes ne dépendent que d'une insurrection de vos fibres nerveuses. Ces opinions, qui rabaissent au niveau de la brute, sont ramassées dans les ignobles pourritures de vos amphithéâtres d'anatomie, vrais charniers où l'on n'apprend que la mort en fouillant les cadavres, tandis que les mystères sacrés de la vie, dévoilant une organisation divine, devraient au contraire faire élever des hymnes d'admiration et de reconnaissance vers le Créateur de tant d'ineffables merveilles. Homme aveuglé par un faux savoir, ne sens-tu pas en toi ces vives étincelles d'un plus noble génie? Ta raison naît-elle du choc de la matière? Dois-tu subir les impurs appétits de tes membres, et assouvir ces brutales passions que la chair et le sang suscitent dans tes entrailles? Alors mange, bois, engendre, remplis ton ventre, crève-toi de toutes les délices, non moins que l'animal immonde, descends au rang des bêtes, ravale-toi à la fange. C'est là que t'attendent les maladies et les fureurs d'une

âme arrachée désormais de la chaîne sacrée qui la suspendait aux cieux, dans cette région pure, resplendissante de l'aurore de la divinité. Vertueux enfants de Brahma, vous chez lesquels de tous les temps les Occidentaux vinrent s'enrichir des trésors de la sagesse, vous les sublimes précepteurs des Phythagore et des Platon, renouvelez la lumière orientale de ces vérités parmi les régions ténébreuses de l'Occident. Enseignez à l'Européen un régime plus doux pour ses humeurs âcres et querelleuses; avec la frugalité des tables, il retrouvera la paix modeste de l'innocence, des sentiments plus humains et plus charitables. Dégagé, par la sobriété, de ces organes épais qui obstruaient les rayons de son intelligence, il reconnaîtra qu'il n'est pas tout matière, que son principal mérite doit éclater plutôt dans ses facultés morales ou supérieures, qu'il est né pour penser aussi bien que pour jouir, et qu'enfin cette vie animale, si vantée par vos épicuriens, est la peste et la mort de tout bonheur, de toute sérénité de l'esprit et du corps même. En effet, combien nos sages *Sanniasys* ne vivent pas plus saints et centenaires, par ces contemplations divines, plutôt que les hommes vulgaires adonnés à la secte grossière *Baoudah-Matta*, ou des bouddhistes. Suivant eux, leur sage ne connaît d'autre divinité que son corps; il dévoue tout à son ventre, à ses parties naturelles, aux brutales illusions des sens; ne connaissant que la

matière, il ne voit ni vices, ni vertus dans le monde, mais uniquement le plaisir ou la douleur; il fuit celle-ci pour chercher l'autre, sans s'inquiéter s'il agit bien ou mal; pourvu qu'il se vautre dans la volupté, il se moque du reste et croit que le monde n'a été formé du hasard que pour s'y divertir. Ainsi, consumant rapidement une vie bruyante, il est bientôt épuisé et ruiné; ses organes délabrés l'entraînent au tombeau fatal de l'anéantissement, puisqu'à ses yeux la vertu, la générosité, les nobles sacrifices pour sa patrie, ses parents, ses meilleurs amis, ne sont que sottise et duperie. (1)

Ainsi s'exprima le vieux Brame. Ces réflexions, émanées de la sagesse d'une des plus antiques nations et attribuées à notre régime, parurent assez frappantes pour être recueillies parmi nous.

§ V.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION DE L'EXAMEN DE L'INFLUENCE COMPARATIVE DU RÉGIME VÉGÉTAL ET DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME.

Le régime végétal, qui paraît avoir été à la fois le régime primitif et naturel de l'homme,

(1) La religion de Bouddha n'a point ces caractères; elle est très-morale, au contraire; mais les Brahmes la décrient par haine de secte et parce qu'elle détruit les distinctions d'inégalité des castes.

n'exerce pas évidemment d'influence fâcheuse sur la constitution ou l'état physique de l'homme, pourvu qu'il ait pour base les substances féculentes, et qu'il soit joint à l'exercice musculaire en plein air. A l'appui de cette assertion, nous avons cité l'exemple des paysans bas-bretons, des laboureurs irlandais, des montagnards écossais, etc., qui pour la plupart ne vivent que de végétaux féculents et qui pourtant sont forts et robustes. D'un autre côté, il faut le dire aussi, il est également incontestable que le régime végétal exclusif, composé de fruits sucrés et aqueux, de légumes herbacés, affaiblit le corps et le physique de l'homme (Haller, Élement. physiol.); que de sa nature, dans l'état actuel de l'homme, il est dépressif et débilitant; qu'à ce titre il refroidit et diminue beaucoup la faculté génératrice, et qu'il est par conséquent éminemment antiphrodisiaque.

Les documents de l'histoire et les relations des voyageurs prouvent que le régime végétal exclusif rend les peuples généralement moins pétulents, moins expansifs, moins forts et moins fougueux, et par là même moins belliqueux et moins conquérants. Ils montrent peu d'amour pour la liberté; ils sont plutôt disposés à subir le joug d'une domination étrangère, témoins les peuples asiatiques, les Hindous, les Chinois, etc.

Quant à l'influence morale du régime exclusivement végétal, elle est incontestable, particu-

lièrement sur les mœurs et les caractères, soit des peuples, soit des individus. Un régime sobre, frugal, pythagorique et abstème, rend les mœurs pures et douces, adoucit les naturels féroces, corrige l'âpreté et l'impétuosité des caractères, et réprime enfin toutes les bouillantes saillies des tempéraments violents et des humeurs sanguinaires.

Un genre de vie frugal ou végétal, ou l'abstinence de la viande et des boissons alcooliques et incendiaires, influe donc puissamment sur le moral de l'homme et des peuples, et leur ouvre la voie à la plupart des vertus, comme la tempérance, la modération, la prudence, la chasteté, la sagesse, la mansuétude, le calme, l'égalité et la douceur de caractère et d'humeur, la pitié, la commisération, etc.; et, comme nous l'avons déjà dit, c'est en partie à cette vie abstème, sobre et frugale, que les philosophes païens ont été redevables de toutes leurs vertus morales. Nous disons en partie, car nous pensons qu'ils n'auraient jamais pu atteindre à cette élévation morale, sans le secours des lumières de la raison, et surtout des débris traditionnels de la révélation primitive.

Non-seulement l'abstinence et la tempérance servent éminemment à l'acquisition de toutes les vertus, mais elles sont encore les pures, les vives sources où nos âmes amollies par les plaisirs, et nos intelligences offusquées par les vapeurs de la sensualité et de l'intempérance, vont se retrem-

per pour y ressaisir toute leur vigueur et toute leur activité premières.

Pythagore avait institué l'abstinence de la viande pour faciliter davantage les opérations intellectuelles; car des esprits, affaissés sous le poids de la chair, sont naturellement lourds et rampants; ils ne sauraient s'élever à la région pure des vérités intellectuelles; ils ne saisissent guère que les choses matérielles, visibles et tangibles. L'obésité obscurcit l'âme en rendant plus épais les murs de sa prison. Manger, boire, jouir, dormir et engendrer, voilà à peu près toute la philosophie des individus dominés par la chair et la sensualité. Soyez donc tempérant, et vous serez plus homme, c'est-à-dire plus intelligent et plus spirituel. La tempérance est la mère-nourrice du génie. Elle a pour but et pour effet de rendre la tête froide, les idées pures et nettes, et le jugement prompt et sûr.

Quant au régime animal, il produit généralement des effets tout contraires à ceux du régime végétal. Il est en effet incontestable et d'observation vulgaire qu'il exerce, sur l'état physique de l'homme, une action éminemment fortifiante et corroborative. Il rend la constitution plus robuste, et donne au système musculaire la plus haute énergie. Ce régime, surtout si l'on y joint les boissons fermentées, rend l'homme vif, actif, vigoureux, bouillant, téméraire, audacieux, turbulent, guerrier, cruel, féroce, etc.

Le régime animal n'exerce pas une moindre influence sur le moral de l'homme, particulièrement sur le moral du cœur ou le moral proprement dit; c'est-à-dire qu'il influe puissamment sur le caractère des individus et des peuples. Il le rend ferme, énergique, exalte le courage, excite la bravoure et la porte jusqu'à l'héroïsme. Le régime animal, auquel est joint ordinairement l'usage des boissons fermentées, dispose les peuples à secouer le joug du despotisme et à conquérir l'indépendance politique. Les Hindous, frugivores et hydropotes, ne se soustrairont jamais à la domination anglaise, comme l'ont fait les carnivores Américains, qui ont pris des Anglais le régime de l'indépendance et de la liberté. La nourriture animale est donc enfin une source ou un principe de domination et de liberté, comme le régime purement végétal est un instrument de despotisme et d'esclavage. C'est ce que l'on voit même chez les animaux. Les espèces féroces, carnassières, vivant de sang et de carnage, dominent, tyrannisent et immolent impitoyablement les humbles et paisibles herbivores.

Si le régime animal excite tout l'organisme, exalte le courage et rend l'homme hardi, fier, guerrier, impétueux et bouillant, il est loin d'exercer la même influence sur l'esprit, c'est-à-dire une influence salutaire. Les gros mangeurs de viande et les gros polysarques se font rarement

remarquer par les hautes qualités de l'intelligence et la force de leur esprit. Une intempérance abrutissante est trop souvent leur triste et dégoûtant apanage : c'est ce qui a été mis dans tout son jour dans le cours de cet écrit.

CONCLUSION FINALE.

Le régime végétal exclusif développe l'homme intellectuel et moral aux dépens de l'homme physique ; le régime animal exclusif développe l'homme physique aux dépens de l'homme intellectuel et moral. Il y a donc mauvais usage, c'est-à-dire abus des deux côtés : retranchez d'une part ce qui s'y trouve de trop et donnez cet excédant à l'autre, et vous établirez ainsi, par une égale pondération, le juste et parfait équilibre. Au milieu seront la vérité, la sagesse et la sécurité : *in medio tutissimus ibis*. Ainsi donc, il faut conforter le régime végétal par le régime animal, et tempérer celui-ci par le régime végétal, et vous aurez le régime végéto-animal ou le régime mixte qui est le plus approprié à l'homme tout entier, c'est-à-dire à l'homme physique, intellectuel, moral et social, ou à l'homme civilisé de l'Europe et d'une grande partie de l'Amérique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME VÉGÉTAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU RÉGIME ANIMAL SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE L'HOMME.

Imprimerie de P.-E. BRÉDIF, à l'Aigle (Orne).

